

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

PIERRE JULIEN

Un été particulier

AVRIL 1993

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Ce mémoire a été réalisé
à l'Université du Québec à Rimouski
dans le cadre du programme
de la maîtrise en études littéraires
de l'Université du Québec à Trois-Rivières
extensionné à l'Université du Québec à Rimouski

UN ÉTÉ PARTICULIER

Table des matières

Remerciements	V
Présentation	VII
<u>Un été particulier</u>	10
Chapitre premier: Narfé	11
Chapitre deuxième: Léon	30
Chapitre troisième: Tonneau	49
Chapitre quatrième: Tonnelle	71
Chapitre cinquième: Bing et Bang	98
Chapitre sixième: Laure-Édèse	125
Chapitre septième: Poseux-de-questions	147
Chapitre huitième: Ancolie	175
Chapitre neuvième: John Masson	189
Chapitre dixième: Noémie	216

Partie théorique	223
Avant-propos	224
1. La lettre et l'extrait de journal comme procédé diégétique dans le roman réaliste	228
1.1 Historique et description	229
1.2 Caractéristiques	230
1.2.1 Individualisation des personnages	231
1.2.2 Arrière-fond d'espace et temps déterminé	232
1.2.3 L'espace, corrélat nécessaire du temps . . .	233
1.2.4 La description de l'espace environnemental	234
2. Pourquoi la lettre comme procédé diégétique	236
2.1 Crédibilité	237
2.2 Faire du lecteur un narrataire	238
2.3 Plusieurs visions d'un même fait	241
2.4 Des contraintes du narrateur "je"	243
2.5 La posture du narrateur	245
2.6 L'aspect matériel de la lettre: support à l'énoncé	247
3. On ne meurt pas en chantant	248
Bibliographie	250

Remerciements

Je remercie mon directeur de mémoire, monsieur Renald Bérubé qui, du premier coup d'oeil, sait débusquer la moindre malfaçon. Les gens de Belle-Anse-du-Cap le surnommeraient incontestablement "Oeil-de-Lynx". Cet orfèvre en matière de littérature a nivelé, damé et lissé les aspérités qui parfois saillaient aux entournures des pages de mon roman, roman que monsieur Paul Chanel Malenfant, mon lecteur interne, classe dans la catégorie "réaliste-baroque". Baroque? Admettons. Quoi qu'il en soit, ces professeurs dévoués se sont étarqués à capeler des manoeuvres aux cabillots des rateliers en m'envoyant parfois aux vergues pour y serrer le cacatois de ma profilération lexicale. Grâce à eux, mon roman peut maintenant rider les haubans vers une maison d'édition.

J'aimerais aussi souligner la disponibilité et le dévouement de la directrice du programme en Études littéraires, madame Simonne Plourde. La carte postale qu'un jour elle me fit parvenir, représentant une ancolie, Ancolie, nom de mon héroïne, ornera, je l'espère, la page couverture de mon roman.

J'ai une immense dette de reconnaissance envers ma compagne de vie, madame Suzanne Therrien, dont la foi en ce projet fut pour moi de la plus haute conséquence. Soir après soir je livrais à son instinct presque infaillible de lectrice ma production quotidienne. En outre, où ai-je puisé, croyez-vous, cette joie qui sort de la flamme, cette ardeur à vivre de mon héroïne?

Je dois aussi beaucoup à monsieur Noël Audet, mon lecteur externe, puisque c'est en refermant son Ombre de l'épervier que je me suis mis à la rédaction de Un été particulier. Je voudrais souligner cette phrase, extraite de Écrire de la fiction au Québec (p. 131) qui devrait rasséréner tout écrivain débutant: "Quand on écrit, il y a tout avantage à partager la tâche avec les ressources innombrables."

bles de la rêverie, de l'inconscient et de l'ordre pulsionnel, puisqu'elles travaillent pour nous en notre absence, c'est-à-dire même quand nous ne sommes pas présents à la préoccupation immédiate de l'écriture."

Pierre Julien

Présentation

Un été particulier est un roman de facture traditionnelle, mené par un narrateur omniscient. Toute l'action se déroule dans et autour de l'Hôtel du Havre à Belle-Anse-du-Cap, village imaginaire, acadien ou gaspésien, situé dans la Baie des Chaleurs.

Maîtresse d'école depuis dix ans, l'héroïne, Ancolie, ravissante femme de trente ans, quitte l'enseignement au moment où son père, Léon Gauthier, malade et entrevoyant sa mort, lui cède la direction de l'hôtel.

Situé dans un décor enchanteur de mer et de montagnes, cet établissement coquet et propre est réputé pour sa tranquilité et fait l'envie d'une douzaine de clients aisés, venant de New York, Montréal et Québec. Ces touristes considèrent les habitants de Belle-Anse-du-Cap comme des bêtes curieuses, parlant un drôle de français et, à divers degrés, les incorporent dans leur forfait de vacances comme un plaisir exotique additionnel. Ces derniers, on le conçoit, n'aiment pas ce regard condescendant et zoologique et défendent leur intégrité chacun à sa façon, selon qu'ils sont pêcheurs-artisans-cultivateurs d'une part, ou notables d'autre part.

C'est sur cette toile de fond que se dessine le personnage d'Ancolie, cette femme forte qui a frôlé la folie il y a cinq ans quand son amour passion a dégénéré en amour meurtrisseur. La deuxième partie du roman est consacrée à cette hôtelière qui est habitée par un indestructible amour de la vie.

Nous avons dit plus haut que cette histoire est racontée par un narrateur omniscient. Elle l'est parfois aussi par un narrateur témoin: le vieux Léon, qui nous raconte les événements depuis son point de vue, par le biais de son journal intime. C'est aussi ce journal qui nous renseigne sur sa vie passée et sur l'état actuel de sa santé délabrée. D'entrée de jeu, il annonce son suicide et, au fil des jours, il se familiarise avec cette idée, tout en cheminant vers la sérénité. Alors, son suicide pourra être l'apothéose de sa vie.

Autre narrateur témoin, Ancolie qui, dans ses lettres à son amant, nous raconte les événements de son point de vue à elle. Parfois ce sont les mêmes faits déjà révélés par le narrateur, ou par le journal de son père, ou par les deux.

Ce roman contient une caractéristique particulière: l'utilisation, dans les dialogues, de mots acadiens en usage en France à l'époque des poètes de la Pléiade et que Balzac et Flaubert n'utilisent presque plus, mais qu'on rencontre encore dans certaines régions françaises (Périgord et Ardèche notamment), là où on mesure encore en livres et en pieds, même si Jeanne d'Arc a bouté les Anglais hors de France depuis un bon moment. Beaucoup de mots, toujours en usage en Acadie, sont classés parmi les archaïsmes dans les dictionnaires... quand ils y sont inscrits.

Ayant ratissé les territoires français (enclaves?) des Provinces maritimes, sauf Terre-Neuve, et ayant travaillé pendant quelques années dans la Baie des Chaleurs, j'utilise ces mots et ces expressions assez spontanément quand je retourne en ces lieux. J'ai toutefois dû élaborer mon glossaire personnel en puisant dans les lexiques que contiennent plusieurs romans acadiens.

Fin lettré, amateur de Ronsard, Du Bellay, Marot et Montaigne, Léon est mon personnage pivot dans cette expérience puisque son langage se situe au confluent de l'ancien français et de l'acadien contemporain des années 1940-1970.

Un été particulier

CHAPITRE PREMIER

Narfé

Narfé était déjà revenu dans la rue. Treize minutes lui avaient suffi (Noémie avait compté, montre en main) pour grimper à sa maison qui dominait le cap et enfiler ses vêtements de pluie: un long ciré jaune couvrant sa chemise verte, sa veste verte et son pantalon vert; troquer sa casquette verte contre le suroît jaune et chausser des bottes de même couleur.

Le temps était à la pluie depuis le matin mais il ne pleuvait pas. On aurait dit que la pluie s'était retenue pendant toutes ces heures pour pouvoir plus tard tomber plus serrée. Enfin se déclencha l'averse. Il plut une pluie drue, droite sans vent. Elle bruissait sur l'asphalte où elle rebondissait, sur les toits de tôle et de bardeaux où elle rebondissait aussi. La pluie bruissait même sur le gazon tellement elle était dense, comme propulsée par la pression d'une gigantesque douche. Tous ces bruissements se confondaient en un seul, coupant le chant des oiseaux et suspendant la vie; la rue s'était magiquement vidée de ses passants. Seule la maigre et courte silhouette jaune de Narfé agitait son balai de branchages autour d'une bouche d'égout.

- Ça fait drôle de voir Narfé dans une autre couleur que le vert, constata la petite Noémie, le front collé à la vitre embuée, à la recherche d'un peu de fraîcheur.
- Ça met son teint vert en évidence, répondit sa mère.

- Et ça fait ressortir ses yeux verts même s'ils sont croches, enchaîna Noémie.

Strabique, daltonien et affligé d'une importante myopie, Narfé voyait la vie à travers des fonds de bouteilles de coke retenus sur son nez et ses oreilles par une grosse monture noire. Muni d'un téléviseur comme tout le monde mais en noir et blanc évidemment, l'utilisation de cette invention lui demandait davantage d'efforts que de plaisir. Aussi, les soirs d'été, tout en réparant un manche de hache ou en dolant un barreau de chaise, il préférait regarder le soleil descendre dans la mer. Puis, vidant sa pipe refroidie dans le creux de sa main, il allait se coucher.

- Ça doit pas être drôle de voir un coucher de soleil pas de couleurs, le plaignit une fois Noémie, tandis qu'ils assistaient ensemble aux derniers feux d'un beau jour de juillet.

- Oh tu sais ma petite fille, chère, ce qu'on sait pas ça fait pas mal. Pour moi c'est beau à ma façon.

L'expression dominicale de la foi prenait la forme de deux célébrations à Belle-Anse-du-Cap: celle des vieux croyants, qui n'était pas vraiment dominicale puisqu'elle avait lieu le samedi soir, et celle des toilettés qui attirait tous les m'as-tu-vu du village, c'est-à-dire l'immense majorité de la population permanente et estivale, et qui avait lieu durant l'avant-midi du dimanche. Cette dernière célébration fournissait l'occasion aux "né-natifs" d'observer les estivants attifés et, réciproquement, aux estivants de voir de près des "nés-natifs" endimanchés.

Travaillant de-ci de-là, Narfé connaissait cette règle d'or des affaires voulant qu'une personne a plus de chances d'obtenir des contrats lorsqu'elle est vue. Mais conscient de ses cinq pieds et un pouce et de ses cent dix livres d'os, il se savait presque aussi invisible aux regards des gens que ceux-ci étaient peu visibles à ses mauvais yeux. Et puis, distinguant avec peine chemisier rose et blouse bleue, il préférait aller à la messe le samedi soir.

Quant aux contrats, il voyait à s'en pourvoir sans l'aide de personne. De plus, cette vespérale messe honnêtement expédiée lui laissait encore près d'une heure de douce lumière en cette saison, avant que le soleil ne se couche. Il en profiterait ce samedi soir-là, pour repeindre le plancher de sa galerie.

Il gravit de son pas nerveux, que ni l'âge ni la maladie n'avaient altéré, le raidillon qui le menait à sa maisonnette verte fichée en haut du cap, à quelques pieds de la falaise. Lorsqu'il l'y avait bâtie, voici une quarantaine d'années, il avait pris soin de laisser un espace important entre elle et l'abîme. Mais la mer grugeant le pied du cap et l'érosion, le sommet, son terrain rapetissait comme une peu de chagrin, imperceptiblement pendant des années, ou par pans de deux ou trois pieds, les lendemains d'hiver de gel profond, entraînant dans leur chute les nids et les oeufs des goélands. Ancien champion de concours de crachats, Narfé, de sa galerie, pouvait maintenant cracher dans le vide. Et s'il crachait de moins en moins loin l'âge avançant, sa salive se rendait toujours au-delà de l'inculte falaise qui, aussi inexorablement que l'âge, avançait.

Si le vide gagnait par-devant, un danger plus subtil guettait la maisonnette verte par-derrière, du côté sud. Un ancien ruisseau chargé d'alluvions se transformait en ruissellements diffus, élargissant et approfondissant une faille toujours plus longue. A telle enseigne qu'avec les années, le nom populaire de cet endroit était devenu le cap la Faille. Narfé songeait que malgré l'agilité de ses courtes pattes, il devrait bientôt se résigner à construire un pontet... extensible annuellement, si possible. Noémie lui en avait suggéré l'idée à la fin du printemps dernier.

- J'suis trop petite pour sauter la faille, lui avait dit l'enfant. J'suis à la veille de ne plus pouvoir venir te voir.
- Tes jambes vont allonger, chère, argumenta Narfé.
- Peut-être, fit-elle, songeuse. Peut-être, mais... les tiennes?

- Les miennes sont agiles et je n'pèse pas.
- Elles seront pas agiles éternellement.

Construire un pontet c'était admettre qu'il devenait vieux. Ça il l'était et il en convenait. Quant au danger, le vrai, l'effondrement du cap dans la mer, Narfé n'en avait cure.

Jadis pêcheur, ancien amant de la mer qu'il redoutait maintenant parce qu'il l'avait trahie, il rêvait de mourir englouti dans son giron: une nuit noire d'automne, la marée haute, des pluies diluviennes, du tonnerre, des éclairs et puis crac, plus de cap la Faille, plus de maisonnette verte, plus de Narfé. Tout cela au fond de la mer avec ses biens: ses petits vêtements verts, son suroît, ses vieux filets qui, pendus au plafond, n'étaient plus que décoratifs, ses pipes, ses cure-pipes, ses bouteilles de Black Horse, son gros poêle à bois qui tiendrait la maison au fond de l'eau comme un ancre, sa casquette verte, son téléviseur et ses lunettes.

Mais demain n'est pas la veille et Narfé avait la certitude d'avoir beaucoup de temps et beaucoup d'ouvrage devant lui. Lundi il ira tondre le gazon de l'Insaluante dont le terrain jouxtait le sien de l'autre côté de la faille, là où était située sa cabane à outils. La pelouse de l'Insaluante aurait pu pousser encore une petite semaine et personne n'aurait rien à redire. Mais Narfé rêvait d'une séance d'alpinisme et son piolet le travaillait sérieusement depuis deux, trois jours. Car l'Insaluante le payait en nature.

Depuis 25 ans le scénario était toujours le même. Elle se couchait, nue, sur le dos, étalant ses montagnes de chair sur le lit double où il ne restait plus de place, même pour le chat, qui devait s'aller percher sur la haute commode d'où il avait une vue plongeante de son himalayenne maîtresse que Narfé escaladait, farfouillait de son piolet pour trouver la faille, la trouvait, s'y engouffrait. Silencieuse, les yeux au plafond, passive, amorphe, inconsistante, l'Insaluante attendait la fin de la séance de

forage. Elle lui laissait tout son temps à Narfé. Des fois elle piquait même un petit somme car ce n'était pas un insecte batifolant sur son ventre qui la dérangeait. Alors elle se faisait réveiller par des aha, haaa... aaha... puis aha-hah et ha, qui lui rappelaient le hurlement plaintif du phare de Havre-du-Cap les jours de brume. Puis Narfé descendait de l'Insaluante, s'arc-boutant des pieds, des genoux et des poings à l'escarpement, se rhabillait, s'emparait de la liste d'épicerie et revenait une heure plus tard, sa brouette débordante de gros sacs bruns qu'il débardait un à un dans la cuisine de l'Insaluante.

Il venait de se faire demander par le boucher:

- Mais ousque tu mets tout ça? T'es gros comme un pou!
- Un pou mon cul, avait répondu Narfé en faisant marquer le total sur le compte de l'himalayenne.

Connaissant son histoire avec cette dernière, Gros-Lard Bujold à Timoléon n'avait pas poussé plus loin la farce car l'Insaluante était sa meilleure cliente et Narfé, donc, son meilleur livreur.

Lorsque Narfé revenait de l'épicerie, toutes les masses de chair étaient rassemblées dans un fauteuil hors-standard devant l'image silencieuse du téléviseur: l'Insaluante n'avait que faire du son; les images lui suffisaient. Narfé et elle n'avaient d'ailleurs échangé aucune parole de toute la journée.

Plusieurs de ses concitoyens la croyaient muette et un peu partie dans les nuages car elle ne les saluait jamais et ne leur rendait jamais leur salut. Lorsqu'il faisait beau, elle tricotait dehors, mais le dos tourné au trottoir, pour ne voir personne.

Narfé passa le reste de cet après-midi à répartir les paquets de viande, partie au congélateur, partie au réfrigérateur; à aligner les conserves dans le garde-manger déjà débordant et à disposer le reste de la nourriture dans l'autre garde-manger. Puis il s'empara

de la grosse Black Horse à laquelle il avait droit, laissa l'Insaluante devant son téléviseur et dans l'odeur rance de sa maison jamais aérée, rangea sa tondeuse verte dans sa cabane à outils, franchit la faille comme d'autres ont franchi l'Achéron, s'installa sur sa galerie les pieds sur la rampe et dégusta enfin sa bière. Elle n'était plus très froide mais qu'importe, elle pleurait encore.

Narfé songea que dans un petit moment il ira rejoindre Noémie au quai où ils ont rendez-vous. Munis d'une ligne, d'une poêle à frire et d'un peu de gras, ils pêcheront quelques éperlans, peut-être une plie qu'ils iront manger sur la plage à un endroit où les touristes ne vont jamais, quelque part entre le rocher Déboulé et le cap Chagrin. Si Noémie est en verve, elle rapportera à Narfé les derniers épisodes d'un théâtre quotidien qui se joue chez elle, à l'hôtel dont sa mère, Ancolie, est la propriétaire et dont les acteurs sont des touristes montréalais. Ces derniers débarquant à Belle-Anse-du-Cap comme en pays conquis, Noémie les avait surnommés les "Sabots de Montréal" comme on dit les "Chaussons de la Plaine" ou les "Enarvés de Sainte-Anne".

Et Narfé se tapera sur les cuisses, riant aux larmes en pleurant toute l'eau de son baptême. Il riait alors d'une façon tellement saugrenue qu'il faisait huer les huards. Le feuilleton terminé, Narfé laissera dépérir le feu, déposera Noémie à l'hôtel, gravira son cap, enjambera la faille et s'endormira au son des vagues qui grugent sa vacillante citadelle. Puis il rêvera à tous les travaux qu'il doit accomplir cette semaine: poser une rampe chez les Duguay-du-Quai, repeindre les casiers de l'école, balayer les trottoirs de la municipalité; sans parler des estivants des chalets, aux mains pleines de pouces, qui requièrent ses services, et d'Ancolie qui a toujours des petites réparations à faire effectuer à son hôtel.

Car Narfé était une bête à labeur, un frénétique du travail, un maniaque de la tâche, un enragé de la besogne, un forcené de l'oc-

cupation, un angoissé de l'activité. Et, le dimanche, un coupable du repos.

Même ce jour-là, il réussissait à tricher un peu avec l'enseignement de notre Mère la sainte Église. Les mains dans les poches, ayant toute l'apparence du parfait oisif dominical, il repérait les belles tâches qu'il mènerait à bien dans les jours à venir et qu'il nicheraut dans les interstices de sa vie remplie, parmi ses contrats fermes: un peu de ciment à retoucher au trottoir de la rue Tapp, huiler les gonds de la porte de l'église, peinturer le mât du bureau de poste, solidifier la rampe du "débarcadère", scier la branche dont les feuilles masquaient le panneau de signalisation, réparer une des marches du long escalier qui permettait l'accès direct entre le village et le havre. Bref, en ce qui concernait l'ouvrage, rien n'échappait à la mauvaise vue de Narfé. "Bon, ça ira pour cette semaine", et il terminait sa tournée de repérage chez son ami Longue-Queue qui lui cédait les langues et les foies de morue invendus de la veille, en échange de menus services.

Car Narfé se faisait indemniser de toutes les façons imaginables, y compris en espèces sonnantes parfois. Il ne travaillait pas pour vivre mais vivait pour le travail; ce qui, dans son cas, revenait au même. De ce côté-ci de la faille, il cultivait un jardin. Du bois de chauffage? Il en bûchait dans la montagne de l'Insaluante, pourvu qu'il la pourvut en quantité suffisante. Il le lui apportait même jusque dans son poêle, car elle l'avait aussi investi de la fonction de gardien du feu. Si Dieu l'eût eu gratifié d'une meilleure vue, Narfé aurait abattu son original annuellement. Mais il remplaçait cette noble viande par celle, plus modeste, d'un mammifère rongeur et à longues oreilles qu'il soulevait dans ses collets, comme jadis la morue au bout de sa ligne, et dont il se sustentait sous forme de civet ou de pâté.

Narfé menait cette vie à tâches multiples et variées depuis l'année électorale où la Tempête Noire avait arraché le quai de Belle-Anse-du-Cap et que le gouvernement, profitant immédiatement de l'inter-

vention de la Providence bleue (bleue comme le ciel") avait entrepris de reconstruire. C'était aussi l'année où l'autre gouvernement promettait "pour bientôt, l'abandonnement des vieilles promenades de bois pour de vrais trottoirs en ciment."

Saisissant l'occasion au bond, Narfé avait troqué sa vieille barge contre une brouette neuve et ses hameçons contre une pelle à brasser le ciment. Avec un peu de nostalgie toutefois: il délaissait la mer qui l'avait toujours nourri, lui et ses pères et grands-pères avant lui. Mais justement, la pêche donnait moins depuis que de gros chalutiers raclaient le fond de la mer. Ses épaules étaient devenues arthritiques à force de djigger, la vieille barge était à remplacer et, en cette Année Noire, la mer avait avalé bien des hommes et l'hiver prodigué beaucoup de misère.

Le quai achevé, les trottoirs terminés l'année d'après et les gouvernements réélus, il n'était plus temps de se retourner vers la mer, impavide maîtresse qu'on n'abandonne pas impunément. Restait donc à Narfé à développer un réseau de petits emplois à droite, à gauche et au centre. Il s'absorba donc, il s'abîma dans les travaux que lui offrait son nouveau monde, celui des terriens, comme s'il avait un tribut à payer à la mer, trahie. On ne déserte pas sans contrecoups psychologiques une vocation atavique de marin.

Terrien? Soit. Quand il fauchait le champ des Duguay-du-Champ, Narfé tournait le dos aux vagues comme on refuse de regarder une ancienne amante pour s'éviter de souffrir. Toutefois le soir, quand il regagnait la maisonnette verte, son acariâtre maîtresse lui rappelait son existence en grondant dessous son cap, en le grugeant par assauts opiniâtres et perpétuels, déterminée à avoir un jour le dernier mot.

- A cause que vous voulez une deuxième rampe, demanda Narfé à madame Duguay-du-Quai, celle-là ne suffit pas?

- Avec c'te vent qu'il fait icitte la moitié de l'année j'prends pas de chance. Surtout à soixante et dix-huit ans. J'en veux une de chaque côté de l'escalier.

- Vous auriez en belle de vous agripper à deux mains après ctelle-là qui est déjà là!

- Après l'accident que j'ai eu le printemps passé, reprit la vielle femme, j'aime autant être ben d'équerre.

- Comme ça votre accident, c'tait à cause du vent?

- Beau dommage que c'est à cause du vent que j'ai été dans le péril. J'partais secouer ma nappe dehors, quand le vent a arraché la porte. Plutôt que de la lâcher, j'sais pas ce que j'ai pensé, j'm'ai agrippé après. Là, le vent m'a jetée de contre la rampe d'escalier et j'm'ai cassé trois côtes. Une chance que j'avais mon corset à baleines, ça a amorti le coups, mais n'empêche que ça m'a faite mal-martyr. Si le vent m'aurait garrochée du bord qui a pas de rampe, j'arais tombé en bas de la galerie pis là y'a pu parsounne qui m'aurait entendue gargousser. Z'auriez vu la manchette? "Une vielle femme est assassinée par le vent à Belle-Anse-du-Cap".

Et elle partit à rire en plissant les yeux. Persuadé par autant d'éloquence, Narfé se mit à la tâche après s'être fait donner quelques renseignements quant aux matériaux à utiliser.

Les Duguay-du-Quai habitaient la maison la plus proche du quai, juste au pied de l'abrupte côte qui menait au village proprement dit de Belle-Anse-du-Cap. Cette bâtisse avait servi d'entrepôt à l'époque où la route n'était pas tracée et où le transport s'effectuait tout entier par bateaux. Transformée en lieu d'habitation depuis des années par monsieur Duguay, elle conservait malgré le temps, une aigrelette odeur formée d'un mélange de poisson, de farine, d'huile à moteur, de tissu, de bois de planche, de poules, de cochons, de moutons, de laine de mouton; bref, de

tout ce qui y avait été entreposé, l'espace d'une journée ou d'une semaine, pendant quatre ou cinq décennies.

Un peu la réplique miniaturisée du "vrai village", Belle-Anse-du-Cap, qu'on appelait aussi Le Havre, simplement, avait son magasin général et sa chapelle. A l'époque où la pêche donnait son plein rendement, les pêcheurs descendaient au Havre en mai (en avril pour les plus hardis), y vivaient dans des "cabanons" entre deux tournées en mer, et n'en remontaient qu'à la fin de la saison, c'est-à-dire au début des glaces. Plus tard, ces "cabanons" avaient été vendus à des estivants qui les avaient transformés en chalets. C'est depuis ce temps que l'appellation "les gens d'en-bas" désignait les estivants et "les gens d'en-haut", les résidents permanents. Seuls les Duguay-du-Quai, les Gauthier-Mufle, les Landry-ti-Coq et quelques autres, vivaient au Havre à l'année et trouvaient maintes façons de passer l'hiver sans s'ennuyer, que le curé soit d'accord ou pas avec ces façons.

S'échinant sur son égoïne, Narfé achevait de scier son dernier barreau, un bout droit et l'autre à angle de quarante-cinq degrés, lorsque Noémie lui fit faire un saut en immobilisant sa bicyclette à quelques pouces de lui dans un nimbus de poussière. Privé de vue latérale et absorbé par son ouvrage, il ne l'avait pas vue venir.

- Tu m'as fait peur, ma p'tite morue sec. Pis tu vas finir par te péter la gueule à descendre la côte si vite.

- Y a assez que je vas la remonter à pied tantôt en poussant mon bicycle que là j'en profite.

- Ah pis, j'suis ben content de t'voir ma p'tite fille.

- Ah oui?

- Ses yeux de gamine se mirent à pétiller.

- Oui. J'ai besoin que t'ailles acheter du clou.

- Hon! fit-elle en avançant la lèvre inférieure. Puis se mettant les mains sur les hanches:

- Ça commence à m'énarver assez que tu m'appelles ta p'tite fille.

- Ah ben pourquoi ça?

- Parce que c'est plus vrai. Pis avec tes quatre pieds treize, j'pourrais ben t'appeler mon p'tit gars, moi...

- Wow, wow back! Cinq pieds et un, okay? la corrigea Narfé.

- C'est ça qu'j'ai dit.

- C'est pas ça qu't'as dit.

- Ben oui! Quatre pieds et treize ou cinq pieds et un, c'est la même chose.

Narfé avait l'air soufflé. Il enleva sa casquette, passa sa main dans ses cheveux que l'âge avait à peine grisonnés sur les tempes, la revissa d'aplomb sur sa tête avec l'air inspiré de quelqu'un qui s'apprête à dire quelque chose d'important.

- Ma p'tite fille, un premier minisse que j'ai déjà travaillé pour, disait: "L'instruction c'est comme la boisson, y en a qui portent pas ça." Toi, depuis que t'as attrappé l'âge scolaire, tu commences à faire ton importante.

- V'nez manger, les enfants. Noémie tu manges avec nous, cria madame Duguay-du-Quai par la moustiquaire de la porte.

Noémie prit tendrement Narfé par le bras, l'entraînant vers l'escalier. Les deux riaient en entrant dans la cuisine.

- Voici les enfants, chère, dit Narfé en enserrant Noémie par la taille.

- Voici plutôt les amoureux, rétorqua madame Duguay en ouvrant la porte du four. Vous faites un beau p'tit couple.
- Comment ça, "p'tit"? répliqua Narfé, faisant mine de se fâcher.
- Ben... c'est que vous êtes pas beaucoup grands tous les deux.
- Avec cette différence, enchaîna Narfé, que je pourrais être en masse le grand-père à Noémie.
- Ben ben, conclut madame Duguay. Allez vous décrotter les mains tandis c'temps-là que je vous sers.

Elle servit de la tarte au poisson que les Belle-Anseois appelaient cipaille, francisation du mot anglais sea pie.

- Fait tant qu'ètre en frais d'avoir fait du cipaille, j'en ai profité pour faire de la tarte aux raisins. Et pi ça passe dans la même dépense d'électricité pour le four. Faudrait pas oublier, monsieur Narfé, de me faire penser de vous en donner une betôt, quand vous partirez. Je vous ai aussi fait une petite provision de bulbes de lupins. Cette année, j'm'ai décollé un jardin de fleurs à ras c'tui-là du devant de porte.

Le dernier salaire sous forme de tarte aux raisins que madame Duguay lui avait versé, Narfé l'avait donné aux goélands du cap: il y avait tellement de mouches dans cet ancien entrepôt qu'il avait eu peine à différencier les raisins des mouches sur la tarte.

- J'y manquerai pas, madame Duguay, le rassura Narfé. Encore une petite heure et votre deuxième rampe sera solide.
- Pourquoi une deuxième rampe? s'enquit Noémie.
- Pour pas partir au vent, résuma madame Duguay qui n'avait pas le goût de raconter à nouveau son histoire.

- Z'avez qu'à porter votre ceinture plombée...
- J'la porte, qu'est-ce que tu crois? Mais seulement quand je sors, pas pour secouer la nappe.

Début septembre, moment de l'année où l'eau du golfe est la plus claire, un nombre important de professionnels et d'amateurs de plongée sous-marine affluait à Belle-Anse-du-Cap. Au début du siècle, un transatlantique avait fait naufrage au large de cette région et le Havre offrait diverses possibilités pour ce genre d'expéditions. Coïncidant avec le départ des touristes et des estivants, cette affluence avait pour effet d'étirer la saison, pour le plus grand bonheur du marchand général, de l'épicier, des pêcheurs, des maraîchers, des femmes insatisfaites ou simplement curieuses de changement, et de madame Ancolie, la propriétaire du seul hôtel de la place. Cet apport économique comportait en outre l'avantage de maintenir, sinon de hausser le taux de natalité de Belle-Anse-du-Cap puisque c'était au mois de juin que les fonts baptismaux étaient les plus achalandés.

Issue elle aussi du "peloton des nés-juin", Noémie voyait donc son père trois semaines d'affilée par année. Par un dimanche après-midi de grand vent, elle lui avait emprunté sa ceinture plombée pour accompagner Narfé dans une tournée de repérage d'ouvrage. Reconnaissant là un signe d'intelligence certain chez sa fille, John Masson lui avait laissé aussi sa ceinture plombée de rechange cette année-là, ceinture qu'elle avait donné à Narfé, évidemment. Son père lui ayant refait les mêmes cadeaux de poids l'année suivante, madame Duguay-du-Quai et Elodie, la meilleure amie de Noémie, la fille de Tonnelle, pouvaient maintenant elles aussi, sortir dans les pires vents "les pieds bien piqués dans le friche". L'idée s'était rapidement répandue dans ce pays où il fallait parfois quatre épingles pour retenir un mouchoir sur la corde à linge. En peu d'années, tous les poids plumes de Belle-Anse-du-Cap, en échange qui d'un devant d'orignal, qui d'un derrière de chevreuil, ou bien de quatre saumons, ou encore d'une provision

annuelle de hareng boucané plus quatre eiders, s'étaient procuré leur ceinture plombée auprès des plongeurs septembriens.

- Avez-vous vu Narfé? demanda Noémie à l'Insaluante qui tricotait dos au trottoir, remplissant un fauteuil de jardin double, en bois franc et renforcé par Narfé. N'obtenant pas de réponse, la fillette reprit sa question. Aussi immobile qu'une baleine qui digère, l'Insaluante ne répondait toujours pas, comme absente de ce monde. Seul un faible clic de broche par-ci, puis un hésitant clic de broche par-là révélaient un semblant de vie.

- C'est vrai que digérer, tricoter et répondre au monde, ça fait trois affaires en même tempes. Je m'excuse de vous avoir dérangée, ironisa Noémie qui traversa à l'épicerie.

- Avez-vous vu Narfé? demanda-t-elle à Barbu-Talon, le barbier-cordonnier.

- Je l'ai vu s'en aller vers le cimetière avec sa pelle-bêche sur l'épaule. Ben manque qu'i est parti creuser une tombe. Y a l'père Coulombe-du-Deux qui a trépassé c'tte nuitte.

- Merci, répondit Noémie en enfourchant sa bicyclette.

Au cimetière elle vit effectivement une tombe dont la terre était fraîchement remuée; mais Narfé, point. Elle fila chez le bedeau.

- Bonjour, monsieur Tôtue, ça va-tu bien?

- Avec le beau temps qui fait, c'est sûr que ça va bien. Et il enchaîna aussitôt: Coudon, Noémie, astheure que t'es capable de prononcer tes r, tu pourrais m'appeler "monsieur Tortue" comme tout le monde!

- Comme ça vous êtes pas fâché que j'veux aye donné ce surnom quand j'étais jeune?

- Tout le monde est pris pour avoir un surnom; faut ben vivre avec, répondit monsieur Tortue en riant. Et pis, si tout le monde m'appelle de même astheure, ben crère que ce surnom me va. Ch'peux-tu t'aider Noémie?

- Narfé lui, yé où?

- Quand il a eu fini de creuser sa tombe y est parti graisser la girouette aux Duguay-du-Champs. T'sais, c'tellà qu'on entend grincher jusqu'ici à force qu'est rouillée?

- Chez monsieur Duguay-du-Champs?

- Oui.

- A cause que vous dites pas chez l'Bossu?

Ils se séparèrent en riant.

Sachant que l'ouvrage ne traînait pas avec Narfé, Noémie regarda le cadran extérieur du bureau de poste et calcula qu'elle ferait mieux de l'attendre chez lui.

Il y était déjà. Ses grosses bretelles de police de chaque côté des cuisses, la chemise verte enlevée, couvert de sueur, il sirotait une grosse Black Horse à même la bouteille, les pieds sur la rampe de la galerie, une expression d'extrême fatigue gravée dans les traits.

- Salut, fit-elle, essoufflée d'avoir gravi le cap.

Elle n'obtint pas de réponse.

- Heille! Joue pas à l'Insaluante. Je te dis "Salut", Narfé.

- Saint-chrême-d'hostie que chu fatigué.

- Tu sacres pas souvent. Tu dois être fatigué en grand...

Ce constat n'exigeant pas de réponse, Narfé avala une gorgée de bière. La fatigue lui accordant une courte trêve, il utilisa à l'observer sa filleule. Noémie avait les cheveux blonds, à la limite du roux, comme ceux de sa mère. On sentait déjà qu'elle aurait aussi la grâce et l'élégance d'Ancolie. Elle avait beaucoup grandi cet été-là: ses genoux au complet émergeaient de sa robe bleu poudre.

- Jusse à te suivre, moi aussi j'suis fatiguée. Donne-moi une gorgée de bière.

Le vieil homme hésita.

- Jusse pour me rincer, insista-t-elle.

Elle but au goulot.

- Ouache, ta bière est skunkée, cher.

- Faut pas boire frette quand on a chaud. Le médecin m'a dit ça quand j'ai fait ma crise cardiaque il y a deux ans. Et puis, j'haïs pas ça le p'tit goût de mouffette que donne le soleil dans la bière.

En lui rappelant sa défaillance cardiaque, Narfé avait atteint un point sensible chez la fillette. A l'hôpital, on l'avait donné pour mort et cette expérience avait traumatisé Noémie. En guise de dernière volonté, le mourant avait réclamé du homard: le lendemain, il allait mieux. "Ça m'a ouvert le chemin", lui avait-il dit en passant sa main sur son tube digestif. Noémie s'approcha un tabouret tout près de Narfé, lui mit la main sur son bras humide de transpiration et l'interpella d'une voix frissonnante.

- Narfé?

- Oui, Noémie, répondit-il un peu surpris.

Elle lui prit le menton, l'obligeant à la regarder bien dans les yeux:

- Veux-tu bien m'dire qu'est-ce que t'as à t'effieller comme ça d'une étoile à l'autre, à t'agiter tout le temps, à courir toujours après l'ouvrage, gosse icitte gosse là, enwouèye, pis au travail à vaillance pis à l'endurance, la queue sua fesse, finis une djob pis en commence une autre, pis ho-donc pis r'commence.

Peu accoutumé à ce genre d'apostrophe, Narfé se cherchait une contenance. Ses mains l'embarrassaient et il déposa sa bouteille de bière sur le plancher de la galerie.

- T'as pas l'goût de t'arrêter un peu? reprit-elle d'une voix légèrement frémissante.

- Tu parles comme... on dirait déjà une femme.

- Change pas le sujet. C'est pas à cause qu'on est p'tit qu'on est mono; la preuve: toi. T'es mon parrain mais t'es plus que mon père.

- Noémie... tu...

- Pense à moi, cher. Si tu fais une deuxième crise cardiaque, t'es faite, Narfé. T'es faite ben raide. Pis moi... pis moi j'aurai pu d'ami. T'es mon seul ami, Narfé. Tu comprends-tu ça?

Les coudes sur les genoux, le visage enfoui dans les mains, Noémie partit à pleurer. Sans grands sanglots, mais de tout son corps.

Un cormoran à aigrette vint se poser, dans un battement d'ailes, sur le bord de la falaise, à quelques pieds de la galerie de la maisonnette verte, parmi les nids des goélands, au grand déplaisir de ces derniers qui le manifestaient violemment. Le cormoran

quitta la zone occupée d'un pas pataud, parmi les criaillements et se fraya un passage vers un piton rocheux surplombant la mer. La clameur cessa et il put déployer ses ailes, face au vent pour les y sécher.

Ému, Narfé enleva ses lunettes et les déposa à terre sur sa chemise verte. La dernière personne qui avait vraiment compté pour lui avant Noémie était son père. Côte à côte dans la barge, saison après saison, ils avaient arraché leur existence de la mer. Narfé s'absorba un long moment dans ses souvenirs. Puis il déposa une main hésitante sur le genou de Noémie qui tenait toujours son visage enfoui dans ses mains mais qui ne pleurait plus.

Il se souvint à cet instant qu'il arrivait parfois à son père de pleurer. A Narfé qui lui en avait une fois demandé la raison, il avait répondu: "C'est à cause de ta mère". De ta mère que tu as à peine connue. On riait beaucoup ensemble. On riait à tous les jours. Même dans les pires moments, cette diablesse trouvait toujours moyen de nous faire rire."

Puis un matin où le vent enflait au point de devenir tempête, un matin où même Tancrede-le-Fantasque était resté sagement à terre, le père prit le bord du large. A son fils éberlué resté sur le quai, il avait hurlé entre deux bourrasques: "J'en peux plus. J'm'en va la r'trouver."

- Tu te suicides, Narfé, fit Noémie d'une voix maintenant apaisée.

L'interpellé manqua tomber de son tabouret.

- Vous vous suicidez de père en fils, poursuivit-elle d'une voix égale.

Les petits yeux verts s'écarquillèrent.

- Com...moment?

- Ma mère me l'a dit; tout simplement, le coupa-t-elle. Et puis tu sais bien que tout finit par se savoir ici. Quand ton père est parti en mer, pour son dernier voyage, ça a fait du nouveau dans les nouvelles pendant quelque temps, puis la vie à continué.

Narfé respirait un peu plus vite. Noémie lui enserra une main entre les deux siennes.

- Dans ton cas, Narfé, "se tuer à l'ouvrage" n'est pas jusse une expression. T'as eu un avertissement il y a deux ans. Le médecin t'as obligé au repos pis toi tu t'en moques.

- Il m'a condamné au repos, corrigea Narfé. Et pour moi c'est aussi pire qu'être condamné à mort. J'voulais mourir, assis dans ma chaise berçante. Alors j'ai repris le travail. Et j'suis heureux. J'suis heureux surtout depuis...

Ils étaient face à face chacun sur son tabouret. Leurs genoux se touchaient. Ils se caressaient les mains.

- ... surtout depuis que tu es dans ma vie, Noémie.

Pour une rare fois dans sa vie, Narfé se détendait. Il éprouvait même le besoin de s'allonger sur le plancher de la galerie, le torse exposé aux chauds rayons du soleil et le désir d'avoir Noémie à ses côtés tout le reste de sa vie. Il sentait ses muscles se détendre, son épaule gauche surtout... jusqu'à la douleur, une douleur insoutenable mais non pas inconnue.

Puis ce fut le poids de toute la voûte céleste sur sa poitrine. Un spasme suivi d'une violente convulsion envoya choir ses précieuses lunettes en bas de la galerie et le laissa couché sur le côté. Ses petits yeux verts fixaient la mer.

Ses ailes maintenant séchées, le cormoran reprit son envol. Les vagues lapaient doucement la base du cap la Faille.

CHAPITRE DEUXIEME

L é o n

Ancolie Gauthier était hôtelière-dentellière comme ses concitoyens étaient pêcheurs-bûcherons, pêcheurs-chômeurs, chômeurs-bûcherons, selon la saison. Assisté-social-braconnier constituait le seul métier qui s'exerçait en toutes saisons dans cette région.

Lorsqu'après les touristes, les plongeurs septembriens désertaient à leur tour Belle-Anse-du-Cap, Ancolie reprenait là où elle les avaient laissés le printemps précédent, ses jours en faisceaux, ses brides surfilées ou son point Gobelins.

Elle vendait toute sa production à une industrielle du textile qui avait pignon sur rue à Montréal depuis deux générations. Amateure d'exotisme et de paysages maritimes, Emma Goldberg avait découvert Belle-Anse-du-Cap, son hôtel et son hôtelière. Les deux femmes avaient à peine eu le temps de sympathiser que l'oeil exercé de la commerçante tomba sur un chemin de table déposé sur le grand buffet du hall et formé de points de chaînette ajourés traversé d'une bordure en points de chaînette attachés. Allant de surprise en points de Boulogne et d'étonnement en brides tissées, Emma Goldberg avait cherché sa respiration en voyant un rideau bordé de points d'épis de blé.

- Allez-vous souvent à Bruges? haleta-t-elle.
- A Bruges?

- Où vous êtes vous donc procuré toutes ces merveilles? demanda-t-elle à Ancolie avec son accent mi-anglais, mi-yiddish.
- Mais c'est moi qui fait ça... qu'est-ce-que vous croyez?
- Impossible. Je ne vous crois pas.
- Puisque je vous dis. Je tiens ces techniques de ma mère, je me fais venir des ouvrages un peu spécialisés et croyez-moi, je passe de beaux hivers.
- Alors vous allez m'expliquer comment vous faites ce point de chaînette cingalais, exigea l'incrédule marchande.
- Rien de plus simple puisqu'il s'agit d'un banal point de chaînette ajouré sauf que je le travaille sur deux fils couchés de couleurs différentes. Regardez bien. Ici, dans le haut des parallèles, je sors un fil de chaque côté et je les laisse à plat sur les lignes tracées mais sans serrer pour les laisser assez lâches.

Ceci dit, je fais ensuite le point de chaînette ajouré sur les fils couchés en utilisant un fil d'une autre couleur.

- Vite, une chaise, un verre d'eau et de l'air. Beaucoup d'air. Je sens que je m'évanouis.

C'est ainsi qu'Emma Goldberg et Ancolie Gauthier devinrent amies et associées.

Si cette dernière avait hérité de sa mère son métier d'hiver, elle devait à son père son métier d'été. Mais entre temps, Ancolie s'était tracée sa propre voie; pendant une douzaine d'années, elle avait tenu les rênes du savoir à toutes les petites filles et à tous les petits garçons de Belle-Anse-du-Cap jusqu'à leur sixième année scolaire. Pédagogue et sachant sévir juste ce qu'il faut, Ancolie aimait bien son métier et les avantages qu'il lui procurait.

rait; un certain prestige dans le village et l'estime de son père, car avant de venir s'établir à Belle-Anse-du-Cap, y prendre femme et y bâtir l'Hôtel du Havre, Léon Gauthier avait acquis quelques lettres en ville. Flaubert, Voltaire et Rousseau trônaient sur le guéridon du hall. Il y avait aussi ce Russe qu'il appelait familièrement Dosto.

Ancolie, donc, aimait bien faire l'école jusqu'à ce qu'elle constate que ses meilleures réussites prenaient le chemin du petit séminaire. Ça, elle ne l'acceptait pas. Mais pas du tout. Car, ne croyant qu'en ce qu'elle voyait, sa seule idée de la religion était celle qui s'offrait à sa vue: un gros curé soulon et manipulateur qui vivait avec sa maîtresse déguisée en religieuse dans un presbytère-Chateau-Frontenac et qui n'en voulait partager aucune pièce avec aucune organisation communautaire, fut-elle, même charitable. Par un raccourci vite fait, elle étendait à tout l'appareil ecclésial cette conviction que ses membres s'enrichissent aux dépens des naïfs. Cette piètre opinion qu'avait Ancolie de notre Mère la sainte Église ne pouvait que transparaître aux entournures dans son enseignement de la religion. Aussi se mit-elle à mal avec messieurs les commissaires derrière lesquels elle sentait l'influence du curé. De plus, reconnue comme étant la plus belle femme du grand Belle-Anse-du-Cap, elle faisait haleter plus d'un de ces messieurs. Au début, elle résista. Son homme d'affaires de père ne lui avait-il pas recommandé de ne pas mélanger impulsions et employeurs? Puis, pas plus sainte qu'une autre, elle céda à quelques-uns... augmentant la hargne et les propos acerbes, voire calomnieux des laissés pour compte. Avec le temps, la situation devint impossible. Mais Ancolie, aimant s'ébrouer dans l'adversité pour s'y montrer sublime, serrait les dents et continuait à faire répéter la règle de chou-hibou-genou-pou qui prennent un x au pluriel et les où-est-Dieu? Dieu-est-partout; pourquoi-ne-voyons-nous-pas-Dieu? Justement-parce-qu'Il-est partout-à-la-fois. Sachant que la droite est le plus court chemin d'un point à un autre, elle rêvait que si le point A était l'école, le point B serait un jour l'hôtel, en se faisant le raisonnement suivant: "Si mes meilleurs élèves mâles s'en vont à

l'autel, moi j'arriverai à l'hôtel avant eux. Et je me promets d'en débaucher au moins un. Quant aux autres, les cruches, à défaut de la leur avoir emplie de connaissances, je la leur remplirai de bière". Bref, Ancolie était prête à faire le pas. Il ne lui restait plus qu'à espérer le signal de son père. Ange de patience, elle attendait son heure: "Ses affaires grossissant, encore une élection et il aura besoin d'une assistante à l'hôtel", se disait-elle. Elle ne croyait pas si bien dire car parfois la vie apporte davantage que ce qu'on en peut espérer.

Hableur lorsque émoustillé par le gros gin, mais futé, voire roué dans ses moments de sobriété, Léon Gauthier-Mufle était hôtelier-maire, métier qu'il exerçait conjointement et solidairement pour ne pas dire concurremment car, profondément chrétien, il mettait en pratique cet apostolique principe qui veut que "charité bien ordonnée commence par soi-même". Aussi, lorsque le conseil municipal eut à prendre la décision de relier le Village-en-Haut au Havre par un escalier, le maire suggéra aux échevins, après pourboires distribués, de faire atterrir icelui sur le terrain de l'hôtelier, du côté ouest de l'hôtel. Comme le quai était situé dans la partie est du havre, les pêcheurs et toute la gent maritime de Belle-Anse-du-Cap devaient passer devant l'hôtel et l'aller et au retour de leurs halieutiques activités. Aussi, un petit verre pour se donner du courage à l'aller, deux ou trois grands verres avant d'affronter la réalité familiale au retour, Léon Gauthier tenait-il les pêcheurs-contribuables dans ses filets.

Cette lucrative décision eut pour effet de mécontenter grandement Charreux-la-Cigarette, curé de Belle-Anse-du-Cap qui menaçait de le nommer du haut de la chaire. Qu'à cela ne tienne! La notabilité ayant tout intérêt à se bien entendre, le maire lui fit pavé sa cour d'église. De plus, ces substantiels personnages avaient un point en commun: si l'hôtelier-maire aiment prendre un coup, le curé-resquilleur appréciait la vigne du Seigneur. Mais jamais, évidemment, ces viriles libations n'avaient lieu à l'hôtel ni dans le luxueux presbytère. On préférait la chaleur et la pénombre de

la sacristie: la discrétion de l'arrière de l'autel se prêtait plus à la machination que le devant de l'hôtel.

Le gros curé décacheta son troisième paquet de cigarettes de la journée, cala ses grosses fesses dans un fauteuil damassé en amassant les plis imaginaires d'une soutane qu'il ne portait plus depuis quelque temps et s'étira les pieds sur le coussin de velours rouge d'un prie-Dieu. Avant de s'approprier une chaise, Léon sortit un flacon d'alcool blanc de la poche intérieure de son veston et en remplit deux verres.

Charreux-la-Cigarette utilisait son "char" pour ses moindres déplacements, au point qu'il avait presque désapris à marcher. Allait-il au bureau de poste situé à cinq maisons du presbytère? Il se servait de sa grosse cylindrée. Comme un handicapé a recours à son fauteuil roulant, Charreux roulait dans son véhicule motorisé pour aller donner le catéchisme à l'école pourtant voisine du presbytère, alimentant ainsi le côté moqueur des petits Belle-Anseois qu'Ancolie ne décourageait pas. Abhorrant la bêtise et abominant la sécurité dans la bêtise, cette dernière, à l'instar de mains paroissiens, comptait plus d'une raison de détester le gros curé. Respectueuse de la nature et enseignant à ses élèves cette forme d'hommage au Créateur, elle n'avait jamais oublié la fois où Charreux, pour faire place à une clôture, avait fait abattre deux pins mugots d'une vingtaine d'années, en bonne santé et ce, dans ce pays de vent où les espèces non indigènes ont peine à s'arracher un peu de vie. Le bedeau, qui avait planté ces arbres à l'époque, vieux sage et amant lui aussi de la nature, avait fait des efforts héroïques pour réussir à ne pas casser la figure de celui qu'elle appelait le "gros malva".

Charreux-la-Cigarette éteignait sa cinquante-et-unième cigarette quand Léon lui demanda s'il consentait à céder aux Dames fermières de la paroisse une des nombreuses pièces de son presbytère-Château-Frontenac et ce, un soir par semaine seulement, étant donné que la municipalité ne disposait d'aucun local vacant.

- Il n'en est pas question, répondit le curé en croisant benoîtement ses doigts boudinés sur son gros ventre. J'aime bien jouir de la totalité de mes lieux.

- Et si j'intervenais à titre de maire?

- Le pouvoir temporel n'a pas à s'immiscer dans les décisions ecclésiales.

- Et si j'insistais à titre de président-directeur général de la Compagnie du Pouvoir de Belle-Anse-du-Cap?

- Que voulez-vous dire?

- Je veux dire que la personne qui sert de prête-nom aux actions que vous détenez dans la compagnie me doit sa chemise. Je veux dire également que ces actions vaudront de l'or quand, dans un avenir prévisible, les compagnies d'électricité seront nationalisées. Que pensez-vous de ça?

Charreux vida son verre, se dirigea vers l'armoire où étaient rangées les bouteilles de vin de messe, en sortit une qui était discrètement marquée et qui contenait du whisky blanc. Il remplit les verres, se rassit et déclara qu'il verrait ce qu'il pourrait faire, que s'il acceptait pour une organisation, il devra accepter pour les autres et que...

- C'est bon, le coupa Léon. A votre santé, curé. Je considère que vous avalisez cette traite.

Et il avala son verre d'une traite. Charreux, lui, pompait sa cigarette comme un asthmatique à la recherche d'oxygène et vida finalement son verre lui aussi.

Puis, ils parlèrent de choses et d'autres et burent. Ensuite, ils burent et parlèrent de choses et d'autres. A la fin de la soirée, le curé comptait six personnes en Dieu.

Quant à Ancolie, elle pourrait dorénavant profiter d'un nouveau débouché pour vendre ses pièces de dentelle en plus de partager ses connaissances en cette matière avec les Dames fermières.

• • •

Le lendemain de cette colossale libation de sacristie, Léon constata que ses bons vieux réflexes de récupération ne fonctionnaient plus aussi bien que d'habitude. De plus, une douleur sourde au bas des reins était venue s'ajouter aux maux habituels et familiers de ce genre de lendemains. En outre, des brûlements de plus en plus fréquents l'assaillant lorsqu'il urinait, il commença à se demander si son étonnante constitution le porterait au-delà de la soixantaine. Si Ancolie confondait religion et prévarication, son père, lui, associait médecine à pompes funèbres. Aussi ne consulta-t-il pas ce matin-là son bon ami et beau-frère le docteur Hector Labrie dit Patte-d'Éléphant. Pas plus ce matin-là que tous les précédents matins de sa vie, d'ailleurs.

A la fin d'une partie de bridge où il l'avait observé à la dérobée, le docteur lui avait dit:

- Mon ami, à la couleur de votre teint, à l'observation du blanc de vos yeux, qui n'est plus très blanc, et à d'autres signes qui ne mentent pas, je sais de science certaine que vous êtes la proie idéale de la cirrhose du foie. Voulez-vous savoir toute votre histoire? Vous n'avez pas plutôt mis les lèvres à un verre qu'il est déjà vide.

Ce à quoi le gros et grand Léon dont le prénom et le surnom se confondaient dans sa chevelure léonine avait répliqué, sentencieux:

- Dans les laboratoires, on conserve les organes morts dans de

l'alcool; à plus forte raison les organes vivants.

Donc ce matin-là, un maussade matin d'automne où crachin et embruns se mêlaient, Léon eut recours à la médecine de la mer pour se soigner. "Une marche rapide sur le sable humide et de profondes respirations, voilà qui vous remet d'équerre une boussole folle", se dit-il. Il n'avait pas fait dix pas, qu'essoufflé, vacillant, il s'adossa à un petit rocher et regarda la mer irritée. Elle était d'un vert menaçant. D'un vert pâle comme le vomi d'un bébé qui a mangé des épinards et du chou-fleur. Léon dégorgea tout ce que son vaste organisme contenait de matières liquides, gluantes et visqueuses.

Six mois plus tard la carcasse de Léon faisait eau de toutes parts. Il se résolut enfin à mander Patte-d'Éléphant.

- Autant que vous l'appreniez par moi, votre ami, lui déclara ce dernier après une série d'examens. Je vous sais homme de courage, aussi vais-je vous dire la vérité toute crue. Je croyais votre cystite disséquante or, elle se révèle incrustée. Ajoutons à cela des calculs à la vessie, vos problèmes de prostate et cette autre maladie dont je vous ai déjà parlé et qui a fait des progrès irréversibles. Je crains que vous ne soyez rendu à l'échéance de votre âge.

- Combien de temps? demanda le malade en se rhabillant, action banale et quotidienne qui lui donnait un air faussement dégagé.

- Ça peut se calculer en mois mais vous ne passerez pas le prochain hiver, ce qui vous laisse le temps de relire vos classiques: ça vous fera des sujets de conversation quand vous les irez rejoindre. Ensuite, je devrai vous confier aux bons soins de Charreux-la-Cigarette.

- Quoi! Vous me confieriez à quelqu'un atteint d'une cirrhose de la foi?

- De cela on ne meurt point, justement, répondit le médecin en riant. Lui, ce sera le cancer du poumon. A chacun sa mort. Entre-temps, il vous fera les simagrées d'usage. Vous avez assez trafiqué d'affaires ensemble pour qu'il vous négocie le ciel pour pas cher.

- Et ma femme?

- Quoi, votre femme?

- Dois-je la mettre au courant?

Le médecin hésita.

- Bien... voyez avec Ancolie.

Puis, reprenant de l'assurance:

- A votre place, je la laisserais hors de cela. Après tout, ma soeur Laure-Edèle n'est-elle pas bien là où elle est?

- Sans doute. Sans doute, fit Léon soudain nostalgique.

• • •

Léon s'était jadis laissé tenter par l'or du Yukon. Il en était revenu endetté mais y avait au moins abattu un mouflon dont la tête empaillée ornait la maçonnerie de la cheminée de son vaste bureau situé à l'est du hall et meublé plutôt sobrement et sans style précis: un pupitre noir et massif, trouvé jadis dans une brocante, faisait face à deux fauteuils droits en cuir patiné. Une armoire en pin, dont les vitraux des portes laissaient entrevoir des livres

et des piles de dossiers, voisinait un secrétaire muni de plusieurs tiroirs perforés de serrures. Enfin, adossé à une fenêtre, était placé un canapé empire dont la moleskine aurait dû être changée depuis longtemps. Ancolie le lui avait déjà proposé mais Léon préférait l'âme que dégage la vétusté des recouvrements. Le même raisonnement valait pour les vieux rideaux qui obstruaient les deux fenêtres, n'y laissant filtrer qu'un jour de souffrance, même par temps ensoleillé. La couleur foncée des murs, faits de larges planches de pin de Colombie, soulignait aussi le côté un peu sinistre que les gens, reçus dans ce bureau, appelaient "l'antre du père Léon".

Ces gens étaient les échevins qui venaient, jamais plus d'un à la fois, y être soudoyés, des fonctionnaires du Ministère des terres et forêts qui passaient y toucher leur pourcentage et les plus pauvres de Belle-Anse-du-Cap à qui la banque des Maritimes refusait de prêter et qui s'usaient la peau du dos en se frottant à l'usure du père Léon. Quant à Charreux-la-Cigarette, la nature des rapports qu'il entretenait avec Léon exigeait qu'il ne soit jamais vu, ni de jour et encore moins de nuit, dans les mouillages de l'hôtel, tout associé qu'il était avec le maire-agent des terres. A ce double titre, Léon avait la possibilité de spéculer à foison sur les terres en bois "deboutte", en culture ou en jachère, ce dont il ne se privait pas, tout en faisant aussi profiter ses amis moyennant d'honnêtes rétributions. Le droit canon interdisant à tout ecclésiastique de tâter des biens de la terre, fut-elle en friche, Charreux avait donc besoin de prête-noms, dont le fournissait Léon. Ce maître-marionnettiste tirait les ficelles tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et tous les magouilleurs, spoliateurs et autres suborneurs y trouvaient leur profit. Mais à la fin, c'est Charreux qui mangeait dans l'auge de Léon puisque Léon était détenteur du secret. En termes clairs, si le secret s'éventait, Charreux, en vertu du droit canon, aurait été trouvé coupable de subreption et condamné à finir ses jours dans une minable aumônerie de religieuses. Suprême déchéance! Bref, si un premier ministre faisait manger les évêques dans sa main, la main de Léon, elle, était enserrée autour de la gorge du bas-clergé. Et

Charreux le savait. Et Charreux filait doux. Si parfois, du haut de la chaire, il nommait l'hôtelier qui contrevenait à la loi de l'ouverture des bars le dimanche et lui jetait presque l'anathème, c'était pour duper la population, pour lui faire croire qu'ils étaient des adversaires, pour la mieux distraire de la réalité de leurs rapports.

C'est dans son antre, donc, où régnait une odeur de tabac refroidi, que Léon reçut Ancolie le dimanche suivant son entretien avec Patte-d'Éléphant, à dix heures et demie, après la messe à laquelle ils avaient assisté ensemble, comme d'habitude, car il était bon ton, tant pour l'hôtelier-maire que pour la maîtresse d'école, d'y être vus en cette circonstance.

- Ça me déplaît souverainement, c'est-à-dire autant qu'à vous. Mais j'ai choisi d'être maîtresse d'école et je dois prendre tout ce qui vient avec.

- Bonne fille, lui souffla-t-il à l'oreille en l'installant dans un des deux fauteuils droits.

Lui-même prit place derrière son bureau, s'accouda sur le grand buvard vert pomme aux coins recouverts de cuir et se joignit les mains à la hauteur du visage; ses doigts formaient une sorte de clocher par-dessus lequel il observait sa fille. Il la considéra d'un regard indéfinissable pendant plusieurs secondes, puis:

- Jolie n'est pas le mot. C'est presque impoli d'être aussi belle. Si tu es mon enfant unique, tu es aussi une femme unique. Vraiment.

Sa forte chevelure d'un blond-roux, héritée de son père, déboulait sur ses épaules en de multiples boucles. Les traits d'Ancolie, dont le nez accusé ne parvenait pas à en détruire l'harmonie, reflétaient un caractère volontaire, tempéré d'un début de sérénité dont la vie gratifie les êtres qui savent comment l'aborder. Ses yeux pers, qui se disputaient le vert et le bleu, soulignaient

cette caractéristique. Enfin, des lèvres gourmandes dissimulaient des dents prêtes à mordre dans tout ce que la vie pouvait offrir et son immense sensualité transparaissaient dans la noblesse de son maintien, de sa démarche et dans la façon de mouvoir ses longues mains quand elle parlait.

Ce dimanche-là elle portait un chemisier de soie sans col, mettant en valeur un collier de pierres vermiculées.

- Tu es présentement à demi-orpheline de mère, tu seras bien tôt orpheline de père, commença Léon tout à trac.

Ancolie à peine cilla.

- C'est là tout l'effet que ça te fait? reprit Léon après avoir marqué cinq bonnes secondes.

- Imaginez donc que je m'en doute...

- Quoi? Patte-d'Éléphant t'a dit?

- Mon oncle est une tombe, si j'ose m'exprimer ainsi en ce moment. Qu'est-ce-que vous croyez... Point n'est besoin d'être médecin pour constater l'état de délabrement de votre santé depuis quelques mois. La nuit je vous entends tousser au point que les murs de l'hôtel manquent ébarouir.

- Bon! Admettons. C'est un fait que ça achève: le rapport du médecin ressemble déjà à un rapport d'autopsie. C'est un fait aussi que je n'ai pas l'intention qu'on assiste à ma déchéance. Ton oncle a ce qu'il faut pour me faire doubler le cap le moment voulu... par moi. A mon heure. Tout bellement.

- J'admire votre courage, père. Vous avez soumis tout le monde à votre volonté et le roi de Belle-Anse-du-Cap commandera même à sa mort.

- Tu as raison ma fille. Mais laissons cela. Je voudrais te parler d'avenir: du tien, de cet établissement et de d'autres choses si tu le désires. Bonne enseignante, bonne dentellière, pourquoi pas bonne hôtelière? D'une part tu sais coudre une idée à une autre et d'autre part tu ne cesses d'en découdre avec messieurs les commissaires. Aussi ai-je décidé de faire de toi mon héritière exclusive, parce que tu es digne... parce que pour toi, je nourris la plus vive admiration.

Une lueur de fierté s'insinua dans les yeux d'Ancolie.

- Je ne t'aurais pas parlé ainsi il y a dix ans, poursuivit Léon. Mais là, la vie t'a affinée et je t'y sens à l'aise. Tu as su utiliser ta connaissance des gens et des événements de la vie au point d'avoir pu riveter une sourdine à ton tempérament flamboyant. Maintenant tu es maîtresse de ta vie et les chiens qui t'entourent ont en belle de japper, la caravane passe.

- Cessez, père, vous allez m'enfievrer.

- Je vois à la roseur de tes joues que cela est déjà fait. Aussi je m'arrête. Passons donc aux choses concrètes.

Ce langage enrubanné, orné de dentelles molièresques, chantourné de mots d'un autre âge mais dont l'usage perdurait dans cette population isolée depuis la chute du régime français, enchantait Ancolie et Léon. Férus d'auteurs classiques et vivant face à face de longs hivers durant, ils aimaient bien tous les deux se faire parfois du théâtre. C'était là une des manifestations de leur complicité et une façon de dédramatiser les moments aigus de leur existence.

- Permettriez-vous père, qu'avant l'abordage des choses palpables, nous marquions un temps d'arrêt que je mettrais à profit pour aller à la cuisine y quérir un pot de noir et fort café?

- Je t'en prie ma fille, fais, répondit Léon en tendant la main vers le râtelier à pipes.

Une fois dans la cuisine, Ancolie se retint pour ne pas sauter de joie et fit un effort homérique pour ne pas chanter: "mettons l'école en feu et les imbéciles commissaires dans le milieu". Elle dut s'y prendre à trois fois avant de réussir à allumer le gaz, marcha dans l'assiette de Deux-Couleurs, la chatte de la maison, et brisa une tasse de porcelaine anglaise sur la dalle de l'évier. Elle épongea le lait renversé, balaya le sucre répandu et fit un petit tour sur la galerie pour respirer le timide printemps d'une journée qui émanait des boisés, car si l'océan semblait avoir conclu un pacte avec l'hiver, la terre, elle, était l'alliée du printemps. La force de la terre, aujourd'hui, l'emportait même si demain, peut-être même ce soir, celle du golfe pouvait reprendre ses vieux droits et retarder d'encore plusieurs jours le règne nouveau.

Un junco ardoisé trillait son motet dans un cormier bourgeonnant tandis que les hirondelles trissaient le long de la haie de cèdres. Des odeurs légèrement sucrées descendaient des frondaisons et le soleil souriait dans le sous-bois de mélèzes qui peuplait l'escarpement entre Belle-Anse-du-Cap-en-Haut et le Havre. De très jeunes pommiers, dont les fleurs éclorent dans moins d'un mois, émergeaient des arbustes ça et là de chaque côté du long escalier reliant les deux parties du village.

- Avez-vous remarqué, père, les pommiers qui poussent le long de l'escalier? demanda Ancolie en déposant le plateau sur le bureau.

- Si fait. Dans une dizaine d'années les Belle-Anseois pourront cueillir des pommes au passage en circulant dans l'escalier sans même avoir à se pencher.

- Quand même bizarre que des pommiers poussent ainsi dans la terre non défrichetée.

- Sans doute que les gens jettent leur trognon de pomme ça et là et qu'à la bonne humeur de la nature, certains pépins trouvent un endroit favorable à leur croissance.
- Vous tenez-là une hypothèse pas piquée des vers. Puis, pointant son index vers un groupe de fringillidés qui sautillaient dans le stationnement:
- Sont-ce bien là des juncos?

Le vieil homme s'approcha de la fenêtre.

- Tu as raison Ancolie. Ce sont des juncos, même si on les confond facilement avec des pinsons. Ces derniers ont une queue plus arrondie et des couleurs moins contrastées.

L'arôme du café se mêlait à celle du tabac hollandais et d'épaisses volutes de fumée bleutée éclairées à contre-jour circulaient lourdement dans la pièce.

- Cette austère chaise droite est vraiment tout le contraire du confort, observa Ancolie en versant le café.
- Je l'ai voulu ainsi pour que les gens ne s'éternisent pas dans mon bureau...
- ... dans l'antre du père Léon, voulez-vous dire?
- Comme de juste. Si tu savais tout ce qui s'est tramé et fricoté dans cet antre. L'escarcelle rebondie que je te lègue n'est pas emplie d'eau bénite... même si maints écus qu'elle contient ont été d'abord tripatouillés par les mains grasses et sans grâce de Charreux-la-Cigarette. Je te jure que ce curé est âpre à la curée.
- Sans doute a-t-il pris exemple sur vous?

- Sans doute. Mais moi j'ai fait voeu de m'enrichir par tous les moyens, dans la légalité, même si je l'étire à la limite de ma moralité. Lui, il prêche aux Belle-Anseois, pauvres pour la plupart, les vertus de la pauvreté et de la résignation tandis qu'il crève d'or.

- Beau cesseur que voilà!

- Au sens premier du terme, oui. Tu as raison: celui qui tient la crosse, bâton pastoral symbolisant le pouvoir de l'Église et qui en abuse à des fins personnelles et temporelles. Je crois que c'est Voltaire qui disait: "Béni soit le célibat des prêtres, cette race ne se reproduira pas."

- Hélas père, elle recrute. J'en sais quelque chose. Elle endoctrine la plupart de mes meilleurs écoliers. Vous vous rendez compte? Moi, votre fille, je produis ma fournée annuelle de futurs Charreux depuis douze ans.

- Alors si tu l'acceptes, ma proposition arrive à point nommé.

Léon fit une courte pause et poursuivit:

- Serais-tu prête à prendre le gouvernail de cet hôtel dès après la fin des classes?

- Et comment donc mon père que je suis prête. Vous me portez au comble du ravissement.

Ancolie bondit de sa chaise et courut derrière le bureau embrasser son père.

- Allons, allons ma fille. Tes transports vont me mettre à mal, fit Léon en se dégageant.

- Je vole chercher vous savez quoi. Et puis, il faut que j'aille au cabinet d'aisance.

- Ancolie revint quelques minutes plus tard, portant un plateau d'argent sur lequel se dressait une bouteille de cognac encadrée de deux verres d'importante dimension et en forme de ballon.

- Je constate que tu possèdes la bonne technique, remarqua Léon tandis qu'elle servait. Par contre, tu verses plutôt généreusement.

- C'est que ce jour est le plus beau de ma vie, après ma première communion, répondit Ancolie, tout sourire.

- Alors trinquons. Je trinque à mon hôtelière-héritière.

- Je trinque à ma nouvelle vie et à l'art de la dentellerie que les hivers me permettront dorénavant de paufiner.

Léon se choisit une autre pipe. Celle-là était en écume, bien culottée et munie d'un long tuyau recourbé. Un petit couvercle de métal ajouré en coiffait le fourneau.

- Je te ferai l'apprentissage de la tenue des livres au cours des prochains soirs, dit Léon en bourrant sa pipe. Quant au fonctionnement général de la boîte, je crois que tu y es accoutumée.

- En effet, mon métier me laissant libre, l'été. Il me souvient une question que m'ont posée les commissaires lors de mon embauche: "Donnez-nous deux raisons qui vous laissent croire que vous avez la vocation de l'enseignement."

- Et qu'as-tu répondu?

- Juillet et août.

Cette réponse survenant au moment où Léon inhalait la fumée de sa pipe, Ancolie dut lui taper fortement dans le dos pour éviter qu'il ne s'étouffe.

- Une autre comme celle-là, Ancolie, et je n'ai plus besoin des concoctions de Patte d'Éléphant pour trépasser.

Léon rangea sa pipe dans le râtelier et s'emmortaisa les doigts les uns dans les autres selon une habitude à lui familière lorsqu'il abordait un sujet d'importance.

- Ancolie, commença-t-il d'un ton neutre, aimerais-tu tâter du pouvoir et tout l'argent qu'il procure?

- Que voulez-vous dire? demanda-t-elle en se mettant sur ses gardes.

- Eh bien, la mairie, l'agence des terres, la compagnie du Pouvoir, les prêts à agio, la spéculation... et le reste?

- Père, je ne prise ni ne méprise l'argent, accoutumée que je suis à m'en passer mais accoutumée aussi à en avoir toujours juste ce qu'il faut. De plus, j'avoue me sentir fort peu douée pour l'agiotage, la manipulation et... la rouerie bien que je m'empresse d'ajouter que je ne vous juge point.

- Soit. Je n'insiste pas, répondit Léon en se dénouant les doigts. Je dois dire que je m'attendais un peu à cette réponse. Quant à me juger, j'y vois moi-même et j'ai apuré mes comptes. Aussi ai-je décidé de délier tous les Belle-Anseois qui ont quelque créance avec moi. Je leur rembourserai tout l'intérêt que je leur ai extorqué et même un peu plus. Pour ce qui est du bien-fonds, je liquide tout. Le produit de ces ventes n'en grossira que davantage ta cagnotte. Quant à Charreux-la-Cigarette, j'ai décidé de lui donner la liberté. Je lui rends son secret. Que le diable l'emporte. Il se trouvera bien un autre baron. Sinon, qu'il pratique ce qu'il prêche. J'entreprends de refaire mon testament, Ancolie; tu verras, il sera d'une prose sèche qui vise la clarté. Et quand tu m'enterreras tu pourras dire: "feu le feudataire est sous terre". Pour l'instant je meurs de faim. Allons manger. Ne m'as-tu-pas dit hier que tu étais passée chez le tripier?

Ce soir-là, Léon se saoula plus que de coutume. Au point que sa fille dut l'aider à se dévêtrir.

Ce soir-là aussi, le vent de l'océan repoussa le timide printemps bien avant dans les terres, le fit refluer même au-delà des hautes montagnes du pays inhabité. Le vent de l'océan disait aux Belle-Anseois, tapis dans leur maison, qu'il n'avait pas apprécié que le printemps soit venu les lutiner l'espace d'une journée. Il exprimait sa mauvaise humeur en faisant vibrer les vitres dans les fenêtres et les fenêtres dans les chassies, en insinuant sa froidure dans les moindres interstices des habitations, en sifflant entre les planches disjointes, en hurlant entre les planchettes des persiennes et en geignant dans les arbres qui se tordaient sous son impitoyable férule.

Assaillie par tous ces bruits, Ancolie essayait néanmoins de se concentrer sur ses liteaux en tussor bleu qu'elle cousait sur des linge de maison. Elle haïssait ce vent qui lui gâchait tout le plaisir de cette journée de presque seconde naissance, journée à tout le moins à marquer d'une pierre blanche.

L'électricité vacilla et la jeune femme décida d'éteindre. Elle fit dans l'obscurité une tournée de toutes les pièces de l'hôtel, enviant son père que l'ivresse protégeait des tourments soufflés par les bourrasques.

Elle se coucha avec des bouchons d'ouate dans les oreilles, mais derechef les ondes délétères charriées par les rafales troublaient son artificiel silence. Ancolie se résolut donc à avaler coup sur coup, deux verres de persicot et chancela dans un épais sommeil.

CHAPITRE TROISIEME

T o n n e a u

Tonneau était triste. Sa tristesse augmentait à mesure que le mois de juin avançait. Loin d'être bête, il s'était débrouillé l'année précédente pour rater ses examens scolaires de sixième année afin de la reprendre; pour pouvoir, pendant encore une autre année, contempler la beauté d'Ancolie dont il était secrètement amoureux. Menacé de perdre son surnom tant l'appétit l'avait délaissé, Ancolie le fit rester après la classe pour lui demander ce qui n'allait pas.

- Il doit y avoir un bien gros drame chez vous pour que tu maigrisses, l'aborda Ancolie en lui grattant légèrement le crâne à travers ses cheveux abondants, plantés drus mais coupés très courts.
- Non, mademoiselle Ancolie, il n'y a rien, répondit le jeune garçon en rougissant de toute sa figure ronde.
- Il doit bien y avoir quelque chose... mais tu sais, tu n'es pas obligé de me le dire.
- Je vais vous le dire, reprit le jeune garçon après quelques secondes d'hésitation.

Il avala une grande goulée d'air et lâcha:

- Je suis triste mademoiselle parce que je ne vous reverrai plus en septembre. Je finis l'école dans neuf jours et je ne peux recommencer ma sixième année une troisième fois. Comme vous le savez, mon père est président de la commission scolaire et j'mangerais une moyenne go.

Ancolie ne savait si elle devait rire ou être émue. Elle tenait dans sa serviette sa lettre de démission adressée à monsieur Tonneau qui, tout illettré qu'il fût, était effectivement président de la Commission scolaire et avait même la fatuité de compter sur l'appui de Léon Gauthier pour obtenir un poste au département de l'Instruction publique.

- Neuf jours, tu as raison car vois-tu, moi aussi je les compte, reprit Ancolie en fouillant dans sa grosse serviette de cuir noir. Tiens, regarde l'adresse sur cette enveloppe.

- Quoi? Vous écrivez à mon père?

- Officiellement ton père est mon employeur et c'est à lui que je dois annoncer que je quitte l'enseignement dès après les examens de juin. Mon intention était d'ailleurs d'aller lui porter cette lettre ce soir.

Devant les yeux étonnés de son jeune interlocuteur elle poursuivit:

- Mon père n'en mène plus très large et je prends l'hôtel en main.

- Qui vous remplacera à l'école?

- Ça, c'est le problème de ton père et des commissaires. Ils en trouveront bien une nouvelle.

- Je suis quand même triste qu'on se r'voye p'us.

- Du fait que nous ne nous reverrons plus, bien qu'il n'y ait pas de futur au subjonctif. Dans ce cas-ci, "que" introduit une

complétive, le corrigea l'enseignante en souriant.

- Ça fera partie de ma réguine quand je serai au chantier, répliqua Tonneau en souriant aussi.

- J'ai besoin d'un personnel qui s'exprime bien.

- C'est quoi le rapport?

- Le rapport est que ta grande soeur Tonnelle travaille chez nous depuis quelques étés et mon père et moi en sommes très satisfaits...

- ... Et alors?

- Laisse-moi finir, il me vient une idée. Tu es développé comme un garçon de quatorze ans et j'ai besoin de quelqu'un de vaillant. Pourquoi pas toi?

Tonneau dut prendre appui des mains sur son pupitre pour ne pas tomber aux genoux d'Ancolie. Il resta bouche bée.

- Le matin tu aiderais ta soeur à faire les chambres. Après le dîner tu ferais la vaisselle et le ménage de la cuisine. Tu serais libre vers trois heures jusqu'au lendemain et je te paierais comme si tu étais un adulte. Réfléchis et tu me donneras ta réponse.

- C'est tout réfléchi, mademoiselle Ancolie, articula Tonneau les larmes aux yeux. Je commence quand?

- La veille de la Saint-Jean.

Au jour dit, tout le personnel était en place. Outre Tonneau et Tonnelle, il y avait Taiseux, jeune homme taciturne à la peau léopardée, préposé au bar et affecté au service du dîner et du souper. Ancolie appréciait sa rapidité et son efficacité silencieuse. Il pouvait s'acquitter du service à la salle à manger tout en s'occupant de la clientèle au bar, situé dans la pièce voisine. Narfé, menuisier, jardinier, homme à tout faire, venait travailler deux ou trois journées par semaine à l'hôtel. Assistée de Tonnelle, Ancolie se réservait la cuisine, en plus, bien sûr, du service des achats, de la réception et de l'administration pour laquelle son père la trouvait douée.

Cuisinière hors du commun, Ancolie, par une épreuve du destin jamais élucidée, était incapable de tourner un oeuf dans la poêle sans en éventrer le jaune. Aussi, donnait-elle des déjeuners à l'européenne où, tout étant sur la table, les gens n'avaient qu'à se servir eux-mêmes, ce qui lui laissait plus de temps pour vaquer à ses nombreuses occupations matutinales. Cette formule fit recette (si l'on peut dire) et contribua à la notoriété de l'établissement, au grand étonnement d'Ancolie qui s'était faite faute de ne pouvoir offrir des déjeuners traditionnels.

Bref, tout le monde était en place, les premiers touristes allaient arriver demain, l'hôtel brillait comme un sou neuf, la pelouse était tondue et les haies taillées. Narfé, qui venait de renoncer au travail de la mer et qui se sentait toujours obligé d'en faire un peu plus que les autres, avait égalisé les ornières dans le stationnement et repeint, au pinceau fin, les redentures et les cannelures des deux colonnes soutenant le toit du porche.

Pourtant familière avec ce train-train estival, Ancolie avait néanmoins le trac. A elle maintenant incombaient toutes les responsabilités; et elle entendait ne pas partager avec son père sa régence fraîchement acquise afin de lui prouver la pertinence de sa décision de l'avoir investie héritière, de lui avoir donné la possibilité à l'aube de sa trentaine, de se faire une nouvelle vie à sa mesure et à la dimension de son appétit de vivre. Petite

maîtresse d'école, elle devait faire le dos rond devant Charreux-la-Cigarette et ses acolytes-commissaires; maintenant elle pouvait leur tenir la dragée haute, même si elle n'entendait pas perpétuer le système combinard de son père. Elle trouvait la vie trop belle pour se créer des insomnies de cet ordre mais elle s'en voulait concevoir d'autres, partagées avec ceux qu'attirerait sa flamboyante vitalité pour s'expliquer ainsi l'éternité. Aussi, avec quelle joie avait-elle rédigé sa lettre de démission, dénonçant la petitesse, pourfendant l'étroitesse, s'interrogeant sur le pourquoi de mentalités aussi étriquées dans un paysage aussi grandiose, visant l'éminence grise derrière les commissaires-marionnettes en souhaitant justement qu'elle ne fût jamais Éminence. Monsieur Tonneau n'en avait guère compris le sens et n'avait considéré que l'autre mobile motivant la visite d'Ancolie, qui transformait en pourvoyeur la bouche à nourrir que constituait son gros fils.

• • •

La grosse Buick Le Sabre rouge vin au toit crème, cylindrée proportionnellement à la puissance de Léon, était en quelque sorte une extension de l'Hôtel du Havre. Ancolie se trouvait ridicule au volant d'un tel paquebot aussi, autant que faire se pouvait, confiait-elle à Taiseux le service de limousine qui consistait à aller chercher et reconduire à la gare les clients qui voyageaient par chemin de fer.

- Dieu du ciel, murmura Léon lorsque, debout dans son antre, le front collé à la fenêtre et fumant nonchalamment sa pipe, il vit Laurette-la-Vieille-Sifflette qui s'extirpait rhumatismalement de la Buick à l'aide de sa canne.

Retrouvant subitement la vivacité qui l'avait quitté depuis longtemps, Léon bondit à l'interphone:

- Allô, allô, j'appelle la cuisine, allô? Ancolie est-elle là?

- Oui père, je suis là.

- Alerte, Ancolie, branle-bas de combat. Laurette-la-Vieille-Sifflette débarque dans nos mouillages. Invente n'importe en quoi, je ne suis pas là.

Ancolie déboucla son tablier et agita sa cascade de boucles blondes. Elle bénit le ciel qu'en ce bel après-midi de juillet, la plage, la montagne et les excursions en haute mer aient vidé l'hôtel de ses clients.

Ancienne infirmière, Laurette Sirois venait passer près de la moitié de l'été à Belle-Anse-du-Cap depuis l'année où Léon y avait bâti l'hôtel. Déjà plus de la dernière jeunesse à cette époque, cette personne était capricieuse, excessive et langue de vipère (Léon disait "langue de vicaire"). Elle adorait ou détestait avec la même emphase selon qu'on satisfaisait ou non ses nombreux caprices. Si le couvre-lit n'était pas de la bonne couleur, cette cambuse était la plus mal famée d'Amérique du Nord; si la morue était pochée à point, cet hôtel balnéaire n'avait rien à envier à tous ceux de la Riviera française et italienne réunies. Étant à ses débuts dans l'hôtellerie et ayant besoin d'une propagandiste à Montréal, Léon s'était efforcé de satisfaire toutes ses passades... et même ses fantaisies. Avide de grossir sa clientèle rapidement, il était allé jusqu'à payer de sa personne pour atteindre ce but, même si à l'époque, sa femme Laure-Edèle et lui vivaient sous le même toit. Mal lui en prit car l'appétit venant en mangeant, Laurette-la-Vieille-Sifflette exigea son bouc aux deux nuits. Ce dernier maigrissait, implorait l'arrivé de l'hiver de tous ses voeux tandis que Laure-Edèle rigolait tout en réclamant elle-même sa part. Une fois il avait confié à Charreux-la-Cigarette:

- Passer la nuit avec cette Laurette c'est comme s'empiffrer de pâtisseries. Je sors du lit, poisseux, gluant et totalement écoeuré de douceurs.

- Cette infirmière vous a donné la piqûre... des affaires, avait répondu Charreux en s'allumant une cigarette. Consolez-vous, Léon, moi ma biquette elle empeste l'encens.

Une fois Laurette-la-Vieille-Sifflette avait exigé qu'un mur de sa chambre soit "orné" d'un tableau sur velours où on voyait un toréador aux prises avec un gros taureau au mufle fumant et à l'abondante virilité soulignée par le mouvement imprimé par l'"artiste": le toréador, son voile rouge déployé, reculait d'une façon théâtrale en pivotant légèrement tandis que le taureau fonçait, tête baissée, les pattes arrières en position de presque ruade. Depuis ce temps, on appelait cette chambre, celle des "chñolles balancinantes".

Victime elle aussi des tracasseries parfois despotiques de Laurette-la-Vieille-Sifflette depuis sa plus tendre enfance, Ancolie avait décidé de la rayer de sa liste de clients: le prix à payer pour maintenir en poste une ambassadrice à Montréal était trop élevé pour les capacités du système nerveux du personnel et de toute façon, l'Hôtel du Havre n'en avait plus besoin depuis nombre d'années. Ancolie aurait pu congédier la malvenue par correspondance mais la douairière avait la rancune forte: sur son ordre, Taiseux n'avait pas aidé l'infirmière percluse à descendre de voiture; il avait laissé ses bagages dans le coffre-arrière et était resté derrière le volant, prêt à repartir.

C'est donc de fort méchante humeur que la voyageuse parvint enfin au comptoir de la réception où l'attendait Ancolie debout, très droite, les épaules en arrière, le menton impérialement relevé et les seins bien pointés comme devait les avoir Minerve avant un combat.

- Sera-ce la chambre aux chnolles balancinantes comme par les années passées, madame Sirois? demanda-t-elle, l'oeil impavide.

La personna non grata se figea comme le rocher Percé le jour de sa création. La stupeur passée, elle articula:

- Monsieur Léon est-il ici?

- Bien sûr que monsieur Léon est ici, répondit Ancolie. Cette dernière entendit un soupir traverser la porte verrouillée de l'antre.

- Je veux le voir immédiatement.

- Mon père est ici mais il m'a demandé d'inventer n'importe en quoi pour que vous ne le vissiez pas. Quand il vous a aperçue dans le stationnement, il a hurlé à toute la maisonnée: "Laurette-la-Vieille-Sifflette est dans nos mouillages, la vieille frais chière. Faites sortir les femmes, les enfants et même les clients à crédit.

- S'il a laissé sortir les clients à crédit, c'est qu'il doit ramollir, le vieux chnock, rétorqua l'indésirée cliente qui avait repris de l'aplomb.

Elle déposa son sac à main sur le comptoir, en sortit un rasoir droit qu'elle glissa dans son soutien-gorge et entreprit de monter l'escalier qui conduisait aux chambres. Elle se hissait d'une main en se cramponnant à la rampe et se poussait de l'autre à l'aide de sa canne. Parvenue à la dernière marche, elle marqua une pause de quelques secondes, le temps de reprendre son souffle et poursuivit sa bancale expédition vers son ancienne chambre dont elle referma la porte derrière elle. Elle en ressortit quelques minutes plus tard et revint vers le comptoir de la réception où l'attendait une Ancolie un peu inquiète. Elle remit son rasoir dans son sac à main et sortit de son corsage un morceau d'étoffe plié en deux.

- Faites-moi le plaisir, madame Ancolie, de remettre ceci à monsieur votre père, dit-elle simplement.

Et, avec beaucoup de majesté malgré sa démarche peu altière, elle alla rejoindre Taiseux dans la Buick. Ancolie déplia l'étoffe: c'était les testicules du taureau de la murale.

Lorsqu'il vit la voiture quitter le stationnement et se diriger vers la côte du Havre, Léon déverrouilla sa porte et se précipita vers Ancolie.

- Merveilleuse fille, tu viens de réussir ce dont je rêvais depuis des années. Tu aurais pu y mettre davantage de formes, mais qu'importe, c'est le résultat qui compte. Et le résultat est que nous n'aurons plus dans les pattes cette raseuse qui me les a toujours sciées.

- Vous ne croyez pas si bien dire père, et tout roi de Belle-Anse-du-Cap que vous soyez, par certains aspects, peut-être manquez-vous de ceci... répondit l'hôtelière en lui brandissant devant les yeux le bout d'étoffe déplié.

• • •

Juillet avait brillé, flambé, presque. Et août ne fut pas moins beau. Au point d'inquiéter les cultivateurs. Mais quelques pluies nocturnes sauvèrent la situation. La saison rendait bien et Belle-Anse-du-Cap connut une prospérité estivale encore plus grande cette année-là. Les Belle-Anseois gloussaient au même rythme que l'été. Longue-Queue, le plus gros marchand de poisson, battait sa femme moins souvent, ses quatorze heures de travail par jour ne lui en laissant guère le temps. Debout à quatre heures, ses deux fils et

lui ne rentraient du proche-large qu'à deux heures de l'après-midi, les flancs de la barge bourrés de merveilles. Ils évidaient et filetaient morues, maquereaux, sébastes, turbots et grosses plies. Si un coup de chance voulait qu'un flétan (Longue-Queue prononçait "flottant"), eût mordu, il prenait le chemin du congélateur personnel de la famille pour en être ressorti à Noël. Mais cette bonne fortune ne lui souriait pas à tous les étés. A quatre heures Longue-Queue nettoyait sa table à fileter avec force seaux d'eau et y disposait ses produits sous les cris des insatiables goélands qui avaient mangé tous les viscères et en réclamaient encore. Les consommateurs venaient directement sur le quai et à six heures tout était vendu.

Les maraîchers, jardiniers, métayers et autres closiers récoltaient et vendaient à mesure, parfois avant que la maturité des légumes ne soient complétées: Belle-Anseois et estivants se réparaient de l'hiver et se préparaient au suivant. Ces derniers, nouvellement propriétaires de "coquerons" ou de "cabanons", radoubaient à tire-larigot et la quincaillerie de Grand-Sec Arseneault faisait des affaires d'or. Palette Voisine, le marchand de couleurs, qui jusque-là joignait les deux bouts de justesse, se mit à profiter lui aussi au point de devoir initier madame Palette à la science du mélange des couleurs.

- Maintenant que je sais y faire, t'es mieux de te tenir le grain serré, avait dit madame Palette à son mari.

- Que veux-tu dire?

- Cesse de me hucher par la tête, sinon sans ça je saute la bouchure et m'en vas m'engager comme mélangeuse de couleurs chez Fugère à Tracadièche.

La quête du dimanche s'alourdit de pièces sonnantes et trébuchantes dont une partie importante alla garnir la bourse personnelle de Charreux-la-Cigarette en prévision de son voyage dans le sud avec la Biquette, l'hiver prochain. Délesté de son col romain, il

pourra alors s'afficher en public avec elle et satisfaire un de ses tenaces fantasmes: lui tripoter les fesses devant tout le monde en ayant l'impression de lui trifouiller l'âme. Le toit décrépit de la sacristie pouvait attendre. Le Christ vivait pauvrement et son toit à lui devait couler aussi. Et puis quand on est né dans une étable, on n'a pas à faire la fine bouche.

L'Hôtel du Havre ne désemplissait pas. Les partants étaient aussitôt remplacés par des arrivants, au point qu'Ancolie n'avait pas le temps de considérer cette subite abondance qui s'abattait sur elle et qui rejaillissait sur ses fournisseurs et ses employés. Toute sa préoccupation allait au repas fin, à la propreté du drap, à la bonne tenue de la maison. Même si elle dormait peu, sa bonne humeur et son entrain fusaient et se répercutaient sur les clients, stimulant le personnel lui aussi surmené et privé de la seule consolation de l'année: l'été. Ce qui n'empêchait pas Narfé de travailler comme deux et Tonneau, presque autant.

Ce dernier se trouvait à l'âge où le coeur tressaille et il vouait à Ancolie une béatitude qui le comblait tout entier. Avant cet été, il ne l'avait vue évoluer que dans un environnement précis et défini par d'autres: assise, debout, circulant entre les rangées de pupitres et dispensant un enseignement d'une voix qu'elle parvenait assez à rendre neutre sinon parfois docte. Là ses cheveux brillaient, ses yeux couleur de mer brillaient, Ancolie brillait. On aurait dit la joie qui sort de la flamme. Elle allait ça et là dans l'hôtel, dans les allées de gravier du parterre, dans le jardin, balançant à peine ses hanches légèrement accusées dans un halo imprégné d'une grâce imperturbables que même, parfois, la hâte n'altérait pas. Elle recevait ses hôtes avec magnificence, parlant de l'imprévisibilité du climat maritime avec un client, de la majesté du paysage avec une cliente, encourageait Tonnelle d'un bon mot lorsque celle-ci était inquiète du résultat d'une nouvelle recette, discutait avec Narfé de la disposition en îlots des fauteuils en rondins de bois sur la pelouse, se taisait avec Taiseux qui tenait la barre du bar comme un baron son fief, s'enquérait de la santé de son père, chantonnait en aidant Tonneau

à décrotter la hotte et satisfaisait sa sensibilité tactile en passant sa main dans la chevelure drue de ce dernier. Le coeur de Tonneau alors s'accélérerait; au plaisir de la caresse s'ajoutait la délicieuse odeur de la femme, surtout si elle avait transpiré. Mais lorsque, face à face, Tonneau avait à hauteur de visage les seins voluptueux de la grande Ancolie, tout son être chavirait dans la délectation.

Il pouvait en principe disposer à trois heures de l'après-midi mais il trouvait toujours quelques coins d'armoire à faire briller quand il n'allait pas carrément dérober des tâches à Narfé. A la veillée, il s'inventait quelques commissions pour le plaisir de contempler son idole faisant la conversation avec ses hôtes dans le hall, vêtue de sa robe de soirée, le corsage bombée, voilé de passementerie juste ce qu'il faut.

La tête pleine de cette vision, il pouvait alors gagner son lit et rêver jusqu'au lendemain. Parfois, il était l'esclave de celle qu'il glorifiait et s'annihilait sous ses pieds. D'autres fois il s'imaginait en preux chevalier de la reine Ancolie, la libérant de ses ennemis en les frappant de taille et d'estoc, l'arrachant des griffes de bêtes sorties de ses fabulations et la sauvant in extremis de la mort. Enfin, il enlevait la reine évanouie sur son blanc destrier et l'allongeait délicatement sur la berge d'un ruisseau enchanteur. Il contemplait alors sa dame aux vêtements déchirés par ses tourmenteurs, réchauffait sa main glacée sur son ventre ou dans son entrecuisses, lui baisait le front, les yeux, la bouche et lui caressait les cheveux mais plus doucement qu'elle ne le faisait avec lui dans la réalité. La nymphe demi-morte revenait peu à peu à la vie et, reconnaissant son sauveur et chevalier, enveloppait son sexe de sa longue main douce jusqu'au moment où le preux redevenait Tonneau, ruant, giclant et geignant dans son lit.

Le lendemain, tout en effectuant ses tâches, Tonneau observait Ancolie à la dérobée avec mille yeux, la haussait au rang d'une reine réelle et s'évertuait à déceler quelques nouveaux détails

puisés dans sa manière d'être afin de les intégrer dans son rêve du soir suivant.

• • •

Le mauvais état de santé de Léon s'était stabilisé et on aurait dit que la certitude de sa mort le rendait derechef invulnérable. Il buvait moins, bien qu'il aimait prendre un verre avec Terrific, un Américain de New York, vieil habitué de l'Hôtel du Havre qui s'extasiait sur le paysage qu'il trouvait "terrific" et qu'il rephotographiait sous les mêmes angles à chaque été. Homme d'affaires prospère et zoologiste amateur, il collectionnait les becs d'oiseaux. Armé d'un fusil (les Américains ont tous les droits en toutes saisons), il chassait tant les oiseaux de mer que ceux des bois et leur coupait le bec. Il en avait des latirostres, des longirostres, les plus communs, mais il en possédait aussi des brévirostres, des conirostres et aussi des cultirostres. Il lui manquait des becs crénirostres et il entendait s'en approprier au moins un spécimen avant de quitter Belle-Anse-du-Cap, même si Léon l'assurait qu'il n'existaient pas d'oiseaux porteurs de tel type de becs dans toute la région.

- Et puis, lui fit observer ce dernier après son deuxième verre de gin, c'est pas à cause que le paysage vous coupe le souffle que vous devez leur couper le bec.

Deux verres plus tard il rajouta:

- Ça me fait penser à mon Ancolie qui a coupé le sifflet à Laurette-la-Vieille-Sifflette. Il y en a c'est les becs d'autres les amourettes.

Et Léon de recommencer l'histoire de l'ancienne infirmière qui fit subir une orchiectomie au taureau de la murale, n'oubliant aucun détail et en rajoutant selon la quantité de gin ingurgitée.

Parfois les libations se poursuivaient jusque dans l'antre du père Léon et là, derrière la porte close, ce dernier, n'ayant maintenant plus rien à perdre, plastronnait devant l'homme d'affaires, lui racontant ses meilleures passes douteuses, agrémentant parfois son récit de maints détails. Confidence pour confidence, et conforté par la distance qu'assure l'anonymat, Terrific contait à son tour ses meilleures exactions, ses démêlés avec la justice, précisant le bon montant à payer au bon moment au bon fonctionnaire quand ce n'était pas au magistrat lui-même, et terminant son récit par:

- Que voulez-vous Léon, dear, business is business.
- Ouah! Il faut ce qu'il faut, renchérisait Léon.

Après un bref silence où il semblait réfléchir, Terrific reprit:

- Vous me semblez un madré bonhomme, Léon. Madré, c'est comme ça que Molière disait?

Et, poursuivant sans attendre la réponse:

- J'ai besoin d'un homme comme vous. Venez à New York et dans cinq ans, vous êtes le vice-roi de Manhattan.
- Je vous remercie, Monsieur. C'est gentil à vous mais voyez-vous, je suis né pour un petit royaume et là je suis comme Napoléon qui règne sur le rocher de Sainte-Hélène après Waterloo. J'éprouve même certains regrets et je suis présentement en train de raccomoder avec mon état. Et puis, je crains la justice de votre milieu, celle qu'on ne peut soudoyer et qui fait que des hommes comme vous finissent souvent les mains dans les poches avec une balle dans la tête. Ici je suis le maître de ma mort et ça me procure un sentiment qui me comble. Non, en réalité je préfère être roi de

Belle-Anse-du-Cap que vice-roi de Matane.

- Ah, si vous éprouvez des regrets... au fait, seraient-ce des remords? Bref, effectivement, vous êtes né pour un petit royaume. Parlons donc ornithologie. Vous savez ce bec crénirostre que je ne parviens pas à trouver... On frappait à la porte de l'antre: Taiseux qui s'enquérait si ces messieurs avaient tout ce qu'il leur fallait; en termes d'eau ou de boisson gazeuse évidemment puisque tout le monde savait que l'antre du père Léon était abondamment pourvu en alcool et même un peu plus.

- On haïrait pas une grosse pinte d'eau froide, dit Léon.

- De l'eau de magasin ou ben l'eau de la pompe?

- De la pompe, Taiseux, de la pompe.

- Bien, monsieur Léon.

Et Taiseux de s'esquiver de son petit pas rapide et silencieux.

• • •

C'était l'heure où la salle à manger se vidait graduellement et où le bar s'emplissait tranquillement. Deux mondes. L'un plutôt huppé, toiletté, qui mangeait le petit doigt en l'air des petits plats dans de grands plats. L'autre où les hommes portaient leurs vêtements de travail et buvaient du caribou en alternance avec de la bière. Dans un monde Taiseux se faisait appeler "garçon", dans l'autre il ne se faisait pas appeler puisqu'il connaissait par coeur les habitudes bibérales sinon biberoniennes de ses conci-

toyens, de même que le nombre de fois dans la soirée où il devait renouveler leurs consommations. Pour la forme il demandait:

- Même chose?
- Même chose, constituait invariablement la réponse.

Tantôt dans la salle à manger, Taiseux avait entendu une espèce de philosophe s'entretenir avec sa compagne de l'appel déchirant de l'abstraction dévié dans le tréfonds cosmographique. La minute d'après il écoutait, mine de rien, Barbu-Talon donner des détails à Longue-Queue sur la grosseur des seins de Tonnelle. Tout juste s'il n'avait pas appelé Taiseux "mon brave" ce criminaliste qui pérorait sur la libération conditionnelle du droit commun et qui, revenant à brûle-pourpoint à ses humbles origines lui avait demandé:

- Ya-tu d'la bière de bibittes icitte?

Et de lui expliquer que boisson en latin se disait "bibita".

- Ah bon, avait répondu Taiseux qui n'appréciait guère s'en faire mettre plein la vue. Latin à part, nous fabriquons de la bière de bibittes icitte mais nous ne la servons qu'aux nés-natifs.

Et cette exclamation des clients anglophones combien de fois entendue: "Oh lady Ancolia, you are so charming" tandis que dans la salle d'à-côté Ti-oui Thivierge demandait à Grand-Sec de venir l'aider à faire boucherie. Ainsi, à chaque début de soirée Taiseux passait de la pleine lumière de la salle à manger à la pénombre du bar et vice-versa pendant deux heures.

Le bar libéré, les Belle-Anseois, qui se levaient tôt matin, le beau monde venait y faire un petit billard sur la même table où tantôt on avait joué une game de pool. Deux mondes étanches dans lesquels Taiseux, au visage de marbre, sautait de plain-pied dans

l'un, de plain-pied dans l'autre, avec une égale efficacité, avec une égale discrétion.

Si ces qualités lui avaient valu la confiance d'Ancolie, sa circonspection lui avait mérité l'amitié et les confidences de Tonnelle. Cette dernière était affligée d'une hypertrophie de la poitrine et depuis qu'elle avait l'âge de douze ans, les Belle-Anseois voyaient ses seins avancer comme les scientifiques observent les continents dériver. Lentement, sûrement, inexorablement, ils progressaient. A sa treizième année, les garçons étaient ravis. A sa quatorzième année, ils s'émerveillaient. A sa quinzième année, leur fascination commençait à se mêler d'inquiétude. Et bien qu'à sa seizième année la situation se soit stabilisée, leur curiosité elle, demeurait durable, vivace et, pour certains d'entre eux, tenace. Nantie d'une immense sensibilité mais ne se trouvant point belle, Tonnelle s'émouvait facilement lorsqu'un garçon la reluquait. Attendrie par la moindre attention, elle avait la récompense facile et accordait tout ce qu'on désirait d'elle, tantôt au fond toujours désert du barachois, quelquefois dans les brousses d'une morne, à l'occasion en pleine mer sur le plancher d'une doris, souvent sur le sable de la grève et parfois sur un pilot de neige. C'était miracle que ses flancs restassent plats. Chavirée par l'émotion, cherchant intensément le grand amour, Tonnelle se rongeait de chagrin quand le garçon, sa curiosité satisfaite, ne lui manifestait plus d'indifférence. Elle avait parfois le goût de frapper, de cogner, de marteler; mais toujours, par quelques prodiges, elle réussissait à ravalier sa rage. Elle allait ainsi de déconvenues en humiliations, et, pitoyablement, elle recommençait avec un autre.

Cette fois, c'était de Barbu-Talon qu'elle rêvait. Bien que de dix ans sa cadette, elle croyait fermement que le barbier-cordonnier lui ferait le meilleur parti de Belle-Anse-du-Cap. Costaud, consciencieux, habile cordonnier au point de fabriquer des bottes à ceux qui en avaient les moyens, Barbu-Talon possédait une certaine aisance et bien de Belles-Anseoises abrégeaient leur vie de plusieurs battements de coeur en le voyant.

- Si tu as un petit temps mort cet avant-midi, viens me rejoindre au lavoir, j'ai de quoi à te dire, souffla Tonnelle à Taiseux qui revenait de la gare avec de nouveaux clients.

Et elle disparut dans l'escalier du sous-sol, chargée d'une montagne de draps sales. Profitant qu'Ancolie montrait leur chambre aux arrivants, Taiseux se glissa dans la cuisine, se versa deux tasses de café et répondit au bonjour de Tonneau.

- Pourquoi deux tasses de café? demanda ce dernier.

- Parce que j'ai soif pas mal. Bonne journée!

Et Taiseux fila au lavoir, une tasse dans chaque main, en se débrouillant, en serveur averti, pour ouvrir et fermer la porte de l'escalier sans renverser une goutte de café.

- Salut la mère aux prunes; je nous ai apporté du café. En haut tout est beau. J'pense qu'on peut se halter un petit quinze minutes.

- Merci. T'es fin assez. Y a tu du nouveau monde d'arrivé?

- Oui. Une famille de Montréal avec deux flos que je viens d'aller quérir à la crossing. Madame Ancolie est en train de les installer.

- Qu'est qui ont l'air?

- Riches.

- Ah! Pis les flos?

- Des monstres. Deux garçons de six et cinq ans. Des monstres, articula Taiseux en prononçant bien les trois syllabes.

- Tant que ça?

- Tu verras bien.

Assise sur une corbeille à linge renversée, Tonnelle lapait son café. Assis sur ses talons, le dos appuyé au mur, Taiseux faisant de même.

- Beau temps pour les framboises, constata Tonnelle.

- Tu dis. J'va m'en ragorner queques casseaux après mon ouvrage. La bonne femme va être contente.

- Tu sais-tu quoi, Taiseux, lui demanda Tonnelle, subitement souriante.

- Non, mais je sens que ça sera pas long.

- Cette fois-ci, je pense que c'est vrai.

- C'est qui?

- Barbu-Talon à Ascagne. Il se cargue en arrière pour moi et ça me bardasse le coeur. Même que ça me fait tout chose. De coutume les gars couchent avec moi à cause de mes grosses boules pis ils se tannent. Lui, je sens que c'est pas pareil.

- Fais attention, pauvre chère. Tu sais que tu pars en peur vite assez.

- Là, je pars pas en peur. Je file que c'est vrai. Je sens qu'il m'aime. Il me montrerait à couper les cheveux et je deviendrais la première coiffeuse de Belle-Anse-du-Cap.

- Hein? Une femme qui coupe les cheveux aux hommes? On aura ben tout vu.

- Y a un commencement à toute. Pis lui, ça y donnera plus de temps pour grossir sa cordonnerie. Pis nous aurons des enfants, beaucoup d'enfants.

Taiseux se souvenait du bavardage entendu la veille dans le bar où Barbu-Talon débitait des détails scabreux sur l'anatomie de Tonnelle devant Longue-Queue. Et Noix-Fêlée, à la table voisine, qui bavait en écoutant avec de grands yeux avides. Il parlait d'elle en l'appelant "Les Boules".

- Les Boules a toute dans les boules et rien dans la noix, qu'il gueulait, Barbu-Talon devant les autres. Taiseux balançait entre sa discréction naturelle et son amitié pour Tonnelle, pour son amie qui, encore une fois selon lui, allait se casser les dents au fond d'un goulet.

- Tu t'ouvriras jamais les yeux assez grand, Tonnelle. Fais ben attention. Tu riks encore une fois d'être déceptionnée, chère. Moi, j'y baillerais pas le bon Dieu sans confession au Barbu-Talon.

- Quoi? Yé pas correct Barbu-Talon? Ya-tu manigancé dans le dos de mes yeux?

- Rapport qui serait différent des autres?

- Tu l'es ben, toi, différent des autres? A cause que lui il le serait pas?

- Chacun est chacun. Il l'est peut-être mais assure-toi comme il faut. Pourquoi tu penses qu'à vingt-sept ans yé encore jeunesse?

Taiseux se leva et prit doucement les épaules de Tonnelle.

- J'voudrais pas que tu m'arrives betôt avec une figure à vent deboutte. Ça me peine quand je te vois chagrine. Et tu l'es souvent rapport aux hommes. Et puis tiens! Avant de devenir

coiffeuse, je te conseillerais pour une fois de fendre les cheveux en quatre.

Le bruit de la machine à laver avait assourdi l'arrivée d'Ancolie qui les surprit, elle, assise sur le panier renversé et lui, debout, penché sur son amie, les deux mains sur ses épaules, leurs visages se touchant presque.

- Dérangez-vous pas les enfants. Je m'inquiétais qu'à dix heures passées, il n'y ait pas encore de draps sur la ligne à hardes.

Et elle partit d'un grand éclat de rire qui se répercuta jusque sous les combles du grenier. Taiseux se redressa. Tonnelle se mit debout.

- Il y a des chambres pour ça, taquina-t-elle en leur touchant le bras à chacun.

- Partez pas de rumeurs, madame Ancolie, rétorqua Taiseux, le visage redevenu subitement de marbre, les murs de l'hôtel ébarouiraient.

- Qu'est-ce que tu crois, mon bon, notre responsabilité à nous c'est précisément d'étouffer les rumeurs, sinon ça deviendrait plus vivable ici.

- Comme ça, demanda Tonnelle, fait pas le répéter que Terrific passe toutes ses nuits dans la chambre de la Française?

- Faut surtout pas insinuer qu'il n'y a pas que les becs d'oiseaux qui attirent Terrific à Belle-Anse-du-Cap tous les étés et que c'est pur hasard si la durée de son séjour coïncide avec celui de la Française. Ceci dit, je te répète que tu mets trop de poudre à laver dans la machine et que ça exige des rinçages à n'en plus finir. Et puis vas-y moins fort avec l'eau blanche; ça brûle les draps.

- C'est bon, j'vas faire attention, madame Ancolie.
- Bien! Nous sommes en retard dans notre journée. Je t'aide à passer les draps dans le tordeur et après l'étendage, tu cours chez Gros-Lard Bujold acheter un gallon de sirop noir; après-midi il faut faire au moins vingt tartes à la pichoune. A propos, as-tu dessalé les morues que Longue-Queue a apportées hier midi?
- Oui madame Ancolie. Elles sont prêtes à être farcies.
- Bien! Et si tu croises ton frère, dis-lui d'aller couper des roses dans les allées. Des moyettes de roses; c'est pas de l'onguent. Il y en a trop dehors et pas assez sur les tables et dans les chambres.
- Mon frère, ben manque que vous le verrez avant moi. Ou plutôt que lui va vous voir avant moi. Y cesse pas, Tonneau, de vous inguerder.
- C'est vrai. Il est à la veille de m'user à force de me regarder.
- Ça vous tanne-tu?
- On pas le temps de parler de ça en ce moment. On est déjà en retard. Après les tartes, on fera une batelée de sauce à la poche. Les clients adorent ça. On la servira demain sur le turbot avec des patates rondes. Quant à toi, Taiseux... mais où est-il celui-là?

Se déplaçant plus silencieusement qu'une couleuvre, Taiseux était retourné à son poste.

• • •

CHAPITRE QUATRIEME

T o n n e l l e

Narfé réparait le conduit extérieur de la hotte lorsqu'il reçut l'odeur des tartes en plein dans les narines. Vacillant sur son escabeau, il ne put résister à l'appel de cette fragrance et se présenta à la cuisine, sa casquette verte entre les doigts.

- Ya tu d'la farlouche icitte?

- Pas besoin de demander, monsieur Narfé, l'accueillit Ancolie. Venez vous en tailler un morceau. Et tandis que vous y êtes, passez moi donc ce linge sur le front. Je sue sans bon sens et j'ai les mains tout enfarinées. Narfé obéit en se hissant sur la pointe des pieds tandis qu'Ancolie se voûta légèrement.

- J'voudrais ben trouver une façon de capturer toute cette chaleur pour pouvoir l'utiliser pendant l'hiver, dit Narfé en se servant une pointe de tarte. On a ben trouvé le moyen d'avoir des dépenses froides tout l'été en stockant de la glace prise sur la mer.

- Patenteux comme vous êtes, vous trouverez ben, répondit Tonnelle, la tête dans le four. J'me sens la face comme une pression, poursuivit-elle en s'épongeant le visage avec son tablier.

- T'as plutôt la face d'une morte, lui rétorqua Narfé en riant la bouche pleine. Ton devanteau est plein de farine.

Ancolie partit à rire elle aussi.

- Ouah ben c'est ça! Etais bonne vot' tarte, madame Ancolie; vous l'avez mignardée pas mal. J'finis la hotte pis j'vas couper la bardane, dit Narfé en coiffant sa casquette.

L'hôtelière lui offrit d'apporter une tarte.

- Toute une? Mais c'est beaucoup pas mal pour moi tout seul.

- Ça vous fera de quoi payer l'Insaluante, lança Tonnelle qui se lavait la figure à grande eau.

- Et toi, avec quoi tu le payes ton Barbu-Talon, décocha Narfé, vif comme l'éclair.

- Ça ma Tonnelle, ça s'appelle la flèche du Parthe, expliqua l'ancienne enseignante.

- J'veux qui parte, oui, sinon j'vas y grafigner tout ce qui a de visage pis y va voir le yâble, rugit Tonnelle, rouge de colère et prête à s'élancer.

- C'est bon les enfants, cessez de vous soulever des difficultés, la récréation est terminée. Monsieur Narfé, ouste. Avec ce qu'il nous reste de pichoune, ma pitoune, on va faire de la confiture. Mets les pots à bouillir dans l'autoclave. Moi je fais ma dernière virée d'avant souper et je monte me changer. Comment donc, monsieur Narfé, encore vous?

- C'est les enfants des arrivants d'à matin. Je viens de les voir à l'instant de mes yeux vus, répondit Narfé en enlevant ses lunettes pour les nettoyer.

A peine sorti, il était revenu dans la cuisine en coup de vent.

- Quoi, les enfants?

- Je pense, madame Ancolie, que vous allez avoir besoin de vous émorfiler les dents; le gâteau ne se tranchera pas comme du saindoux.
- Vous seriez aimable de cesser de virouner autour du pot, monsieur Narfé.
- Les enfants ont détigé les églantiers et les pois de senteur qui grimpaiient le long de la pergola.

Tonnelle se précipita sur la galerie, suivie immédiatement de Narfé et d'Ancolie.

- Jésus miséricorde, souffla la jeune fille.
- Sainte hostie noire, renchérit l'homme à tout faire.
- Doux ciel, rajouta l'hôtelière.

Puis le silence se fit et ils examinèrent pendant quelques secondes les plantes grimpantes qui gisaient de chaque côté des treillis dénudés.

- Regarde-moi voir la geste; jusse comme elles se croisaient sur le milieu de la voûte, déplora Tonnelle.
- Non mais de quel pôle qui sortent eux-autres, s'énerva Narfé. Sauf vot' respect, madame Ancolie, mois j'aplatirais la difficulté à la r'source et j'bouterais ce monde-là dehors à plein ventre sur le dos sur le tarmacadam tandis ce temps-là qui z'ont pas encore toute défaite leurs bagages. J'veux jure. Avec moi ça aurait pas le temps de coller au fond du chaudron.
- Je vous remercie de votre avis, monsieur Narfé, mais je vous ferai remarquer que c'est moi qui tient le commandement de ce bâtiment. Ce n'est pas bienséant de m'abasourdir ainsi. Et puis

peut-être sont-ce là que simples gaminauderies? Allons voir si c'est réparable.

- Ça va être facile bébé à reniper, cria Tonnelle déjà sur les lieux. Les racines sont presque pas dégâtisées; celles des gloires du matin encore moins que les autres.

- Tu as raison, constata Ancolie. On n'a qu'à accoler les vrilles aux échafauds et à les y retenir avec des bouts de ficelle. Je suis confiante que dans quelques jours la nature fasse le reste. Voulez-vous vous en occuper, monsieur Narfé?

- J'haïs m'esquinter à des djobs qui a normalement pas lieu de faire mais vous pouvez compter sur moi, l'assura-t-il en allumant une British Consol. A propos...

- Oui?

Lui aussi la regarda. Bien dans les yeux, dans la mesure où son strabisme le lui permettait mais Ancolie savait que le droit était le bon.

- Etes-vous greyée d'une assurance pas pire pour le cas où y arriverait un accident à vos pensionnaires?

Elle posa sa main sur son épaule osseuse et serra légèrement.

- Pas de geste spontané, je vous prie, mon bon ami, répondit l'hôtelière dans un demi-sourire mêlé d'inquiétude.

- Monsieur Narfé a raison, intervint Tonnelle. Aujourd'hui la pergola, demain ils laboureront le gazon. Taiseux aussi y pense qui sont des monstres.

Ancolie mit son autre main sur l'épaule dodue et serra aussi légèrement. Puis elle pressa les deux épaules avec un peu plus de vigueur et, tout sourire disparu, elle articula:

- C'est moi qui tiens les cordeaux ici.

Elle maintint durant quelques secondes la pression de ses doigts sur les épaules de ses employés pour qu'ils s'imprègnent suffisamment de ses paroles puis, elle salua Narfé d'un léger coup de tête entendu et rentra bras-dessus bras-dessous avec Tonnelle à la cuisine où elle retrouva son sourire habituel qui indiquait que l'incident était clos.

- Les gens vont bientôt apéroter; je me hâte d'enfiler une robe qui a de l'allure. A tantôt, chère et n'oublie pas de faire bouillir les pots.

- Madame Ancolie, murmura Tonnelle, redevenue calme.

- Oui, ma mie, répondit-elle, un pied déjà à l'extérieur de la cuisine.

- Tandis ce temps-là qu'on a un moment, seules, j'voudrais vous demander ce que vous pensez de Barbu-Talon?

- Il est très bon cordonnier; quant à ses coupes de cheveux, elles ont plus de classe depuis qu'il a abandonné l'usage de l'écuelle sur la noix. Pour ce qui est de la barbe, je suis désolée mais je n'ai pas d'opinion.

- C'est pas ça que je veux dire... vous le savez bien.

- Les amours des autres ne m'intéressent pas mais...

- Mais?

- Mais j'ai de l'affection pour toi. Voilà! Les femmes font la queue, si j'ose dire, pour entrer dans son lit. Ça te plairait un mari semblable?

- S'il m'aime, il arrêtera de valdraquer.

- Et s'il n'arrêtait pas?

Tonnelle se tut, songeuse, tournant et retournant le coin de son tablier, une question au bord des lèvres qui ne parvenait pas à sortir.

- Eh bien, vas-y, fit Ancolie en lui caressant la joue.

- Euh...on dit que plus d'un homme passent dans votre lit. En quoi c'est différent pour Barbu-Talon?

- Je n'en aime aucun et ils le savent tous. Je n'aime les hommes que dans mon lit, pas dans ma vie. Ma vie je la mène seule, comme je veux. La liberté et... pas de peine d'amour. Notre vie c'est à nous. Pense à toi, Tonnelle. Et si tu choisis de louer des rêves, alors facture tes étreintes; d'un client on n'espère pas de sentiments. Mais ça me désolerait que la souffrance des hommes se soulage entre tes cuisses. Cela exige un blindage d'âme que tu n'as pas.

Ancolie lui tapota l'autre joue et disparut dans le hall.

Interloquée pendant plusieurs secondes, Tonnelle dut se secouer pour aller faire bouillir l'eau dans l'autoclave.

• • •

Dans une des deux allées de l'épicerie de Gros-Lard où ils se trouvaient seuls, Barbu-Talon regarda Tonnelle et fit apparaître la pointe de sa langue entre ses lèvres. Tonnelle se dirigea posément vers lui, tout sourire, son panier de broche au bras et lui déposa

un baiser sur les lèvres. Il la tira vers lui par un pli de sa robe et lui plaqua sa main sur un sein.

- Arrête, Barbu-Talon, y peut ben manquer r'ssoudre quelqu'un au déviron de l'allée.

- On s'voit-tu à soir?

- J'aimerais ben, mais pas dans le cimetière. La dernière fois j'y ai gagné froid par les fesses.

- Pourtant la tombe à Polycarpe d'Astous est encore tiède.

- Alors tu te mettras en-dessous de moi. Tu me le diras si elle est si tiède.

Barbu-Talon étouffa un petit rire et l'invita chez lui.

- T'aurais pu y penser avant. C'est facile, tu vis seul.

- Ça m'excite de faire l'amour dehors.

- C'est peut-être que tu veux pas que chez vous, une autre nous surprenne?

- Qu'est-ce-que tu crois, Tonnelle, tu sais bien qu'il n'y en a pas d'autres! Viens chez moi à neuf heures à soir.

- Non. Huit heures; j'veux pas que mes parents se doutent de quelque chose.

- C'est que j'ai une paire de bottes à classer pour un touriste qui repart demain.

- C'est bon, j'irai à neuf heures.

Barbu-Talon habitait dans la rue Principale de Belle-Anse-du-Cap-en-Haut entre le bureau de poste et l'épicerie, en plein coeur du village. L'arrière des maisons situées du côté nord de cette rue surplombait la falaise au bas de laquelle était situé le Havre. L'arrière des maisons disposées du côté sud donnait sur des champs ou des boisés selon que les résidents étaient cultivateurs, maraîchers ou pêcheurs-hommes de métier.

Le terrain derrière la maison-échoppe de Barbu-Talon était boisé et c'est là qu'à huit heures Tonnelle, hantée par le doute, tenaillée par les insinuations de Taiseux et les affirmations d'Ancolie, se mit en vigile, un châle noir sur les épaules, vêtue d'une jupe ample et chaude et les pieds chaussés de ses gros souliers de travail. Elle distingua une lumière faiblarde dans une chambre jouxtant la cuisine qu'elle présuma être celle de Barbu-Talon puisque son échoppe donnait sur la rue. Son appréhension était latente et elle s'installa dans l'attente.

Quinze minutes plus tard la porte de la cuisine s'ouvrit, des murmures en sortirent, puis une silhouette sombre aux cheveux clairs se profila dans la pénombre; enfin Barbu-Talon s'immobilisa dans le cadre de la porte. Le couple échangea encore quelques paroles à voix basse tandis que Tonnelle cherchait à percer les ténèbres pour reconnaître sa rivale. Elle commit une grave imprudence en s'approchant de quelques pas mais nulle branche ne craqua. "Cette longue forme aux cheveux pâles, mon Dieu serait-ce madame Ancolie?" se demanda-t-elle le coeur battant. "Ce ne peut pas être elle. Il ne faut pas que ce soit elle", se dit-elle en comprimant de ses mains les battements de son coeur.

Quand Barbu-Talon fit de la lumière pour éclairer l'escalier, Tonnelle reconnut la Française. Elle exhala tellement bruyamment qu'elle crut qu'on l'entendrait. Mais non. Le barbier-cordonnier éteignit la lumière et ferma la porte.

"Cette parlée pointue, cette hors-les-côtes, elle n'a pas assez de son Américain, elle veut tâter de la graine locale. Et lui, le

parfait écoeurant qui me dit qu'il n'y a pas d'autres femmes dans sa vie".

D'un bond elle fut sur ses pieds, gravit comme une comète les quelques marches de l'escalier, ouvrit la porte de la cuisine plus brutalement que ne l'aurait fait un raz-de-marée et se fixa dans le chambranle. Barbu-Talon pivota, fit un pas vers elle, deux et s'immobilisa au troisième, sidéré, comme s'il voyait de la lave couler des yeux de Tonnelle. Une seconde plus tard, il reçut dans le bas-ventre le gros soulier de la jeune fille, propulsé par toute sa rage ravalée depuis des années.

◦◦◦

La petite plage de sable du Lac-à-la-Mélasse, où personne n'allait jamais, constituait pour la Française le plus bel attrait de Belle-Anse-du-Cap, et s'y endormir nue sous le soleil lui procurait la plus grande félicité. Le lendemain de sa soirée avec Barbu-Talon (et de sa nuit avec Terrific), elle se rendit à ce lac qui devait son nom à la couleur de ses eaux profondes et à l'immobilité relative de sa surface due au fait qu'il était entouré de boisés. Elle enleva son maillot zébré noir et blanc, en fit une boule qu'elle enfouie dans son sac de plage, s'amusa à faire couler du sable fin entre ses doigts, s'allongea sur le dos, se tourna sur le côté face à la forêt et s'endormit. Tonnelle, qui l'avait suivie à distance depuis l'hôtel, attendit de voir couler un filet de salive des commissures des lèvres de sa victime. Puis, aussi silencieuse que ses ancêtres micmacs, elle s'empara du sac de plage et rentra à l'hôtel.

◦◦◦

- Ouaille! Faut convenir qu'elle frappe d'aplomb la Tonnelle, observa le médecin en examinant la chose bleuie, enflée, bouffie, gonflée, éléphantesquement boursouflée. Si elle avait jugé bon de t'en appliquer un deuxième avec la même violence, j'aurais été obligé de te la couper ta pénique. Tu lui dois une fière chandelle. J'espère que tu vas la remercier.

Le bas du corps dévêtu, assis dans sa cuisine les jambes ouvertes, les pieds posés chacun sur un petit banc, presque en position d'accouchement, Barbu-Talon avait l'oeil fixe et la mâchoire serrée. Il réussit toutefois à la desserrer pour articuler:

- Vos farces plates j'me les mets yoù que vous savez.
- T'es pas équipé pour t'effiler le caquet mon jeune. A ta place j'me tiendrais le grain fin. Avec la vie que tu mènes, c'est prodige qu'une telle esbroufe ne te soit pas arrivée avant.
- Arrêtez de sottiser, faites vot'djob de docteur pis kâlissez-moi patience.

Les Belle-Anseois considéraient Patte-d'Éléphant comme le plus sympathique des hommes et le plus attentif des médecins de la région. Disponible nuit et jour, il avait cette faculté de ressentir ce que les autres éprouvent et soignait quiconque avec la même sollicitude, sans distinction de fortune. Sans enfant et veuf depuis une dizaine d'années, ce vigoureux sexagénaire, qui portait une semelle d'une épaisseur de trois pouces pour corriger une séquelle de la poliomyélite, vivait seul dans sa grande maison, dans son cabinet plus précisément, où il se consacrait à la médecine et à la recherche.

Botaniste érudit, il fabriquait une grande partie de ses médicaments et le Service des brevets lui avait reconnu la paternité d'un analgésique d'une grande efficacité qu'il avait lui-même baptisé "Pierna elephanticum" car il se moquait de son infirmité. Ce pré-

cieux analgésique était entreposé dans un hanap de cuivre lequel trônait sur le linteau de la cheminée.

S'il avait eu le choix il aurait préféré une vie moins monacale mais, doublement désavantagé par la nature, Patte-d'Éléphant avait, à l'instar du bon roi Louis XVI, un autre membre éléphantesque qui lui interdisait toutes sortes de belles choses et ne lui laissait que le prestige de la profession libérale. Aussi enviait-il, jalouxait-il presque férolement le barbier-cordonnier qui trouvait plus d'une chaussure à son pied et qui le prenait à sa barbe puisqu'il habitait en face de chez lui.

- La seule médecine qui s'applique dans ton cas, mon jeune, c'est le temps. C'est lui qui à la fin aura raison de l'enflure; pas celle de ta tête, celle-là tu vas mourir avec, mais celle de ta pendrioche et de ta sacoche que j'espère bien ne pas devoir hongrer. Les ecchymoses vont graduellement se résorber en passant du rouge au bleu puis au jaune et peut-être qu'un jour, tout redeviendra normal. La seule chose que je peux faire, c'est atténuer la douleur par un analgésique de ma fabrication, analgésique que je te ferai parvenir par ... Tonnelle.

- Ctelle-là j'vas la tuer, j'vas la picocher par tout le corps à coups d'alène, j'vas l'amarrer à la paumelle et j'vas lui taillarder ses grosses boules à coups de tranchet; j'vas y rentrer un embouchoir dans le vagin; j'vas...

- Tu vas y faire rien en toute mon thon, ça je te le garantis. Tu vas avoir affaire à te tasser le mou, c'est moi qui te le dis. Tu touches à un cheveu de sa tête et je te balancine ma patte d'éléphant là où tu peux même pas endurer une bobette et ensuite je t'ampute. Parlant putes, évidemment aucune relation sexuelle avant longtemps; avant bien bien longtemps. Peut-être mais jamais plus.

Compte-toi chanceux que ton tuyau te serve encore pour pisser.
Salut, mon jeune, et n'oublie pas de prier saint Crépin.

• • •

Il avait suffi que dans le lavoir, Taiseux dise à Tonnelle que les nouveaux arrivants avaient l'air riche pour qu'en moins d'une heure leur sobriquet soit connu et répandu. De plus, il se trouvait que le monsieur travaillait dans une banque. Comptable ou gérant, directeur d'un secteur ou président, quelle fonction occupait-il dans la banque? Aucune importance puisque banque égale argent. Point. Cela allait de soi, donc, que les Leriche s'installent dans la suite Louis XIV, ainsi nommée par Léon qui vouait une grande admiration au Roi-Soleil, et qui était toujours inondée de soleil par quatre fenêtres situées tant du côté mer que du côté ouest. Cette suite était la plus vaste et la plus bellement meublée de l'Hôtel du Havre. Mais madame Lariche n'entendait point s'y prélasser. Elle était venue à Belle-Anse-du-Cap y faire une cure d'air salin, de bains de mer, et... d'enfants.

- Je les ai sur les bras cinquante semaines par année, avait-elle dit à son mari. A ton tour de t'en occuper. Je fais une cure d'enfants. La cinquante-et-unième et la cinquante-deuxième semaines m'appartiennent et j'entends les savourer, seule. Je veux en profiter, seule.

- Tu ne les a pas sur les bras tant que ça puisque tu leur laisses faire exactement ce qu'ils veulent.

- Alors ils feront exactement tout ce qu'ils veulent, ici. C'est tout. Si tu n'y arrives pas, les employés de l'hôtel s'en occupe-

ront. Nous on paye. Et puis, ils ne sont pas si tannants que ça.

"Pas si tannants que ça"? Le personnel de l'hôtel partageait une opinion opposée et n'avait pas tardé à surnommer Bing et Bang ces enfants turbulents.

Ainsi Lariche ne faisait rien: elle dormait sur le sable, y tricotait parfois et feuilletait des magazines de mode et des "Paris-Match" qu'elle avait apportés en suffisance.

Seule sur la plage sous le chaud soleil de midi, Lariche s'apprêtait à lire son nième article consacré à Grace de Monaco lorsqu'elle vit bondir hors de la mer une grande femme entièrement nue, courant droit sur elle, un bras replié devant ses seins et une main appliquée sur son sexe. Hors d'haleine, les yeux fous, la nue inconnue se laissa choir contre une Lariche interloquée, se rappelant et se recroquevillant comme pour se protéger contre d'éventuels yeux.

- Dieu soit loué que je vous rencontre, articula-t-elle dans son essoufflement provoqué autant par la peur que par la course. Je vous en prie, prétez-moi votre chemisette.

Inquiète, Lariche s'exécuta.

- Mais d'où sortez-vous donc?

- D'un boisé non loin d'ici où je me suis endormie au bord d'un petit lac. Je m'exposais intégralement au soleil et quelqu'un m'a fauché mon maillot de bain.

- Vous me dites que vous sortez du bois? Pourtant, moi je viens de vous voir surgir de la mer. Dites-moi que je suis folle, rétorqua Lariche dont la suspicion remplaça l'inquiétude.

- Je vais vous expliquer, reprit l'ondine en boutonnant la chemisette dont le tissu et les boutonnières menaçaient d'éclater

sur ses chairs rebondies et qui lui laissait le bas du corps découvert. Avant, je vous demanderais de me prêter aussi votre serviette de plage.

Elle s'en ceignit les hanches et, l'essentiel maintenant caché, elle expliqua à sa salvatrice que, ayant constaté qu'on lui avait volé son maillot, elle était revenue vers le village en marchant dans la mer, pour cacher sa nudité.

- Une chance que la mer était haute, termina-t-elle, une chance que vous étiez seule sur la plage et une chance que vous êtes une femme. Habitez-vous ce village?

- On y est en vacances avec nos deux enfants. Nous sommes descendus à l'Hôtel du Havre.

- A la bonne heure. Moi aussi. C'est bien cet hôtel, n'est-ce-pas?

- Plutôt bien, oui, répondit Lariche d'une voix peu liante. Moi, je suis à Belle-Anse-du-Cap pour y faire une cure de solitude.

- Dans ce cas je me sauve et vous rapporte vos frusques. Et si je trouve l'abrutie de voyeur qui m'a fauché mon maillot, je lui fous ma main dans la gueule. Ah! la vache!

La Française entra à l'hôtel par la petite porte, gagna sa chambre, en ressortit vêtue d'une jupe-tennis blanche et d'un t-shirt violet comme ses yeux violets, croisa Tonneau à qui elle demanda d'aller porter ces effets à la dame étendue sur la plage, là, celle qui lit des magazines, et rejoignit Terrific à la salle à manger où il terminait son dîner.

- Vous arrivez juste à temps, l'accueillit Taiseux. La cuisine est à la veille de fermer mais il reste du pâté à la râpure.

- La râpure ne m'inspire guère pour l'instant, mon brave. Vous allez m'apporter une soupe et un sandwich au, comment vous dites, déjà, au petit boucané?

- C'est en plein ça. Quant à la soupe, c'est de la soupe au devant de porte.

- Vous dites?

- De la soupe aux légumes frais.

- En Nouvelle-Angleterre, l'aida Terrific, on dit "front door soup" car le jardin est situé juste devant la porte.

- Nous, c'est à la barigoule car on s'en fout plein la goule, rétorqua la Française pour avoir le dernier mot. Va pour la soupe au devant de porte, mon brave, je meurs de faim...

Se tournant vers Terrific:

- ... après toutes ces aventures. Il y a un enfoiré qui se fout de ma gueule ici. Ici ou dans ce village. Attendez que je vous raconte, mon cher.

Taiseux s'en fut à la cuisine passer la commande à Tonnelle, puis se prit à réfléchir tout haut:

- Je me demande ben à cause qu'a me traite d'enfoiré ctelle-là.

- De qui qu'tu parles? demanda Tonnelle.

- De la Française.

- Quoi? Est yoù la Française?

- Là, à côté, attablée avec son tireur d'élite.

Incrédule, Tonnelle entrebâilla la porte séparant la cuisine de la salle à manger. La surprise lui coupa le souffle et seuls ses yeux poussèrent un cri.

- Ah! la maudite picasse, murmura-t-elle en revenant vers le comptoir. Ça prend ben une maudite Française pour se promener nue devant le monde. Que l'yâble la patafiole, ctelle-là.
- Veux-tu ben me dire ce que t'es en train babiner là, Tonnelle?
- Rien. J'me comprends.
- Une maudite chance que tu te comprends parce que d'après le devant de mes yeux, la Française, elle est habillée, comme d'habitude pis comme tout le monde.
- Un jour j'te conterai ça, Taiseux... quand j'aurai dit mon dernier mot. Va lui porter sa soupe; tandis ce temps-là j'y fais son salouiche.

• • •

- Madame!

Lariche interrompit son article à l'endroit où Grace et Rainier sont présentés à la reine Fédérica.

- Il y a la madame française qui m'a demandé de venir vous porter ça.
- Ah! Je te remercie.

Elle étendit sur le sable la grande serviette de plage jaune et s'apprêta à s'y allonger lorsque Tonneau, tout ignorant qu'il fût de l'histoire des Tartares, eut une faible idée de ce que pouvait représenter le déferlement des hordes de Gengis Khan en Asie centrale au tournant du XIIe siècle.

- Voilà mes enfants, nota Lariche en haussant imperceptiblement un sourcil. Tu serais bien fin de t'en occuper pendant que j'irais à l'épicerie. A tantôt.

Dégingandée, insouciante de nature, gâtée, probablement la benjamine chérie d'une famille au moins moyenne, Lariche mangeait des pommes et buvait force jus de fruits qu'elle allait quotidiennement acheter chez Gros-Lard. Cette femme était petite si on ne tenait pas compte du volume de son tempérament, comme Gros-Lard allait l'expérimenter cet après-midi-là.

Chalouplant de la croupe, elle déambulait nonchalamment en chemise de plage dans les allées tandis que l'épicier-boucher causait près de la caisse avec Longue-Queue qui, affligé d'une importante calvitie, ne se séparait pas, même en été, de son bonnet de fourrure à la Davie Crockett duquel pendait dans son dos une longue queue de renard.

- Ouaille! Un beau morceau, observa Gros-Lard à voix basse en clignant de l'oeil à Longue-Queue.

Or Lariche avait l'ouie très fine. Elle attendit que Longue-Queue quitte l'établissement et, se postant près du réfrigérateur, elle demanda à Gros-Lard de lui montrer ses quartiers de viande. Obséquieux, ce dernier se précipita et pénétra dans le réfrigérateur.

- N'entrez pas madame, vous y gagneriez froid.

- Je n'en ai pas l'intention, justement, répondit-elle en refermant la porte de la chambre froide qui claquait comme un couvercle de cercueil.
- Vous avez là assez de beaux morceaux pour rincer votre œil de gros lard, cria-t-elle à travers l'épaisse porte de chêne.

Puis elle fit paresseusement sa provision de fruits et de jus en écoutant distraitemment la voix feutrée de sa victime qui hurlait les noms de tous les objets sacrés que l'on retrouve dans les églises et les sacristies. Lorsque dans la nomenclature arriva le mot "étole", elle s'égosilla pour lui dire que ce vêtement n'était pas l'idéal dans sa situation et que s'il se montrait patient, elle lui tricotait une chasuble en laine de pays.

Benjamine Lariche laissa l'argent près de la caisse enregistreuse et retourna à la plage se laisser caresser la peau par le chaud soleil du mois d'août. Elle s'installa confortablement sur le sable et envoya la main à ses enfants (les benjamins de ses soucis) qui se baignaient dans la marée descendante avec Tonneau. Elle sortit un "Paris-Match" de son sac de plage et, avant de l'ouvrir, elle regarda Tonneau batifoler dans l'eau. Elle feuilleta quelques pages et leva les yeux sur l'adolescent qui continuait ses fariboles, se laissant engloutir durant de longues secondes et émergeant en soufflant tellement fort que le son lui parvenait par-dessus le clapotis des vagues. Elle lut distraitemment quelques légendes sous les photos mais après quelques instants, elle ne put s'empêcher de considérer Tonneau au-delà de sa revue. Elle constata alors que son fils aîné avait laissé ses jeux et semblait hypnotisé par le garçon qui continuait de s'ébrouer, disparaissant et reparaissant tel un amphibien, comme hors du temps et tout à la joie de se retrouver dans son élément. Lariche observa que ce garçon ne semblait pas avoir de cou, qu'il avait les bras étonnamment courts, tout comme ses doigts qui paraissaient presque palmés et qui soufflait comme.... ça y est, elle venait de trouver, comme un phoque. Balourd sur terre, agile dans l'eau, Tonneau était une créature à mi-chemin entre l'humain et le phoque. Depuis qu'elle

avait trouvé la comparaison, Lariche devint tout éberluée et, assise sur ses talons, les mains sur les genoux, elle examinait, contemplait et scrutait tout à la fois le phénomène.

- Cela se peut-il, s'extasia-t-elle, jamais je n'aurais cru voir une pareille merveille un jour: un garçon-phoque. Il ferait une fortune chez Barnum and Bailey.

• • •

Tandis que le pinnipède Tonneau batifolait dans l'eau, que Lariche s'extasiait, que Bang se tire-bouchonnait et que Bing avait le souffle coupé, Ancolie et Leriche eux, batifolaient, s'extasiaient, et se tire-bouchonnaient au point d'en avoir le souffle coupé mais, dans le lit de l'hôtelière.

Quand cette dernière désirait un homme, elle irradiait. Une sorte d'aura brillait autour d'elle au point d'envelopper, d'envoûter tout entier l'élu de sa volupté, de sa délectation. Leriche n'eut pas le loisir de tenter de se défendre contre cette domination mystérieuse que déjà, stupéfié, les mille bras de la Circé de Belle-Anse-du-Cap l'enserraient et il dut se rendre à l'évidence qu'il était sous elle. Mais lui qui n'avait jamais eu ce genre d'aventures et qui, se sachant fade, falot et incolore, n'en avait jamais convoitées, fut tellement étonné d'être choisi par une si belle femme qu'il en demeura confondu, impuissant. C'était compter sans l'immense sensualité d'Ancolie qui bientôt transforma ce trouble en une apothéose qui les chavira tous les deux dans un néant de béatitude. A telle enseigne que lorsque monsieur et madame Leriche se retrouvèrent au souper, cette dernière constata

que dans les yeux habituellement sombres de son mari, pointaient en ce moment des transparences de rouille et de minuscules points d'or.

- On dirait que l'air de la mer te fait du bien, remarqua-t-elle.
- Euh... oui. Cet air est vraiment vivifiant.
- Mais tu sembles, comment dirais-je, comme un peu égaré.
- C'est ... c'est cet air marin qui m'enivre.
- Ah bon!
- ...
- C'est vraiment très bon cette soupe aux têtes de morue, ne trouves-tu pas?
- Très bon oui, très bon, répondit Leriche distraitemment.
- Sur le menu c'est écrit: "Tiaude aux têtes". Charmant n'est-ce-pas?
- Euh... oui, charmant. Tout à fait charmant. Une matelote sans doute.
- Sans doute. Cette dame Ancolie fait vraiment bien à manger.
- Oui, elle fait bien à manger, répondit Leriche d'une façon automatique. Et même que...
- Et même que quoi?
- Hein? Non, rien.
- Tu allais dire quelque chose.

- Euh... oui. J'allais dire qu'elle est une bonne hôtelière... disons à tout point de vue.

Son tiaude aux têtes terminé, Leriche s'évada dans ses pensées au point de ne pas entendre Terrific, à la table voisine, affirmer à la Française que ce serait le diable s'il quittait cette région sans avoir trouvé son fameux bec crénirostre. Sur quoi son interlocutrice lui conseilla d'aller plutôt chercher du côté des mers australes et, tant qu'à y être, de lui rapporter un koala. Le cerveau encore plein des vapeurs et de l'indéfinissable odeur d'Ancolie, Leriche se demandait encore comment une femme aussi belle, aussi lumineuse avait pu lui faire valoir les merveilles insoupçonables d'un paradis pour lui inconnu, sans qu'il n'ait à en manifester la moindre intention, intention qui, de toute façon, ne lui avait même pas effleuré l'esprit. Puis il pensa au corps d'Ancolie, corps à la fois de plénitude et de diaphanéité, susceptible d'élever, d'élever encore les limites de la félicité. Encore bouleversé par ce qu'il venait de vivre, il conclut qu'il pouvait simplement assister à un phénomène de...

- A propos, j'ai assisté à un phénomène cet après-midi, dit soudainement Leriche, lasse du babil de Terrific.
- Un phénomène? interrogea Leriche, brusquement devenu inquiet.
- Rien d'effrayant, je t'assure. Fais pas cette tête-là. Il s'agit de celui qu'on appelle ici, Tonneau, celui qui s'occupe des enfants. Au fait, il va bientôt les mettre au lit, dit-elle en regardant sa montre.
- Ah oui, le lourdaud?
- Eh bien, mon cher, autant ce garçon est lourdaud sur terre, autant il est à l'aise dans l'eau.

Taiseux débarrassa les assiettes à soupe et apporta le flanchet aux fibres longues et rouges, assaisonné aux fines herbes.

Le couple huma, dégusta, et Lariche raconta par le menu le phénomène du garçon-phoque de même que l'incident de l'épicerie en passant par la nue naïade jaillissant des flots. Rendus au café, Lariche, qui avait encore la jactance bien en bouche, baissa graduellement la voix pour la mettre en harmonie avec la nature de ses fantasmes sinon de ses intentions: elle suggéra à son mari l'idée qu'en vacances, il serait sain pour leur couple de faire les choses différemment et qu'il serait intéressant de varier leur façon de faire l'amour.

- Si je te résume, plaça enfin Leriche, tu enfermes le boucher dans son réfrigérateur parmi les carcasses de boeuf, tu observes un garçon-phoque s'ébattre dans l'eau, tu vois une sirène sortir du bois laquelle serait notre voisine de table qui émerge de la mer dans le plus simple appareil et là tu voudrais qu'on fasse l'amour sur la tête. Tu n'as pas pensé qu'on pourrait faire l'amour dos à dos?

-, fit-elle interloquée.

- Ben oui! On a qu'à inviter un autre couple.

- Idiot, affirma-t-elle, dépitée.

Leriche se reprit à temps. Il caressa l'extrémité des doigts de sa femme, commanda d'autre café, accompagné cette fois de cognac et lui susura des paroles douces. Il fit tant et si bien qu'une heure plus tard Lariche, les joues roses, chancelante de désir, dut s'appuyer au bras de son mari pour quitter la salle à manger.

- Bonne nuit les amoureux.

Ils venaient de croiser Ancolie dans le passage menant à l'escalier. Mais Lariche, toute à sa jouissance pressentie, ne remarqua pas l'oeillade languide qu'elle destina à Leriche. Quant au trouble qu'elle perçut chez son mari en montant l'escalier, elle

l'attribua au sien propre et à l'osmose de l'incendie qui lui ravageaient le ventre.

• • •

Extrait du journal de l'Hôtel du Havre.

Le 22 août 196...

"Ce que j'apprécie tant de la nuit, c'est que je n'ai pas besoin de mes yeux pour voir ni de mes oreilles (malgré ce cillement perpétuel qui m'exaspère) pour entendre. Je ne sais quel organe intervient mais en ce moment je sais, je sens que mon Ancolie tend le cou dans l'entrebattement de sa porte de chambre pour écouter les bruits de l'hôtel. Je la sens attentive à ma tousserie nocturne pour se rassurer à mon endroit et croire que je dors. Voilà! Je tousse. Viendra-t-elle se blottir contre mon flanc comme elle fait parfois? A-t-elle davantage le goût de deviser? Alors elle ne viendra pas puisqu'elle croit que je dors, même si je lui dis que je suis à sa disposition à toute heure du jour et de la nuit. Hormis qu'elle ne s'harmonise avec elle-même par ses propres moyens? En ce moment elle fait une rôdée par tout l'hôtel et si tantôt elle viroune autour de la porte de son atelier sans y entrer, c'est qu'il y a quelque chose dans sa vie qu'elle ne contrôle pas. Ma fille est à mon image sur ce point: ne pas maîtriser une situation, entièrement ou même partiellement, constitue une misère. Mais toute désarroyée peut-elle être, au contraire de moi rien n'y paraît. Ce beau visage calme, coloré, bordé d'une lueur comme une jolie fleur éclosé, comme une ancolie, repose l'âme de quiconque la regarde. Elle peut mognoter une dentelle, minatter un bouquet avec la même expression de délice qui émanait d'elle lorsqu'elle était enfant, tandis que dans un repli

de son âme faisant des idées noires. Sa mère était ainsi que la nature avait dotée d'un duvet parfaitement imperméable mais avec cette différence que ma fille, elle, a les pieds bien piqués dans le friche et ne se soucie guère de la façon dont Dieu opère à l'intérieur de soi. (Laure-Edèse prétendait que Dieu a droit à toutes folies puisqu'il nous a créés.) De bondieuseries, Ancolie n'a cure et méprise autant Charreux-la-Cigarette que sa mère l'admirait. Je dois dire que cette admiration m'a été utile pour la mettre sur une voie d'évitement mais c'était pour son plus grand bien, pour celui d'Ancolie et pour le mien. Il fallait que je sauve la barque (et mes entreprises avec) et la mort que je vois poindre, que je commence même à apprivoiser, ne me fait rien regretter."

• • •

Le 23 août 196...

"Ancolie n'est pas dans son meilleur filant. Bing et Bang lui portent sur les nerfs, sur ceux de la clientèle (à commencer par Terri Fick qui semble n'avoir plus le coup de feu aussi sûr), sur ceux du personnel et sur les miens.

Ces trublions sont capables de vider l'hôtel et de compromettre les étés à venir en émasculant notre principal fleuron, la tranquillité. En affaires, les réputations se démantibulent plus vite qu'elles ne se mantibulent. Au moins, Laurette-la-Vieille-Sifflette ne faisait pas fuir les clients, sauf les vieux célibataires qui auraient peut-être apprécié le zéphyr mais non pas le sirocco. Quant à moi, je ne pouvais quand même pas m'enfuir de chez moi; alors je me l'ai usée à la tâche au point que maintenant je dois me contenter de bâdauder.

Bref, je me demande ce qu'il adviendra de cette barbaresque intrusion. Ce midi je vais soulager un peu la "patronne" et Tonnelle, qui semble passablement flapie, en reprenant mon tablier et en mettant au point un dessert de ma concoction qui assommera pendant au moins deux heures nos fauteurs de trouble (de quoi faire rougir mon apothicaire de beau-frère) et qui me garantira une quiète sieste)

• • •

A une heure, Ancolie ne dormait pas. A deux heures elle eut l'idée d'aller faire la conversation avec son affidé de père. Mais assurément, celui-ci devait dormir puisqu'elle l'avait entendu tousser. A trois heures, le goût d'aller parfaire la pièce de dentelle abandonnée le printemps précédent s'empara d'elle mais l'exécution de cet oeuvre exigeait une telle mesure de concentration qu'elle en abandonna l'idée.

Elle percevait le souffle feutré des personnes habitant l'hôtel et qui pourtant étaient aussi silencieuses que Deux-Couleurs, roulée en boule dans une encoignure du sofa du hall. Même le murmure régulier de la mer faisait partie de la respiration de la nuit et elle avait l'impression que les plantes aussi dormaient. Peu après quatre heures les oiseaux commencèrent à s'appeler. Elle s'enveloppa d'un châle de mohair et marcha sur la plage d'un pas ni vif ni lent, vers le rocher Déboulé. Les bébés-eiders de juin s'étaient transformés en adolescents vigoureux et ils pouvaient maintenant s'enfuir à l'aide de leurs ailes. Aussi, ralentit-elle le pas et marcha-t-elle plus près de la falaise pour pouvoir mieux observer les autres colonies qui avaient établi leur quartier d'été de l'autre côté du rocher Déboulé.

Mais les corneilles craillaient. Elles dérangeaient la paix qui accompagne la nuit lorsqu'elle cède la place à l'aurore. Elles troublaient la paix d'Ancolie et Ancolie ne tolérait pas que sa paix soit perturbée par ces oiseaux de mort, ces charognards avides de cadavres pourris. Elle en atteignit un d'une pierre et poussa un tel croassement que les corneilles s'enfuirent à tire-d'aile.

Elle doubla le rocher, longea les grottes façonnées par le déboulis de l'ancien cap et parvint à l'endroit paradisiaque où la forêt jouxte le sable, là où, à l'époque des grandes marées, la mer pénètre l'orée de la pinède pour y venir mourir. Ancolie enleva son châle, fixa l'azur et aspira goulûment l'air iodé par le varech dont le goût prononcé alla se loger entre sa gorge et la naissance de sa langue.

Les eiders cancanaien et les sternes virevoltaient comme des hirondelles dans la tiédeur de cet août qui vieillissait si bien. Puis le soleil naquit, chassant les derniers lambeaux d'obscurité et commanda à la femme d'enlever tous ses vêtements. La genèse du soleil éclipsa lentement les odeurs humides de la nuit, les remplaçant par d'autres, moins enivrantes mais plus intensément présentes, surtout celles venant de la pinède toute proche. Ancolie fit quelques pas dans la forêt et s'étendit à même le sol, dans une petite clairière sur un lit d'aiguilles de pins et de mélèzes. Elle distinguait le grondement lointain des vagues qui se brisaient par pans inégaux selon la disposition et la dimension des estrans taillés par les millénaires, provoquant un fracas d'une intensité variable selon que la lame était bloquée net, ou selon qu'elle ne l'était qu'à demi, là où elle reflue, verte et glougloutante dans les goulets, ou là où elle s'abat, blanche et écumante dans les estuaires.

Tous ces fracas et ces grondements étaient atténus par la distance et la touffeur de la forêt où dominaient la stridulation des cigales, le bourdonnement des guêpes et le chant des oiseaux dont les mille notes étaient reprises par un moqueur polyglotte.

Intimement unie à cette nature, Ancolie offrit son corps à la rosée qui lui pigmentait la figure, les seins, le ventre, les poils de son pubis, les cuisses, les jambes. L'odeur de la glèbe se confondait avec celle, iodée et saline de la mer, reliées par la source qui s'y allait perdre dans un murmure qu'accompagnait le zéphyr bruissant dans les feuilles des bouleaux pleureurs, sifflant doucement dans les aiguilles des sapins baumiers et effleurant l'épiderme d'Ancolie en de subtiles caresses.

Soudain, tout son être tressauta dans une suite de cascades où elle n'avait pas assez de mains pour caresser, pétrir, frotter son corps, pour l'offrir à toute cette nature et absorber en même temps ce ravissement par ses ouvertures, par toutes les pores de sa peau.

Elles s'assoupit quelques instants dans un rayon de soleil qui enlumina son épaisse chevelure d'or comme une auréole et qui illumina la couleur brune de ses aréoles. Puis, écartant bras et jambes, elle s'étira langoureusement, se leva et quitta sa clairière des merveilles. Elle marcha dans le sable laissé mouillé par le jusant, rejoignit la mer et s'ouvrit un passage dans les vagues jusqu'à ce qu'elle perde pied. Alors elle s'étendit sur l'onde et abandonna son corps à l'humeur du ressac. Puis, après s'être laissée sécher assise sur un petit récif plat, elle enfila ses vêtements, gagna l'hôtel, passa par sa chambre où elle revêtit une robe blanche, blanche comme la nuit qu'elle venait de passer, et descendit à la cuisine, gracieuse et rieuse, déjeuner avec Tonneau et Tonnelle, qui, ce matin-là, avaient amené avec eux Tonnelet, leur petit frère.

CHAPITRE CINQUIEME

B i n g e t B a n g

- On a pensé apporter notre petit frère pour qu'il s'occupe un peu de Bing et Bang parce que nous on n'en peut plus. Ça ne vous dérange pas, madame Ancolie? demanda Tonnelle un peu implorante.
- Mais pas du tout, voyons, répondit Ancolie qui, en génuflexion, pressait déjà le petit Tonnelet sur sa poitrine.
- Tu as neuf ans, je crois?
- Oui mademoiselle Ancolie, répondit Tonnelet.
- Madame Ancolie. Mademoiselle, c'était à l'école. A propos, sais-tu si ton père a trouvé une nouvelle maîtresse d'école?
- Je crois que oui mais on sait pas c'est qui. Ce qu'on sait, c'est qu'on va en masse vous regretter.
- T'en fais pas, la nouvelle saura tout aussi bien y faire. A tout le moins, elle saura mieux que moi expliquer la différence entre "apporter un objet" et "amener une personne". As-tu bien déjeuné?
- Oui Mademoiselle, ... euh, madame Ancolie.
- Moi je meurs de faim.

Elle se fit cuire un oeuf à la coque, se versa du café, s'assit à côté de Tonneau qui engouffrait du pain grillé sur lequel il avait disposé des rondelles de banane. En face d'elle, Tonnelle, le regard terne, terminait son café. Ancolie se trancha des mouillettes, les trempa dans son oeuf et dévorait à belles dents. Les mâchoires de Tonneau et celles d'Ancolie s'affairaient à l'unisson tandis que Tonnelet explorait la vaste cuisine dans laquelle il mettait les pieds pour la première fois.

- Y reste tu du sirop noir? demanda Tonneau à sa soeur.
- T'as en belle d'aller voir dans la dépense, lui répondit-elle d'une humeur à arracher les ailes aux mouches. Tonneau rapporta la mélasse et demanda à l'hôtelière:
- Savez-vous quoi madame Ancolie?

En se rassoyant il lui avait, comme par mégarde, frôlé l'épaule de son ventre.

- Non? lui répondit-elle en souriant, lui montrant ainsi qu'elle n'était pas dupe de son petit jeu.
- Longue-Queue et ses gars ont pêché un gros flottant, commença Tonneau en rougissant légèrement.
- Combien long le flétan?
- Sept pieds.
- Six, rectifia Tonnelet à qui rien n'échappait, même s'il bénit d'admiration devant la série de poêles en cuivre, étincelantes par les soins de Tonneau et alignées au mur en ordre de grandeur.
- Ça a davantage de bons sens, observa Ancolie en brassant son café.

- En tout cas, reprit Tonneau, sa tartine de mélasse vis-à-vis de la bouche. Le flottant s'était hameçonné après un ain d'un d'jiggeur pis y ont été obligés de se mettre tous les trois pour le paumoyer. Pis quand ils y ont halé la moitié du corps en dehors de l'eau, y se déyablaît tellement qui retombait à l'eau. C'était malaisé pas mal. Longue-Queue a été obligé de le gaffer en dehors de l'eau, d'y coincer la noix sur le plat-bord et d'y trancher à coups d'hache, à force. Là, y se grabugeaient après, tous en même temps pis là, Laid-Lunettes a cassé ses lunettes.

- Ouaille! constata Ancolie. En voilà qui feront pas leur signe de croix à crédit à Noël. J'espère qu'on va être invité.

- Salut à la compagnie de cette maison. Je vous souhaite une bonne journée, du bien à foison, dit Narfé en entrant.

Se dirigeant vers la cafetièrre, il lança sa petite casquette verte qui tourniqua en l'air et alla se suspendre à un crochet de la patère.

- Vous n'êtes pas grand mais vous faites une entrée remarquée, l'accueillit Ancolie en lui cédant sa place. Pendant qu'elle parlait, Tonnelet observa:

- Vous devez être bon au jeu de fers à cheval. vous?

- C'est ma spécialité, répondit Narfé. Ça et le jeu de poches. Je t'en fais serment.

- Comment ça vous que vous avez les yeux croches et que vous visez à la bonne place? s'étonna Tonnelet.

- C'est rapport que je me ferme un oeil en mirant.

- A cause?

- A cause que si je me fermais les deux yeux je verrais rien.

Tonneau et Ancolie partirent à rire devant l'air médusé de Tonnelet tandis que Tonnelle, le visage morne, fixait un point invisible à travers la fenêtre.

Narfé se versa un café, prit place en face d'elle et s'alluma une British Consol. Assis à côté de lui, sa faim pas encore complètement assouvie, l'usine à mastiquer de Tonneau fonctionnait laborieusement et, au moment d'avaler, il fermait les yeux comme un croyant qui se recueille en ingérant l'hostie.

On parla de choses et d'autres, du beau temps qui perdurait ("ça, on va le payer à l'automne", disait Narfé), de la saison qui achevait ("on va pouvoir souffler pendant quelques jours avant l'arrivée des plongeurs", disait Ancolie) et on échangea les nouvelles du village:

- Y paraît que Barbu-Talon s'est fait ratiboiser le pipi, démarra Narfé.

- Comment ça, demanda Tonnelet en se rapprochant de la table.

Et le jardinier-bricoleur d'expliquer que le barbier-cordonnier avait reçu un coup de pied, là, appliqué avec une telle puissance que c'était sûrement le fait d'un homme costaud.

- C'est-y lui qui vous l'a dit? demanda Tonnelle, sortant brusquement de son engourdissement.

- Non, mais c'est ce que j'ai su à travers les écoutilles.

- Ça doit être un mari jaloux, conclut Ancolie en rapaillant la vaisselle avec un entrain qui signifiait que la journée de travail commençait.

- S'il la reçu si raide, ce coup de pied, c'est ben manque qu'il le méritait, sentença Tonnelle en s'appareillant à préparer le déjeuner des clients, avec Taiseux qui arrivait.

Soudain, tout ce petit monde entendit un fracas comparable à celui qui s'abattit sur les gens habitant la région vésuvienne d'Herculaneum et de Pompéi en l'an 79 avant Jésus-Christ.

- Mon petit Tonnelet, je crois que ta journée commence à l'instant, dit Tonnelle tandis que Bing et Bang faisaient irruption dans la cuisine.

- Sainte viarge du bon Dieu des saints martyrs confesseurs, parvint à articuler Narfé, sidéré.

- Doux Jésus miséricorde, bredouilla Ancolie en laissant tomber une assiette qui se fracassa sur le plancher.

Bing avait déniché dans l'atelier d'Ancolie sa plus belle pièce d'étoffe, en soie et à rameges, avec laquelle elle comptait refaire ses garnitures d'ameublement. Il s'en était drapé le haut du corps, le reste traînant à terre et il posait, tout souriant, à l'empereur romain.

Quant à Bang, il avait découvert les billes de billard, en avait réuni quelques-unes dans son panier de plage et il les faisait rouler sur le plancher de la grande cuisine et sur celui, attenant, de la salle à manger dont les portes étaient grand ouvertes à cette heure. Quinze secondes plus tard il était déjà dans le bar à la recherche de nouvelles billes qu'il fit rouler cette fois en direction de la cuisine. Taiseux, qui avait l'habitude de marcher sur des oeufs, marchait maintenant sur des billes de billard.

La matinée fut démentielle et l'avant-midi déséquilibra la vie de l'Hôtel du Havre réputé pour sa tranquillité. Ces enfants-raz-de-marée étaient à la fois partout et nulle part comme les partisans

dans une guérilla. La porte d'en avant, retenue par un ressort, claquait: on les croyait à l'avant. Erreur. Ils avaient déjà atteint l'arrière par la galerie où la porte de la cuisine claquait à son tour. Le tonnerre roulait à l'étage. On allait voir: descendus par l'autre escalier, Bing et Bang. La cavalcade se transforma en chevauchée fantastique dans la cuisine, le hall, la salle à manger, le bar et toujours, en quittant chacune de ces pièces, Robin des Bois (Bing) en obstruait la porte pour entraver la poursuite du shérif de Nottingham (Bang), lequel ne se laissait intimider ni par une chaise, ni par un guéridon, ni par une crédence Louis XVI, fut-elle exténuée par les ans, ni par le seau d'eau de Taiseux qui lavait le plancher du bar, ni par un porte-journaux, encore moins par une patère qui, en basculant, heurta un pot de roses posé sur la bibliothèque du hall lequel alla choir en mille miettes sur le plancher.

Philosophe, mais barricadé dans son antre, Léon inscrivait dans son "Journal de l'Hôtel du Havre": "Cataclysme numéro un: Laurette-La-Vieille-Sifflette. Cataclysme numéro deux: Bing et Bang."

Découvrant le pot aux roses sur le plancher, Ancolie sonna la charge. Elle rassembla d'abord autour d'elle ses troupes encore valides: Tonneau qui, roulant des épaules se serait fait hacher menu pour elle, Taiseux qui se taisait toujours mais fulminait de l'intérieur et Narfé, sur un pied de guerre, qui tantôt serait posté dans la courette où il devrait prendre l'ennemi à revers. Manquait Tonnelet, médecin-major-brancardier, qui s'occupait de Tonnelle réfugiée dans le lavoir où elle pleurait.

Embouchant l'oliphant comme Roland à Roncevaux, Ancolie déploya sa brigade en tirailleurs, fit son signe de la croix et donna l'assaut. Coincés dans le jardin, Bing et Bang ne pouvaient échapper à la vindicte de la soldatesque qu'en s'enfuyant par l'allée de fleurs: elle subit un sort effroyable. Lorsque Ancolie sonna le rappel, les conscrits, consternés et hors d'haleine, cons-

tatèrent les dégâts: anéantis, les bégonias; exterminées, les pensées; piétinées, les géraniums; rasées, les pétunias.

- Là où passe le cheval d'Attila, l'herbe ne repousse plus; là où passe la horde Bing et Bang, les fleurs ne repoussent plus, prononça laconiquement le général à la retraite, Léon, qui sortait d'icelle pour rejoindre la troupe démoralisée. Avec ta permission, Ancolie, je reprends du service.

Il fit une légère pause, tira deux ou trois bouffées de sa pipe et déclara de la voix tremblotante de ceux qui ont fait Verdun:

- J'ai un plan de campagne. J'en ai élaboré les grandes lignes dans mon quartier-général tandis que vous vous agitez dans la maison. C'est à mon tour de prendre la relève. Tu as fait battre en retraite Laurette-la-Vieille-Sifflette tandis que j'encaissais un camouflet. Je veux laver mon honneur. Je culbuterai Bing et Bang, je les bouterai hors de Belle-Anse-du-Cap.

De guerre lasse et lasse de la guerre, Ancolie ne put qu'accepter la proposition de son père. Mais ni lui ni elle ne virent la détermination s'installer au fond des petits yeux vifs de Taiseux.

Ancolie redressa sa haute taille, remit ses cheveux en place tant bien que mal, constata que sa robe en jaconas blanc était tachée de terre et que la dentelle en était décousue par endroits.

- Où sont-ils? soupira-t-elle.

- Ils ont pris la direction du plain, répondit tonneau. Ben manque qui ont rejoindu leur mère effoirée dans le sable.

- Hormis qui soyent déjà retour dans l'garnier à jouer avec vos vieux soum'nirs, enchaîna Narfé. On sait jamais avec eux-autres.

- Et monsieur Leriche est parti depuis l'matin dans l'bois avec Terrific, rapporta Tonneau. Ils ont dit qui allaient observer des gros-becs-errants.

- Je vais les faire errer, moi. Si je les avais sous la main, je leur donnerais une bonne gronderie... et même davantage: une bonne fessée dégage le cerveau et remet en route le moral. Je vais leur faire goûter à l'éducation lacédémonienne et vous allez voir ce que vous allez voir, dit Léon en tournant les talons. "Et moi, mon faux général, je vais vous prendre de vitesse", pensa Taiseux qui eut un dernier regard vers les pensées ravagées, ses fleurs préférées.

- Allez les gars, commanda Ancolie, le front constellé de perles argentées, on reprend le collier. L'important est de ne pas de déferrer. J'espère que Tonnelle va être d'équerre à me donner un coup de main pour partir les vivres du dîner. Profitons de la trêve au maximum. A propos, mon bon Tonneau, si tu voulais, tu pourrais l'étirer toi, cette trêve. Pourquoi, après-midi, n'emmènerais-tu pas Bing et Bang visiter les grottes du rocher Déboulé?

- Tandis ce temps-là vous allez parler à leur père? répartit Tonneau, alors qu'une expression dououreuse se répandait sur son visage.

- Comme de juste. Je vais essayer de le convaincre de transbahuter sa famille du côté de Tracadièche où il y a un excellent hôtel. Ainsi, j'éliminerai un compétiteur.

- Z'auriez plus de chance de le convaincre en l'apportant dans votre chambre, maugréa Tonneau en frappant le sol de son pied.

- Qu'est-ce que tu veux dire?

- Rien. Je me comprends.

- Ah ben ça c'est l'boutte, marmonna Narfé en se souriant à lui-même. Madame Ancolie et Leriche... est chotte assez.
- Qu'est-ce que vous dites monsieur Narfé? lui demanda Ancolie?
- J'me demandais ce qu'on fait avec tout ce gâchis, répondit Narfé en désignant du menton l'allée ravagée.
- Pour l'instant on la laisse comme ça. Ça me fera des arguments pour convaincre monsieur Leriche.
- Des arguments, ronchonna Tonneau, comme si vous aviez besoin d'une allée dégatisée pour...
- Ne fais pas cette tête-là, Tonneau, le coupa Ancolie en lui caressant la brosse de ses cheveux.

Puis, lui pressant le visage contre sa poitrine:

- Tu sais, je pourrais presque être ta mère.
- Presque. Justement, articula le jeune garçon, le visage en feu.
- Allez les gars, on rentre, décréta Ancolie.
- Le boutte du boutte, marmotta Narfé en ouvrant la marche.
- Pardon monsieur Narfé? demanda Ancolie.
- Je disais que si ces flos étaient un brin plus petits, je te paqueterais ça chacun dans une cage à homards et hop, au fond de la mer; ça leur refroidirait la bouillie. Après-midi, tu devrais les entraîner ragorner les beluets. Comme ils courrent sans arrêt et dans toutes les directions, y mettraient pas de temps à s'éjarrer dans la forêt.

- Pour ensuite organiser une battue? intervint Ancolie. Vous ne trouvez pas qu'on perd assez de temps comme ça?

- L'idée de madame Ancolie est la meilleure, trancha Tonneau. Ces yables-là grimpent aussi partout. Je les mène grimper autour des grottes du rocher Déboulé; pis comme y sont des sabots de Montréal, y en a au moins un qui va se taper la noix sur un rocher.

Ancolie décocha un clin d'oeil à Tonneau.

• • •

Afin d'aider la maisonnée à rattraper son retard, Léon avait bouclé son tablier des beaux jours où son haut savoir gastronomique épatait jadis la clientèle de l'Hôtel du Havre. Il sauva la situation grâce à ses fameuses recettes de sole amandine et de crêpes suzettes flambées au Grand-Marnier qui provoquèrent l'enchantement des clients présents ce midi-là: Terrific et la Française; un couple d'enseignants peu diserts, fanatiques de la montagne qu'ils commençaient à connaître comme le fond de leur poche; la famille Leriche; le philosophe Beau-Parlant et sa compagne Coiffure-Haute; et un sociologue descendu la veille dans le but d'élaborer une "étude de moeurs" des Belle-Anseois et que ces derniers avaient tôt fait de baptiser "Poseux-de-Questions".

Son café terminé, Terrific fit signe à Taiseux.

- Monsieur?

- Seriez-vous assez gentil, mon brave, de demander à madame Ancolie de venir me rejoindre à la réception dans quelques minutes?

- Bien sûr, Monsieur.
- Je voudrais vous dire aussi que j'apprécie grandement votre savoir-vivre et votre réserve. Il y a des jeunes ici qui auraient tout intérêt à tirer des leçons de vous.
- Monsieur est aimable assez.

L'américain demanda au serveur d'approcher plus près. Il lui dit à voix basse:

- Ne trouvez-vous pas que ces enfants sont singulièrement calmes depuis que vous leur avez servi le dessert?
- En effet Monsieur et même... ça me surprend un brin.
- Pas moi, mon brave. Vous n'êtes pas sans savoir que monsieur Léon est un madré bonhomme. Je suis sûr qu'il leur a versé une triple ration de Grand-Marnier sur leur crêpe.

Taiseux fit avec ses yeux un signe d'intelligence à Terrific et s'éloigna tandis que la Française étouffait un petit rire.

- Ainsi votre décision de quitter est irrévocable? lui demanda-t-elle.
- Oui ma chère. Par contre mon invitation à une croisière l'hiver prochain dans les mers australes tient toujours. J'aimerais constater l'iridescente couleur qu'elles profileraient sur vos yeux violets, lesquels ne cesseront jamais de me séduire.
- Qu'en termes galants ces choses sont dites. Vraiment vous me flattez. Enfin! Je vais y penser. Toujours ce bec créniorostre qui vous obsède?

- Of course! Bien sûr! Je vous retrouve tantôt dans votre chambre pour vous faire mes adieux les plus empressés... et les mieux sentis.

Terrific accompagna ces derniers mots d'un clin d'oeil éloquent, déposa sa serviette de table après s'être soigneusement essuyé le bec, laissa un fastueux pourboire et se dirigea nonchalamment vers la table des Leriche.

- Il paraît, madame, que vous avez dernièrement enfermé le boucher dans son réfrigérateur?

- En effet, pourquoi?

- Parce que moi, si j'avais eu une si belle occasion, ce sont vos enfants que j'aurais verrouillés dans le réfrigérateur. Mes respects, Madame. Monsieur!

Terrific quitta la salle à manger et marcha vers la réception.

- Le dessert de monsieur votre père était tout à fait exquis... dit-il à Ancolie qui, légèrement inquiète, appréhendait la suite.

- ... mais je dois mettre fin prématurément à mon séjour ici. Je crois que je serai plus tranquille à New York au coin de la Quarante-deuxième rue et de la Cinquième avenue.

Ancolie réfléchit vite: "S'il part, la Française déserte le navire en moins de vingt-quatre heures. Bon; deux de perdus. Mais cet Américain qui se croit tout permis et qui ahurit nos oiseaux avec son chassepot à toutes heures du jour ne l'emportera pas en paradis."

- Souhaiteriez-vous néanmoins terminer vos vacances dans la région, Monsieur?

- Comment cela, nez en moins demanda-t-il en se touchant le nez.

- Je voulais dire "toutefois".
- Of course... si je trouvais un endroit tranquille.
- Alors pourquoi ne pas vous installer à l'hôtel de Tracadièche. Ce village est plus gros que celui-ci, plus attrayant et je crois même savoir qu'il y a là des oiseaux à bec... euh, à bec de crétin.
- Crénirostre, Madame. What? Hein? Vous dites qu'il y a par là des oiseaux à bec crénirostre?
- Je le croirais, oui, enfin... J'en suis presque sûre...
- Alors c'est tout décidé. Auriez-vous l'amabilité de m'annoncer?
- Avec plaisir, Monsieur. Taiseux pourrait aller vous déposer au train de cinq heures et vous seriez à Tracadièche en début de soirée.
- Vous êtes très aimable, madame Ancolie. Thanks for the hose. Merci pour le tuyau. Si vous voulez bien préparer ma note, je vous règle immédiatement.

Sortant ses billets de banque, il eut cette phrase:

- Je suis triste because I like Pretty-Cove-of-the-Cape.

o o o

Avant de monter rejoindre Leriche, Ancolie glissa cette note sous la porte de l'antre de son père d'où sourdait une odeur de tabac hollandais:

"Pas temps expliquer. Si Terrific demande si bec créosote à Traca, répondre oui".

Baiser

A.

- Chère Ancolie, murmura Léon en se replongeant dans son Histoire de France au chapitre où, en 732, Charles Martel stoppa l'invasion des Arabes à Poitiers: il peaufinait son plan de campagne pour repousser l'invasion de Bing et Bang.

• • •

Si leur étreinte fut brève, elle n'en fut pas moins intense. Trempée de désir, Ancolie se concentrat sur sa propre jouissance, chevauchant Leriche et le malmenant jusqu'à ce qu'elle y parvienne. Pressée que son compagnon atteigne le pinacle, l'hôtelière modifia sa posture et, calant bien son sexe dans le sien, elle souleva son train arrière en quelques ruades jusqu'à ce qu'il hennisse de bonheur. Mais la magie de la veille n'opérait plus et cette luminosité qui irradiait du corps d'Ancolie s'était évanouie. Leriche en fut plus étonné que mortifié, surtout lorsqu'il constata que la déesse d'hier avait le même regard préoccupé que celui de sa femme lorsque celle-ci, après l'amour, voulait entreprendre une discussion. Il s'assit en tailleur dans le lit, sur ces draps et ces taies d'oreillers ourlés de dentelle et esquissa un sourire timide.

Chez Ancolie, l'enchantement avait fait place à des considérations plus immédiates: organiser le sauvetage de l'hôtel et limiter le départ de la clientèle. Elle se mit sur son séant, face à Leriche et, s'enserrant les chevilles, elle commença d'une voix à peu près neutre:

- Etes-vous au courant que mon client new-yorkais quitte Belle-Anse-du-Cap cet après-midi?
- Bon débarras!
- Vous dites?
- Je dis tant mieux. Cet Américain empli de lui-même a failli me battre.
- Vous battre?
- Oui. Nous étions ensemble dans le bois à la recherche d'oiseaux et chaque fois qu'il en mirait un dans le collimateur de son fusil, mes enfants le faisait enfuir.

Il sacrait en anglais. Il disant: "goche, goddame, goddammit". Finalement il s'en est pris à moi.

- Ah, parce que vos enfants ont trouvé le temps de déferler dans le bois cet avant-midi?
- Oui, ils sont plutôt vifs. Des fois je me demande s'ils n'ont pas le don d'ubiquité. N'empêche qu'ils ont sauvé la vie à quelques oiseaux. Je suis fier d'eux.
- Moi je le suis passablement moins. Avez-vous vu l'allée de fleurs?
- Quoi, l'allée de fleurs?

- Venez voir par la fenêtre. Qu'est-ce que vous dites de cela?
- Mais ces fleurs ont été piétinées par des chevaux. Je ne savais pas que vous aviez des chevaux.

Ancolie eut le souffle coupé. Elle revint lentement vers son lit, ce qui permit à Leriche d'apprécier le roulis de ses fesses et, s'efforçant de mesurer le ton de sa voix:

- Ces fleurs ont été ravagées par vos enfants. Mon atelier a été mis à sac par vos enfants. Les clients désertent le bâtiment à cause de vos enfants. Aujourd'hui Terrific, demain la Française, après-demain les autres. Ne comprenez-vous pas?

Les coudes sur ses genoux fléchis, le front vers le drap, Ancolie ramena sa longue chevelure entre ses cuisses dans un geste de découragement. Leriche, l'air incrédule, alla se rasseoir dans le lit vis-à-vis d'elle et constata que ses cheveux lui cachait la vulve comme un arbre à l'orée qui empêche de voir toute la profondeur et toute la beauté de la forêt. Il fit sienne une attitude contraire à son tempérament, renversa brutalement Ancolie et s'enfonça âprement en elle. La première seconde d'étonnement passée, elle s'abandonna, puis tout son corps se raidit de passion. Leriche la pénétrait comme peut-être jamais aucun homme ne l'avait fait. Elle le serrait de toutes ses forces. Elle eut aimé entrer en lui tandis que s'épanouissait sa puissance à jouir et à faire jouir. Cette étreinte semblait leur donner à tous deux une soif d'émerveillement inconnue. Elle l'aspira goulûment, comme un goulet aspire la mer, confondant en elle leurs liquides.

• • •

- Il n'y a pas à dire, vous savez y faire, lui murmura-t-elle à l'oreille après plusieurs minutes où ils reprenaient leur souffle. Vous êtes un être de passion.

- De passion contenue, répondit Leriche, émergeant de sa torpeur, le visage contre la poitrine d'Ancolie où il respirait le mélange de leurs deux transpirations.

- Pourquoi, contenue?

- Ah vous savez, la froideur de la banque, la dureté du milieu des affaires, ce n'est pas là où s'épanouissent les sentiments. Tantôt mon corps s'est prononcé à huis clos, sans consulter mon esprit.

- Et votre femme?

Leriche entortillait et désentortillait autour de ses doigts une boucle de cheveux d'Ancolie.

- Ma femme? Eh bien, elle accepte cette vie qui lui procure beaucoup d'avantages, à commencer par la possibilité de se payer à peu près tout ce qu'elle veut; il y a la vie mondaine aussi. Bien sûr elle aimerait un mari plus fantaisiste, mais on ne peut concilier à la fois mondanités, luxe, fantaisie et tout obtenir. Et vous, n'avez-vous pas un mari?

- Qu'est-ce-que vous croyez, fit-elle dans un petit rire cristallin, je n'ai que trente ans. Pour moi le carillon nuptial, très peu. Les hommes je les aime lorsqu'ils sont soudés à mon corps et quand ils sont ensuite très loin. Et s'ils me jugent, cela m'est égal car je ne vis que pour sauver ma vie, c'est-à-dire maintenir mon équilibre, ce qui est très exigeant.

- Pourtant une belle femme comme vous, propriétaire d'un établissement lucratif en plus, doit être très courtisée?

- Bien sûr! J'attire même dans mon lit des hommes qui n'osent pas me faire la cour... Par ailleurs la simple perspective d'une peine d'amour me met en alarme. Cela me fait ferler les voiles. Plus jamais! Heureusement il y a le désir. Le désir qui, à quelque niveau que ce soit, entretient ma vie. Comprenez-vous?

Elle humecta son index de salive et lissa les sourcils de Leriche.

- Oui, je comprends. Je ne fais même que cela avec ma femme et mes enfants et je trouve ça lassant. Mais il doit bien y avoir un homme qui se distingue du peloton?

- Vous savez, j'ai le cœur patient. L'âme aussi. Le mari, ça peut attendre. Il importe que je prenne grand soin pour le choisir... si vraiment ça m'est un jour indispensable. Mais pour répondre à votre question, de temps en temps, oui, en effet, il s'en détache un ou deux du peloton. Dans trois semaines par exemple, il y aura ce plongeur qui reviendra encore cette année farfouiller dans l'épave engloutie au large d'ici. Il est laid, laid d'une laideur fascinante, avec des pommettes hautes et des yeux si profondément enfoncés dans le front que ça fait jaser les commères. De plus, il est fantaisiste comme votre femme aimerait, tout en étant une bête d'amour qui se donne sans retenue. Mais je ne m'en ferai pas pour autant un mari; un géniteur tout au plus. Tantôt je vous disais que je n'ai que trente ans. Mais pour une femme qui veut avoir un enfant, c'est le temps d'y penser.

Sa dernière phrase lui fit penser au temps qui s'écoulait. Elle regarda son poignet et constata qu'elle avait enlevé sa montre. Elle visa celui de Leriche.

- Vous gardez votre montre pour faire l'amour? C'est vrai que, même en vacances, la vie d'un banquier est minutée.

- Ça aurait été compromettant de l'oublier dans votre chambre.

- Ça m'aurait fait un souvenir de vous.

Elle regarda l'heure et bondit hors du lit. Elle enfila sa petite culotte dentelée et demanda à Leriche de lui agrafer son soutien-gorge.

- Comme ça c'est trop serré, lui dit-elle. Fixez à l'attache la plus près du bord... là, c'est mieux. J'aime bien respirer librement.
- Vous voyez, même pour vous habiller vous avez besoin d'un homme.
- C'est parce que je vous ai sous la main, répondit-elle d'un ton agacé. Autrement je me débrouillerais seule comme d'habitude, d'autant qu'il s'agit là d'un excellent exercice pour les bras.
- Connaissez-vous le saint-simonisme?

Elle hésita:

- De Saint-Simon, celui des Mémoires?
- Non. Celui dont je parle a fondé, au XIXième siècle, l'École politique et sociale des saint-simoniens.
- Eh bien?
- Les membres de ce mouvement portaient un gilet qui se boutonnait dans le dos et on ne pouvait le fermer sans se faire aider. Ce détail rappelait constamment qu'on a besoin des autres pour avancer dans la vie. Mais laissez Saint-Simon et écoutez-moi.

Il franchit le pas qui les séparait et serra Ancolie dans ses bras:

- Je vous fais une proposition, lui chuchota-t-il à l'oreille. Je vous laisse ma montre et vous me donnez votre culotte, celle que vous portez en ce moment.

- Vous êtes bien romantique pour un homme d'affaires, rit-t-elle en enlevant derechef sa petite culotte et ... pas du tout dur en affaires. Par contre votre Saint-Simon a raison: on a besoin des autres dans la vie... pour s'enrichir.

Leriche encaissa le sarcasme sans ciller.

Ils finirent de se rhabiller et, tout en lui faisant ses adieux, Ancolie recommanda à Leriche l'hôtel de Tracadièche.

- Ne me faites pas d'adieux trop rapidement, la prévint-il. Dans ce genre de choses c'est ma femme qui décide.

Il argumenta que nos pauvres enfants sont enfermés à l'année dans un appartement situé au quatrième étage, qu'ils ont besoin de courir et le reste. Enfin, vous voyez ce que je veux dire.

- Faites-lui valoir que l'hôtel de Tracadièche a beaucoup plus de classe que celui-ci et que le paysage y est tout aussi beau.

- Vous me manquerez, Ancolie.

- Vous pouvez toujours m'écrire, répondit-elle d'un ton légèrement irrité.

- Est-ce que... est-ce que vous vous ennuierez un peu de moi?

Elle commençait à avoir hâte qu'il parte.

- Non, pas vraiment. Ce n'est pas dans mon tempérament. C'est dans cette disposition à l'oubli que je puise ma force.

- Une dernière chose...

- Quoi donc? demanda-t-elle en s'efforçant de ne pas soupirer.

- Les femmes me trouvent plutôt banal. Pourquoi une femme aussi désirable que vous m'a-t-elle choisi pour passer des moments aussi, disons, privilégiés?
- Je préfère ne pas répondre à cette question, dit-elle en lissant les plis de sa robe.
- Et si j'insistais?
- Vous risqueriez d'être déçu.
- J'insiste quand même.

Elle hésita. Pour une fois elle quittait un amant en goûtant l'idée de ne plus jamais le revoir. Elle mit sa main sur le bouton de la porte et lâcha, en le fixant droit dans les yeux:

- Cela faisait près d'une semaine que je n'avais pas vu un homme de près et j'éprouvais le besoin de refaire mon plein de sens... mon plein d'essence, si vous préférez. Voilà!

Et elle entrouvrit la porte tandis que Leriche l'ouvrit davantage pour passer, réprimant visiblement une grande émotion. Il descendit l'escalier de la façon la plus désinvolte qu'il put et gagna la plage pour y rejoindre sa femme.

◦ ◦ ◦

Étant sorti de l'hôtel par la porte avant, il ne pouvait savoir que ses enfants étaient rentrés et qu'ils cascadaient entre la cuisine, la salle à manger et le bar. Taiseux lui, ne le savait que trop et depuis quinze minutes, il guettait son occasion.

Attablés dans le bar, quelques habitués prenaient leur bière de fin d'après-midi dont Longue-Queue qui avait fait la pêche ce jour-là avec Noix-Fêlée, en remplacement de son fils Laid-Lunettes dont les lunettes s'étaient brisées dans la bataille contre le gros flétan.

La table des commerçants était occupée par Grand-Sec et Palette mais Barbu-Talon et Gros-Lard en étaient absents. On disait que ce dernier "avait attrapé un rhume de cheval et qu'il était malade comme un chien".

- Est chotte en eucharistie ctelle-là, disait Grand-Sec, pogner le rhume en plein été. Y paraît que Grosse-Larde est obligée de lui faire des mouches de moutarde à force qui est enchifrené. Palette bougea latéralement sa palette de mica vert (le vert faisant partie de sa palette de couleurs), geste qu'il effectuait souvent fois par jour car il signifiait qu'il cherchait à comprendre.
- Y avait qu'à porter un chapeau, suggéra-t-il à Grand-Sec.
- Comment ça un chapeau?
- Ben, pour se parer contre le rhume des foins.
- Hon!

Le couple d'enseignants revenait d'une excursion en montagne et ils se reposaient dans leur chambre en sirotant du scotch qu'ils s'étaient fait monter par Taiseux, qui revenait tout juste de la gare où il avait déposé Terrific, son arme et ses bagages.

Le sociologue faisait son enquête dans le village et, en passant, avait noté dans son bloc-notes, une similitude entre le style roman du clocher de Belle-Anse-du-Cap et celui de Saint-Basile-le-Grand à Moscou. Il avait passé l'après-midi auprès de femmes de pêcheurs à s'enquérir des habitudes alimentaires hivernales des villageois.

Satisfait, il savait maintenant quoi répondre à son directeur de thèse qui ne manquerait pas de lui demander: "Les Belle-Anseois? Qu'est-ce que ça mange en hiver?"

Confortablement installé dans le meilleur fauteuil du hall, Beau-Parlant voyageait en Babylonie par Zadig interposé, dans un volume mal massicoté et à la couverture en cuir craquelé que Léon lui avait descendu du grenier. Le vieux roi de Belle-Anse-du-Cap intimidait beaucoup le philosophe et ce dernier avait préparé cette phrase pour l'épater: "Dans Zadig, Voltaire illustre l'idée que l'homme doit s'attendre à tout dans un monde livré aux caprices de la Providence, mais où les folies et les misères participent à l'harmonie générale." "Que pensez-vous de cela, messire Léon?"

Au poêle avec Ancolie, Tonnelle apprétait les entrées de champignons sauvages qu'elle était allée cueillir dans l'après-midi. Elle prenait grand soin de ne pas confondre les chanterelles avec les amanites vireuses, champignons toxiques qu'elle destinait à Bing et Bang.

Dépité et oisif, Tonneau restait assis dans la cuisine en caressant Deux-Couleurs. Il venait de profiter d'un moment où Ancolie était seule dans le garde-manger pour lui chuchoter que, contrairement à leur habitude, Bing et Bang avaient été frappés de somnolence dans l'après-midi et qu'il n'avait pu les amener aux grottes.

- Y ont simplement bretté sur la plage et là, y viennent jusse de recommencer à être tannants.
- Ne t'en fais pas mon bon, le consola Ancolie à voix basse, j'ai parlé à monsieur Leriche et peut-être que tout va s'arranger.
- Y avez-vous jusse parlé?
- Tu es indiscret pas mal, allez, laisse-moi passer, lui avait-elle dit en frottant sa main sur sa chevelure râpeuse, couleur de vieux cuir.

Probablement par esprit de solidarité, Tonneau ne quitta pas l'hôtel, même si son quart de travail était terminé. L'air était lourd et il sentait que quelque chose allait se passer. Taiseux se taisait davantage lorsqu'il venait à la cuisine chercher une assiette d'amuse-gueule et son regard habituellement morne était devenu torve.

Tonnelle paraissait préoccupée, entrechoquait les plats et échappait souvent les ustensiles. Le murmure des voix venant du bar était plus atténué que d'habitude et même Ancolie n'avait pas son air coutumier. La cuisine, la salle à manger et le bar étant en enfilade, Tonneau pouvait observer son jeune frère qui tentait sans entrain de contenir Bing et Bang, comme s'il prenait conscience de l'inutilité de son zèle. Ce doute contamina Tonneau et lui enleva tout envie d'aller prêter main-forte à Tonnelet. Il s'abandonna au plus grand délice de sa vie, celui de contempler Ancolie qui allait et venait dans la cuisine. Il admira les chevilles de l'hôtelière durant quelques secondes et ferma les yeux. Pendant ce temps, Taiseux et Tonnelet rapaillaient les billes de billard répandues partout sur le plancher par Bing tandis que Grand-Sec faisait sauter le petit Bang sur sa jambe croisée. Tonneau couvait des yeux les lèvres d'Ancolie puis repartait dans sa rêverie. La moutarde, celle de Dijon, monta d'un cran au nez de Taiseux lorsqu'il constata que Bing ressortait les billes de leur réceptacle à mesure qu'il les y plaçait et qu'en plus, il avait fauché de son bras toutes les queues de billard alignées contre le mur. Tonneau immobilisa sa prunelle sur la fastueuse poitrine d'Ancolie, s'attarda aux détails des mamelons qui a peine saillaient sous sa robe et lentement, très lentement, fit glisser ses paupières sur ses yeux.

- Mon frère tombe de fatigue, dit Tonnelle à Ancolie qui taillait du céleri en mince languettes.

Ancolie se retourna et, voyant la turgescence qui soulevait le pantalon du garçon, elle répondit simplement:

- Il ne dort pas, il rêve.

Le geste de Taiseux fut aussi discret qu'efficace et aussi silencieux que la lune à son lever. La course effrénée de Bing fut brutalement stoppée par la queue de billard que Taiseux, mine de rien, lui faufila entre les chevilles. Propulsé par la vitesse de son sprint, Bing découvrit l'espace d'une seconde les merveilles du vol plané. Puis il se heurta à trois réalités, traduites par un nombre équivalent de bruits: celui du choc de son front contre le bord d'une table, suivi presque instantanément de celui, plus sourd, de l'atterrissement de son corps sur le plancher. Le troisième bruit tarda à jaillir, ce qui provoqua une grande inquiétude chez Taiseux, comme celle du médecin-accoucheur qui redoute la tragédie devant l'absence de cris du nouveau-né. Enfin tonnèrent les pleurs et Taiseux épongea les gouttes qui commençaient à rouler sur son front.

Il y eut beaucoup de sang; mais de mal, fort peu: une arcade sourcilière fendue, tout simplement. Ancolie se précipita vers l'armoire à médicaments de la salle de bain tandis que Tonnelet, son calvaire enfin terminé, heureux comme un saumon qui remonte en eau douce, gambadait vers la plage pour y renseigner les parents.

- Il n'est pas question de gaspiller mon précieux temps de vacances à déménager, trancha Lariche qui discutait âprement avec son mari. J'y suis; j'y reste. Observe plutôt la joie de vivre de cet enfant qui cabriole vers nous. Regarde! C'est Barrillet, le frère de l'enfant-phoque. Sans doute vient-il nous annoncer que le souper est à la veille d'être prêt.

- Il y a votre garçon qui s'est enfargé dans ses lacets et qui s'est tapé la noix contre une table, annonça Tonnelet, rayonnant. Il y a du sang plein les dalles.

Tandis que les Leriche bondissaient vers l'hôtel, Tonnelet s'amusa pendant quelques instants à faire des ricochets sur l'eau avec des cailloux. Puis il s'assit sur la grande serviette de plage jaune

de Lariche et regarda l'horizon où commençaient à s'amonceler quelques nuages noirs qui n'obstruaient pas encore le soleil, mais qui ombrageaient l'eau de grandes taches violacées et mouvantes. Il s'allongea sur le dos, se fit une oreiller du peignoir de la vacancière et s'endormit profondément.

A l'abri du tumulte dans son antre, Léon, qui en avait terminé avec les Arabes à Poitiers, s'absorbait dans la stratégie déployée par Charles-Quint contre François Premier à Pavie en 1525. Encore deux ou trois détails et son plan serait au point.

Nouvel Héraclès, Tonnelet rêvait qu'il affrontait un monstre à deux têtes et, armé d'une longue épée à double tranchant, il lui coupait la tête l'une après l'autre. Mais lorsqu'il sectionnait la deuxième tête, la première avait repoussé. Il eut alors l'idée de faucher les deux têtes d'un seul coup mais son épée était devenue trop lourde et ses forces s'épuisaient. Une large goutte de pluie s'aplatit contre son visage et l'extirpa de son songe. La goutte était à ce point grosse qu'il crut un instant avoir reçu une fiente de goéland.

De gros nuages noirs couvraient maintenant tout le ciel et menaçaient de s'entrechoquer. De courts éclairs zébraient le fond du ciel, à moins que ce ne fut celui de la mer, car il n'existant plus de ligne de démarcation entre les deux. Il ne pleuvait pas encore; seules d'immenses gouttes s'écrasaient ça et là. Tonnelet se couvrit la tête et les épaules de la serviette de plage et, comme une religieuse contemplative, admira le formidable combat qui se préparait dans le ciel et sur la mer. La voûte céleste gourmandait les flots et ces derniers la morigéraient: ils tentaient de s'intimider avant l'affrontement. Une énorme bourrasque fit l'onde se gonfler et les nuages se heurter. Ce souffle puissant donna le signal, aussitôt suivi d'un éclair qui fendit le ciel et la mer confondus. Le tonnerre ne put se contenir plus longtemps et éclata en une seule explosion. Alors la pluie mitrailla la terre et la mer, au point que des poissons auraient pu nager dans l'air. Au comble du bonheur, Tonnelet riait aux éclats en regardant le vent

farfouiller dans le sac de plage de Leriche et en arracher une à une les revues qu'il faisait rouler, voleteer, virevolter et s'envoler dans toutes les directions. Allégé, ce fut au tour du sac de batifoler vers l'écume où une vague le ramena sur la plage. Il s'empêtra ensuite dans la chevelure des algues.

Ruisseasant, affamé, la serviette plaquée sur les épaules, Tonnelet rentra finalement à l'hôtel. Il rencontra Taiseux dans la cour où il venait de garer la Buick et qui se battait contre son parapluie. En quelques mots, morcelés par la tempête, il lui apprit que les Leriche étaient partis à l'hôpital de Tracadièche pour que Bing s'y fasse faire des points de suture et qu'ils avaient décidé de terminer leurs vacances à cet endroit. Abandonnant la lutte contre le parapluie chaviré par une gifle de vent, c'est bras-dessus bras-dessous et courbés que Taiseux et Tonnelet entrèrent par la porte du bar.

CHAPITRE SIXIEME

L a u r e - E d e s e

Ils atterrissent en pleine fête sinon en pleine foire. Tonnelle se porta à leur rencontre d'une démarche peu assurée, serrant son jeune frère contre son flanc en même temps qu'elle embrassait Taiseux sur la bouche. Tonneau riait aux éclats avec le docteur Patte-d'Éléphant qui lui racontait les difficultés qu'il avait eues jadis à le déraciner du corps de sa mère.

- T'es toujours pas sortable mon Tonneau. T'as pas changé, conclut-il en lui tapant sur l'épaule.

Bloc-notes en main et assis à la même table, Poseux-de-Questions attendait d'obtenir l'attention du médecin pour comparer la pratique de son art avec celle de ses confrères des villes.

- Ma pharmacopée est comparable à celle du codex consigné au Collège de France, Monsieur, le rembarra Patte-d'Éléphant, notamment en ce qui concerne l'ensemble des purgatifs dont un en particulier: vous faites sécher des boisseaux de fayots en cosse dans le garnier. Vous mettez à bouillir ces cosses puis vous faites boire l'eau. Un gobelet et ça vous brasse les vivres dans le corps au point qu'il nous faut cesser de folichonner. Deux gobelets et vous ne languissez plus entre le zist et le zest. Avez-vous d'autres questions?

- Bon! Le temps de vous regriicher, je vous fournis d'autres réponses, comme ça, sans réfléchir. Dans le même domaine il y a le lait emprésuré qui a entre autres la propriété de refaire la flore stomachale et la faune intestinale. Pour stimuler le tonus, vous prenez un coup remonté de vin de pissenlit: ça guérit le rhume, ça prévient la carie dentaire et ça élève l'âme tout en tonifiant le dedans. Et pour assurer la continuation de la famille vous buvez de l'eau dans laquelle ont bouilli des clous. C'est très salutaire une eau de clous: ça vaso-dilate les muscles érecteurs du merluchon le plus équiolé pour le transsubstantier en un pénétrometre capable de faire trémuler la moukère la plus rébarbative à la chose.

- Et les entorses, je suppose que vous les traitez avec une couenne de lard? risqua narquoisement Poseux-de-Questions.

- Pfft...! Archaïque méthode de ma grand-mère que nous n'utilisons plus depuis belle heurette, riposta Patte-d'Éléphant du tac au tac. Non, vraiment, vous n'y êtes pas. Je prends du son que je mets dans une casserole, j'y verse, pour en faire un cataplasme, de l'urine. Je mets au feu et quand c'est chaud, j'y fais fondre une chandelle en la tenant par la mèche. Voilà, Monsieur la façon moderne de traiter une entorse et d'éviter les coches mal taillées.

Longue-Queue, Noix-Fêlée, Palette et Grand-Sec, attablés depuis la fin de l'après-midi, avaient le parler lourd, le rire gras et ne songeaient même plus à rentrer chez eux.

Léon vitupérait contre la maladresse de Bing qui, s'étant lui-même donné un croc-en-jambe, pensait-il, lui avait interdit de mettre à exécution son plan qu'il qualifiait de chef-d'œuvre de diplomatie et d'art militaire réunis.

- Gardez-le en réserve en vue d'un futur cataclysme, l'encouragea Ancolie qui, ayant convié à cette beuverie, tentait maintenant de la contrôler.

Beau-Parlant qui, en plus de n'avoir pas l'habitude de l'alcool, ne

comprenait rien à ce langage, tirait Léon par sa manche d'habit en tentant de le persuader qu'au fond, l'athéisme de Voltaire ne constituait qu'une façade, à l'instar de celle de ces célébrités mâles qui masquent leur homosexualité en s'entourant publiquement de femmes.

- Vous élucubrez mon ami, ce qui en démocratie est un droit. Toutefois, est-ce qu'il vous ennuierait de cesser de malmener ma manche d'habit? lui demandé Léon qui, malgré l'ivresse, conservait toute sa dignité.

Tonnelet se dégagea bien vite de la contraignante étreinte de Tonnelle. Il trouvait qu'elle sentait la transpiration et puis il avait faim.

- Va pigrasser dans les restants. Tu trouveras ben de quoi pour t'arracher la vie, lui suggéra sa soeur.

- Madame Ancolie a la broue dans le toupet, constata Taiseux en se délivrant de la lourde tendresse de Tonnelle. J'vas lui donner un coup de main.

La jeune fille, ne sachant vers quel groupe se diriger, avala une gorgée de bière et décida d'aller mettre un autre disque. Elle vacilla vers le "Hi-Fi" et fixa au sommet du pivot: The Best of the Everly Brothers.

Ancolie, les épaules à peine habitées d'un vague mouvement de houle, circulait d'une table à l'autre, échangeant un rire ici, un mot là, parfois même un bon mot, tout en moissonnant les bouteilles vides qu'elle allait ranger dans une caisse derrière le comptoir, là où la rejoignit Taiseux.

- Slaquez la poulie, madame Ancolie, vous avez l'air d'une Évangéline. J'vas continuer l'ouvrage.

- Tu es bien gentil, surtout que Tonnelle m'a l'air flapie assez. Ça me fera pas tort d'arrêter un peu, le remercia-t-elle, les joues rougies par le vin. Pour moi le parté est terminé.

Elle se déboucha une bouteille d'eau minérale et s'en versa un verre. Au moment de le porter à ses lèvres, elle éclata de rire et dit à Taiseux en le poussant du coude:

- Imagine la gueule de Terrific quand il va constater que Bing et Bang logent à la même enseigne que lui. Il va se retrouver le bec à l'eau.

- Surtout avec le temps qu'il fait, renchérit Taiseux en se tenant les côtes.

Peu accoutumé à l'hilarité, il riait comme une crêcelle, ce qui fit pouffer Ancolie encore plus. Elle était à bout de souffle lorsque, sa bouteille d'eau minérale à la main et chaloupant légèrement, elle vint prendre place à la table de son oncle Patte-d'Éléphant et de Tonneau. Ce dernier rougit de plaisir du fait que l'hôtelière choisisse leur table et, pour se donner une contenance, éclusa d'un coup la deuxième moitié de son verre de bière.

Sentant que sa recherche ne progressait plus, ou flairant qu'on se moquait de lui, Poseux-de-Questions monta se coucher.

Ne pouvant causer avec son ami Taiseux qui s'affairait ça et là, Tonnelle décida d'aller à la cuisine de s'occuper de son jeune frère. Elle lui trancha deux chanteaux d'un pain fort dur et noir mais très nourrissant et les introduisit dans le grille-pain. Elle se disposait à lui verser un verre de lait lorsque, tournant la tête dans sa direction, elle le vit tremper un pied d'amanite vireuse dans de la mayonnaise et le porter à sa bouche. Elle dessoula tellement rapidement que son cri se bloqua dans sa gorge. D'une seule détente, elle bondit sur Tonnelet, lui arracha à temps le champignon de la main et alla l'enfoncer dans le sac à ordures. Elle y jeta aussi toute sa moisson de champignons et,

chancelante, les mains crispées sur sa poitrine, à la recherche de son souffle, elle parvint à prendre place sur la chaise située en face de celle de son frère. En râlant presque, elle réclama de l'eau. Tonnelet lui en apporta précipitamment. Puis, muni d'un linge trempé dans de l'eau froide, il épongea la sueur qui lui inondait le visage.

- Tu me fais frayeur à voir; vas-tu m'expliquer ce qui te prend?

Tonnelle laissa passer quelques secondes pour que sa gorge achève de se dénouer et aussi pour se donner le temps de trouver une réponse plausible.

- Les chanterelles étaient chancies, tu aurais pu être malade.

- Y a pas de quoi te virer à l'envers pour ça. J'ai pensé que t'avais une attaque.

- Maintenant ça va mieux. Mange ton pain tandis ce temps-là qui est chaud.

Tonnelle prononça à la hâte trois "Gloire soit au Père". Tonnelet se rassit, beurra son pain et, comme traumatisé, hésita avant de le porter à sa bouche.

- Même si y serait chanci le pain, ça me chavirera pas ben ben.

- Tu veux-tu d'la confiture à pichoune?

- Ouaille, hô-donc!

Tonnelle avala une autre gorgée d'eau en lui souriant de tous ses yeux, comme si elle le découvrait pour la première fois. Elle lui apporta la confiture et lui caressa le cou.

La table des retraités était sur-occupée, non pas pour fêter la fin de l'occupation "bingbagnesque", mais en raison de la libération de Jean-Eudes Duguay-du-Quai. En plus de lui procurer sa petite heure de gloire, ce haut fait contribuait à rajeunir ses contemporains, car à Belle-Anse-du-Cap, seuls les jeunes, braconniers dans l'immense majorité des cas, avaient droit à l'asile de la justice. Motif de gloire supplémentaire, Jean-Eudes Duguay-du-Quai avait été incarcéré lui, pour la défense du territoire belle-anseois.

Il faisait circuler d'un compère à l'autre un article de journal qu'il avait cartonné et recouvert d'un mica et qu'il brandissait comme un diplôme, une citation au mérite ou une médaille de bravoure.

Intitulé: "Un vigoureux vieillard défend sa terre natale", l'article se lisait: "Une vive altercation qui a failli tourner au drame a eu lieu la semaine dernière à Belle-Anse-du-Cap entre un retraité de cette paroisse, monsieur Jean-Eudes Duguay-du-Quai et un citoyen d'une paroisse voisine. Ce dernier, voulant s'appro-
prier quelques brouettes de sable sur la plage bordant le cimetiè-
re, a été vivement pris à parti par monsieur Duguay-du-Quai qui
voulait l'en empêcher, alléguant que si tout le monde agissait de
la sorte, les morts vivant dans la paroisse seraient irrémédiable-
ment entraînés dans les flots et iraient rejoindre ceux vivant dans
la carcasse du paquebot qui gît par le fond au large de cette
paroisse.

Monsieur Duguay-du-Quai a tenté de faire valoir à l'intrus qu'une jonction entre les morts vivant sous terre et ceux vivant sous mer ne serait pas souhaitable pour les vivants tout court.

Peu impressionné par ce discours, l'étranger (on croit savoir qu'il vient de la Station de Belle-Anse) a levé sa pelle en direction de

son intercepteur en lui disant: "m'a te grémir la face". Et l'allègre retraité de 75 ans de rétorquer: "parsounne m'a jamais faite peur". Et de désarmer son agresseur et de lui flanquer un coup de pelle en plein visage. Témoin de la scène, une paroissienne de Belle-Anse-du-Cap, Belle-Anseoise de naissance et d'origine, tant par sa mère que par son père et aussi par tous ses aïeux, a déclaré à notre reporter: "On est même plus maître chez nous et on se fait voler notre butin par de purs étrangers." Et elle a continué à pécher "son" éperlan au bout du quai, dans les eaux territoriales de Belle-Anse-du-Cap".

- Pis là, de poursuivre Jean-Eudes Duguay-du-Quai, j'ai été prouvé coupable de char d'assaut simple mais le juge m'a baillé jusse un petit mois malgré la plainte qui pesait contre moi.

Observant de loin la table des retraités, d'où quelques lambeaux de l'histoire de monsieur Jean-Eudes lui parvenaient à travers l'omniprésente voix de Beau-Parlant, Léon ne jugea pas utile de les renseigner à l'effet qu'il n'avait eu qu'à téléphoner audit juge, lequel lui devait sa promotion à la magistrature. Sa nouvelle condition de mort en sursis le rendait discret quant à ses interventions auprès de ses concitoyens.

◦ ◦ ◦

- Ouaille, ben j'vas faire un boutte si j'veux être d'équerre pour swingner mes djiggeurs demain, dit Longue-Queue en s'extirpant lourdement de sa chaise. Salut les gars, salut madame Ancolie, salut docteur, salut monsieur Léon. C'est rare assez que vous ballez la bière mais le temps que ça passe on en profite. Comptez pas itou, là!

Et il tituba vers la sortie.

Noix-Fêlée fit un effort pour suivre son patron d'un jour mais retomba sur sa chaise. Grand-Sec et Palette se firent un signe de la tête et l'aidèrent à sortir du bar.

Le vent avait diminué d'intensité et il ne pleuvait presque plus. L'air frais chargé d'ozone, ragaillardit les trois gaillards qui entreprirent l'ascension du long escalier jusqu'à Belle-Anse-du-Cap-en-Haut. Ils l'abordèrent de front, Noix-Fêlée eu milieu, mais les rampes ne les pouvaient contenir tous. Ils réfléchirent et modifièrent leur façon. En file indienne cette fois, Noix-Fêlée toujours au milieu mais tiré par Palette et poussé par Grand-Sec, ils gravirent cinq marches, hésitèrent à la sixième puis en dégringolèrent trois, "pis lâche pas l'héridelle, Grand-Sec", "j'ai les mains pleines d'écharpes maudit câlique pis touè pousse donc, viarge", "ben non, mouè j'hale", "c'est pas ça qu'on s'avait dit", "ah pis de l'hostie de marde, assisons-nous, j'suis tout en nage", "quand j'pense qui reste soixante et deux marches à grimper."

Après quelques minutes, Noix-Fêlée commença à ronfler. Palette suggéra d'emprunter la côte.

- La côte, la côte, est à pic comme la face d'un singe. Pis c'est pas la fêlure qu'il a dans la noix qui le rend plus léger. Pourquoi pas aller le havrer dans la Biouwick au père Léon?

- Bonne idée! On va être ben débarrassés.

◦ ◦ ◦

- Bon ben astheure que t'as fini de manger, Tonnelet, cher, regagne vite le logis. Tu diras aux parents qu'on a eu un surcroît de travail ici, ce qui est la pure vérité. J'voudrais pas que Tonneau rentre chez nous paqueté. Là y est parti pour se coucher au deux tiers d'la nuitte. Y va ingueurder madame Ancolie jusqu'à temps qu'a aille se coucher.
- A cause qu'il l'ingueurde tout le temps de même?
- Ben manque que c'est rapport à parce que y a trouve belle. Trouves-tu ça toi qu'est belle?
- Heille en masse! Est belle en mautadit madame Ancolie. Pis en plusse, est plusse que belle.
- Chu ben amanchée de frères; vous faites pas mal durs tous les deux. Mai ma t'dire que je l'aime comme une grande soeur. Ben là bonsoir bonne nuitte. Pis tâche moyen de dormir vite.
- C'est ça. Pis touè, tâche moyen de pas rêver à des champignons chancis.

Son frère parti, Tonnelle fit un tour du côté du bar où il ne restait plus que Beau-Parlant qui beau-parlait, Léon qui faisait mine d'écouter mais qui en avait ras-le-bol, Patte-d'Éléphant qui riait à propos de tout et de rien, Ancolie, gracieuse malgré l'heure, et Tonneau qui, les yeux embués, buvait son visage de madone un peu ivre.

Patte-d'Éléphant venait de se faire raconter l'épisode Terrific, ses becs d'oiseaux, le coup fourré de l'hôtel de Tracadièche et riait à gorge déployée.

- Bien fait pour ce buffalo, admit Beau-Parlant.

Traitant les Américains de haut pour épater Léon, toujours, il déclama:

- Les Américains n'ont même pas de colonie, ils n'ont jamais eu de gastronomie et ils ne savent plus faire l'amour ou la guerre civile qu'en paroles.

Patte-d'Éléphant éclata de rire au point d'en avoir les larmes aux yeux.

- Je pense que je vais mourir d'une splénomégalie, put-il enfin articuler.

- D'une quoi? interrogea Beau-Parlant.

- D'une dilatation de la rate, répondit le médecin en riant de plus belle.

Tonnelle s'approcha discrètement d'Ancolie pour lui dire qu'elle passait la nuit à l'hôtel et qu'elle couchait dans la chambre des Leriche. Puis à voix encore plus basse, elle lui demanda si Tonneau pouvait faire de même.

- J'allais le lui suggérer, répondit Ancolie pendant que Beau-Parlant pérorait, que Léon baillait et que Patte-d'Éléphant nageait dans l'hilarité. Il est décollé du fond pas mal et je ne voudrais pas avoir d'histoire avec vos parents.

Tonnelle tira sa révérence à la compagnie tandis que les yeux de Beau-Parlant s'attardèrent un instant sur sa croupe ondulante.

Trop fourbue pour se déshabiller, elle n'enleva que ses souliers et sa jupe, gardant même ses bouches d'oreilles, s'enveloppa d'une tiretaine et s'allongea sur le grand lit, du côté où d'évanescentes odeurs de crème solaire parfumaient encore les draps et la taie d'oreiller.

Ancolie se leva, se gourma, regarda ostensiblement sa montre et demanda si quelqu'un voulait de l'eau minérale.

Beau-Parlant cessa de discourir, ce qui eut pour effet de réveiller Léon. Constatant que la fête se terminait, il lui demanda s'il voulait bien lui prêter un livre de Descartes qu'il avait repéré dans la bibliothèque du hall, plus tôt dans la journée.

- Duquel s'agit-il? s'enquit Léon.
- Du Discours de la méthode, s'empressa de répondre Beau-Parlant.
- Je vous le prête avec le plus grand plaisir; d'autant que vous auriez intérêt à développer un minimum de méthode dans votre discours et surtout, d'y mettre une sourdine. Moi je vais me coucher, bien le bonsoir.
- Mais Descartes, tout matérialiste qu'il fût, était dans le fond un incorrigible idéaliste qui...
- Vos pantalonnades m'échauffent la bile, le coupa Léon.
- Quel dommage que ma rate me fasse tant souffrir, déplora Patte-d'Éléphant à la recherche de nouvelles larmes pour pouvoir rire à nouveau. Moi je trouve désopilantes vos turlupinades.

Même assis, Tonneau vacillait. Ancolie l'aida à se lever et monta le reconduire dans la chambre occupée plus tôt par Bing et Bang. Elle l'allongea sur un lit, lui enleva ses chaussures et lui défit l'attache de son pantalon: le pic de l'aurore pointa le ciel tandis que ses yeux fiévreux l'imploraient. Elle tira sa bobinette en quelques coups pour qu'au plus vite chut son supplice, le borda, lui effleura les cheveux du bout des doigts et s'empressa d'aller raccompagner son oncle.

Son fou rire disparu, son béret antédiluvien à la main, ce dernier se disposait à sortir.

- Viens-là avec moi sur la galerie, dit-il à Ancolie. Ils goûteront la nuit quelques instants. Le vent chassait les nuages et les étoiles apparurent les unes après les autres.

- J'ai eu des nouvelles de ta mère, l'aborda-t-il tout à trac.

Ancolie s'appuya des fesses contre la rampe de la galerie.

- J'espère qu'elles sont toujours aussi mauvaises, articula-t-elle, la gorge légèrement nouée.

- Sois sans crainte, elle ne reviendra pas. Jamais un psychiatre sérieux ne pourrait lui donner son congé.

- Vous me rassurez.

- C'est le but de ma démarche. De toute façon elle ne se plairait pas dans le "petit Belle-Anse-du-Cap" comme elle disait et qu'elle continue de mépriser d'après ce que m'écrivit le directeur de l'hôpital. Selon lui, elle est présentement dans la phase euphorique de son cycle tout en continuant à se prendre tour à tour pour l'autoritaire Angélique Arnauld et l'humble petite Thérèse de Lisieux.

- La supérieure de son couvent va-t-elle parfois la visiter?

- Cela m'étonnerait! Laure-Edèle n'était pas une bonne candidate à la profession et mère Edwidge, la grosse soeur tourière, ne voyait en elle que son importante dot. Maintenant que celle-ci est encaissée... Sans vouloir maledire de personne, cette prieure a eu le nez fin comme ton père avant elle. Des mange-chrétiens on en trouve même en religion.

- Pauvre mère, murmura Ancolie.

- Oui, pauvre elle. Prédisposée à la maladie, elle n'était pas beaucoup armé pour se défendre. Elle fut une belle proie pour ton père.

- Une proie? Que voulez-vous dire?

Patte-d'Éléphant prit place dans une berceuse en face d'Ancolie et allongea sa patte d'éléphant.

- Victime du haut-mal dès le début de sa vie, ma soeur avait néanmoins de la figure, quelques talents et assez d'esprit. Jeune, c'était souvent beau profit que de passer un moment en sa compagnie. D'un commerce agréable, c'est pour son commerce à lui que Léon l'a épousée à l'âge où il en faut bien peu pour être séduit. Médecin comme moi, notre père l'avait fort bien dotée tandis que Léon donnait le branle à cette entreprise d'hôtellerie.

- Était-elle saine d'esprit à cette époque?

- En apparence, oui. La schizophrénie s'affirme rarement avant la vingtaine. Sa maladie a commencé à se manifester dès après ta naissance et ses bizarries passaient pour des expressions d'une simple dépression post-natale. Puis elle s'est mise à tirer du grand. Elle écrivait son nom "Laure-Edèze" avec un z, là où un simple s suffisait. Fille de médecin, épouse de maire, elle croyait avoir droit à des égards de la part de tout le monde. Bien sûr, des "petits Belle-Anseois", elle n'obtint que moqueries et des clients, une prudente réserve. Elle riait haut et fort, d'une façon hystérique. Centrée sur elle-même, elle oubliait toutes les petites choses normales du partage de la vie: oublier une brassée de linge dans le moulin à laver; oublier cette même brassée sur la ligne à hardes où elle pouvait rester des jours si Léon ou son employé ne s'en occupait pas; être incapable de voir à ce qu'il y ait du lait dans la glacière, même si c'était elle qui en consommait le plus; ne pas voir la poussière qui s'accumule, oublier quotidiennement les heures d'ouverture du bureau de poste et le reste. Elle savait que dans une entreprise commune, chacun doit

faire sa part, mais il fallait le lui rappeler chaque jour. Jour après jour, année après année, ton père était obligé de lui répéter: "il y a la table à mettre, la vaisselle à laver, n'oublie pas d'éteindre la lumière, de laver l'assiette des chats, de mettre ton manteau sur un cintre". Plusieurs croyaient qu'elle revenait à l'enfance mais je suis plutôt d'avis que s'imaginant être une petite reine, elle ne voyait pas pourquoi elle aurait dû penser à contribuer aux tâches domestiques. Pour elle c'était là le lot des serviteurs... qu'ils n'avaient pas, hormis l'employé saisonnier. De plus, incapable de gratuité, à toutes les fois qu'elle s'adressait aux gens, c'était pour leur demander de lui rendre tel ou tel service. Imbue d'elle-même, l'idée du partage n'avait jamais effleuré son esprit. Bref, elle n'aidait en rien l'entreprise; elle en constituait plutôt un embarras.

- Peut-être que ce commerce ne la ravissait guère et...
- Et que ce mariage ne l'enchantait guère plus. Victime des préjugés sociaux, dépourvue d'animalité, elle s'est enfermée dans la double sécurité débile de la religion et de la folie.

• • •

Tonnelle rêvait que Bing et Bang la tourmentaient: le premier lui tirait les cheveux, le second lui lançait des billes de billard, visant ses seins. Ce rêve fit place à un autre où, les mains liées à la paumelle, Barbu-Talon lui introduisait de force des champignons toxiques dans la bouche.

Elle fut réveillée par une douleur à un lobe causée par la tige de sa bouche d'oreille. Penché sur elle, Beau-Parlant pontifiait:

- Allah s'opposait à la jouissance des femmes. C'est lui qui a inventé les bouches d'oreilles sous prétexte de les parer. En réalité il voulait les priver de goûter à la joie de se faire caresser les oreilles.

Tonnelle supplia Beau-Parlant de "cesser ses discours écartés", souleva la tiretaine et l'enjoignit de s'allonger contre elle. Alors, haletante, elle l'étreignit comme un naufragé empoigne une bouée de sauvetage.

• • •

A l'aurore, c'est l'odeur même du pays intérieur que la brise de terre lui apporta. Son châle de mohair sur les épaules, Ancolie s'avança lentement vers le rivage à la rencontre de la brise de mer. Elle considéra le firmament où s'étagaient de blancs cumulus. Plus haut, les fines plumes des cirrus caressaient le ciel et annonçaient déjà septembre. Rendue à la limite des eaux, elle enleva ses sandales et se dirigea vers le cap Chagrin. Des rouleaux de mer roulaient et se déroulaient sur le sable, apportant et remportant des traînées de goémon. Les renseignements fournis tantôt par son oncle au sujet de sa mère se bousculaient dans sa tête. Elle les aboutait à ses lointains souvenirs personnels et à des filaments de conversation qu'elle avait eus ça et là, au fil des ans, avec son père. Ainsi Ancolie devait avoir huit ans quand Laure-Edèse a commencé à lui enseigner l'art de la dentellerie; douze ans lorsque son père, aidé de Charreux-la-Cigarette, poussa dans un couvent celle que les Belle-Anseois appelaient presque ouvertement la "reine folle".

Ancolie se rappelait ce soir où elle était allée trouver sa mère dans sa chambre pour lui souhaiter une bonne nuit. Son livre était

terminé mais elle continuait à en tourner d'inexistantes pages, agitant de son autre main un chapelet qui faisait un bruit d'enfer, la bouche entrouverte, ses yeux hagards se promenant du crucifix à l'une ou l'autre des nombreuses images pieuses qui tapissaient les murs de sa chambre. Elle sombrait dans une religiosité de plus en plus morbide à mesure que se généralisait sa grève de la vie et, si elle fréquentait assidûment Charreux, c'est qu'elle ne voyait que l'habit qui fait le moine, un saint homme par qui elle buvait la parole de Dieu. Léon utilisa cet engouement en recommandant à l'homme de Dieu (grassement stipendié) de faire miroiter à Laure-Edèle tous les bienfaits qu'elle tirerait d'un cloître de la plus stricte observance, et dont on ne sort jamais, afin d'y obtenir la chose la plus importante de sa vie: le salut de son âme. Charreux souffla tant et si bien sur la braise ardente qu'un bon matin, ses oraisons terminées, Laure-Edèle déclara solennellement à son mari:

- Le seul être que je consens à servir est le Dieu tout puissant mort en croix pour nos péchés.

Et, aplatisant sous le voile ses jolies boucles brunes, elle entra dans ce carmel où la mère abbesse et Léon s'étaient convenus du montant de la dot.

Aussitôt entrée en religion, elle affirmait qu'on avait disposé d'elle sans elle. Elle prenait une décision et l'annulait l'heure d'après. Puis, elle entreprit de se détruire et pour cela, le cloître lui en fournissait les moyens qui justement élève les martyres au rang de saintes: le port du cilice, l'auto-flagellation, la macération et la robe de bure grossière portée directement sur la peau. Son cloître appartenant à la branche non-réformée des "carmes déchaux", elle adoptait au sens strict du terme cette appellation; l'automne, pied nus, elle balayait les feuilles mortes, comme elle l'avait vu sur une image pieuse illustrant la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Son oncle avait expliqué à Ancolie comment le cloître peut être un lieu propice au développement de la gangrène cérébrale chez ceux dont le processus est déjà amorcé:

- Les carmélites, lui avait-il dit, ne soignent les malades ni n'enseignent aux enfants; la prière constitue leur principale occupation: elles courbent l'échine vers leur nombril, le contemplent et y mesurent leur hypothétique degré de sainteté. Tu imagines à quel point ta mère a eu et a encore tout le loisir de cultiver et de développer sa maladie. Et depuis quelques années c'est le cercle vicieux: cloître asile, asile cloître. Enfin, avait tristement conclu Patte-d'Éléphant, Laure-Edèle croit n'avoir que la vertu et ne veut se départir de cette seule qualité; mais elle est du nombre de ceux qui sont nés pour pratiquer la vertu sans en éprouver la douceur.

Ancolie marchait toujours lentement, se laissant caresser les mollets par les vagues et se demandant ce qu'était la vertu. Cette question somnolait en elle, enfouie sous des brouillards plus denses que l'obscurité. Passé le rocher Déboulé, à hauteur de sa clairière des merveilles, là où, à certains moments de l'année, mer et forêt se touchent, la tempête de la veille avait envahi la plage d'un fouillis de viornes, d'ivraie et de longues filasses d'herbes jaunes. Sous ce tissu épais, Ancolie sentait poindre sa vertu, sa folie, son culte du bonheur qu'elle entendait continuer à assumer jusqu'à ce que quelque chose, encore inconnue d'elle, lui explique l'éternité: dans quelques jours son amoureux des étés passés, John Masson, débarquera à Belle-Anse-du-Cap avec son groupe de plongeurs. "Nous ferons l'amour sans rage, avec patience, avec obstination, nous mettrons le temps qu'il faut pour nous célébrer, confondant nos râles venus de plus loin que la gorge comme nous le faisions si bien, cet autre et moi, Gabriel dont je suis sans nouvelles depuis bientôt cinq ans." Ancolie déboutonna sa robe sur l'épaule et la fit lentement glisser sur son corps. "Nous ferons l'amour avec le soleil qui s'accroche aux fruits des arbres, avec la lune qui s'accroche à nos yeux. Mais en plus, je lui ferai l'amour méthodiquement. Car lorsqu'il partira d'ici je serai

enceinte. Enceinte d'une fille. Je l'appellerai Noémie. Du nom de celle qui a enfanté ma mère. Et je continuerai de pratiquer la vertu, la mienne, et d'en extirper toute la douceur. Car malgré tout le respect que je peux éprouver pour ma mère, je n'appartiens pas, moi, à cette race de gens que le bonheur épouvante et qui porte les plaisirs de la vie comme un cilice."

• • •

Épuisée par ses réflexions, Ancolie s'assit sur le petit récif plat situé en face de sa clairière des merveilles, sa robe roulée en boule sur ses genoux. Le soleil commençait à chauffer et elle se dit qu'un bain de mer rachèterait sa nuit sans sommeil. Elle aurait préféré aller s'étendre dans sa clairière, s'harmoniser avec elle-même et avec la nature, envoyer promener l'hôtel et ses soucis, bref, s'accorder une journée de vacances dans l'été. Mais elle savait que depuis le passage de Bing et Bang et de la fête qui avait suivi leur départ précipité, l'hôtel et ses collaborateurs étaient dans un état plutôt navrant et qu'il lui fallait remettre de l'ordre dans tout cela.

Elle s'acquitta de l'effort d'une telle décision, acheva d'enlever ses vêtements, les déposa sur le petit récif et courut à la poursuite de la marée descendante, les yeux fixés vers le large. Elle plongea, nagea, s'ébroua comme un jeune dauphin et revint, hors d'haleine, vers son petit brisant pour s'y laisser sécher. Tandis qu'elle abandonnait son corps à la brise et au soleil comme une offrande, son regard, qui connaissait parfaitement tous les détails de son environnement, fut attiré par l'apparition d'un nouveau rocher à forme arrondie. Les pouces sur les tempes et les doigts réunis sur ses sourcils, Ancolie le scruta de toute l'acuité de ses yeux: elle n'en fut que davantage intriguée et

décida de s'en approcher. A mesure qu'elle avançait, elle constata que ce drôle de petit rocher semblait plus foncé que tous ceux qui l'entouraient. Voilà! Elle y était. Il s'agissait d'un baleineau bleuté, aux nageoires jaspées de noir, que la tempête de la veille avait échoué sur le barachois.

Elle se hâta vers ses vêtements, n'enfila que sa robe et rentra à l'hôtel à marche forcée tandis que, à la vitesse de l'éclair, s'édifiait dans sa tête un plan de campagne. "Après l'équipage de Bing et Bang, se dit-elle, voilà la récompense du ciel, la manne. L'avenir gastronomique de mes plongeurs septembriens est assuré. Tonnelle et moi allons leur mitonner des repas festifs: du steak de baleineau, des flanchets, de la pourcile, du hachis, des godiveaux, des boulettes pochées à l'eau bouillante salée, des grillades, des filets, des quantités de filets: sauté, grillé, poché, boucané. Et les fanons pour nous curer les dents. Nous allons faire bombance. Je demande à Gros-Lard de me prêter un espace dans son réfrigérateur, je lui achète des quantités de sel, je mets Narfé sur la remise en condition du fumoir, je confie à Tonnelet la responsabilité du cannage et je ramène tous les bras valides sur la grève; je vais même faire philosopher Beau-Parlant avec ses bras. Branle-bas de combat; à vos tranchelards, vos hachereaux, vos sciottes et vos dépeçoirs. Ca va être une moyenne frolique."

• • •

A sept heures du soir la carcasse du baleineau était devenue la propriété des corneilles et des goélands; les membres de la corvée, rassemblés dans la grande cuisine, reprenaient leur souffle, tandis que Léon, la relève du soir, le tablier sur le ventre et le cordon bleu en évidence, redevenait le maître-queux des grands événements.

L'oeil d'Ancolie brillait de fatigue autant que de satisfaction. Tonnelle, répandue sur une chaise, trouvait la force de sourire à Beau-Parlant qui, transcendant sa lassitude, discourait sur un certain Jonas. Le corps alangui de Tonneau s'était acagnardé dans la berceuse et sa lourde tête roulait de gauche ou de droite, selon l'endroit où s'activait Ancolie. Narfé, guilleret comme au petit matin, se cherchait de la nouvelle besogne à accomplir et Tonnelet, Deux-Couleurs ronronnant sur ses genoux, somnolait dans son coin. Taiseux accomplissait silencieusement son service au bar d'un pas infiniment moins vif que de coutume. Il apporta une première grosse Carling à Palette, une deuxième à Grand-Sec. Ce dernier effleura de son index la buée qui dégoulinait de la bouteille:

- Je l'aime quand a pleure, affirma-t-il en versant lentement la bière dans son verre.
- Qui? La bouteille ou ta femme?
- La bouteille, niaiseux.
- En parlant de niaiseux, t'as-tu su comment s'est finie la brosse à Noix-Fêlée?
- Non, toi?
- Moi non plus, répondit Palette. Tantôt j'ai vu Longue-Queue rentrer de la pêche, mais sans Noix-Fêlée.
- Y dort peut-être encore dans la Biouwick!

Ils partirent à rire et levèrent leur verre à la santé de Noix-Fêlée.

- Faut dire qui en a r'viré une chapelet, constata Grand-Sec. Heille, ronfler dans l'escalier. Faut être chaud pas mal.

Le pas tanguant d'un marin fatigué, Longue-Queue entra, visiblement de mauvaise humeur, prit place avec ses compères et les aborda sans un regard pour Taiseux.

- Chu en calvaire pas mal! J'm'ai effiellé toua journée sua mer, une tite morue icitte une tite plie là, pis là j'apprends ça que l'Ancolie a la trouvé un baleineau. Ben jusse qui était pas enveloppé dans du papier de soie. Pas de saint danger que ça soye arrivé à moi. C'est toujours les mêmes qui ont toute.

- Clabaude pas, riposta Grand-Sec. Les prises ont toujours été baillées à ceusse-là qui les prennent ou qui les trouvent, que ce soye sua mer, sul plain, oubedon dans l'bois. Si tu trouves un chevreuil mort dans l'bois, vas-tu te demander à qui il appartient? Pis à part de ça tu huchais pas de même quand t'as gaffé ton gros flottant! Pis on dit pas "l'Ancolie", on dit: "madame Ancolie". C'tu clair ça?

- Okay, okay, t'es pas obligé touè tou d'la mettre sur un pied en estal, la patronne. Ah pis mettons que j'ai rien dit. Salut ben!

Et il cala la moitié de son verre, pendant que Palette en profitait pour changer de sujet:

- Comment ça se fait ça que Noix-Fêlée était pas avec toi aujourd'hui?

- J'ai pas de nouvelle de lui depuis que j'ai décollé d'icitte hier au souère.

- Savez-vous les gars qu'on commence à être moins de monde, constata Palette. Gros-Lard est au litte avec une grippe qui a failli le faire trépasser, Barbu-Talon reste cabané dans son échoppe, pis là on vient de perdre Noix-Fêlée dans la brume.

Grand-Sec se leva d'un coup sec, comme frappé par la foudre:

- La Biouwick. Vite!

Il y trouvèrent le cadavre de Noix-Fêlée, Gaston Harvey de son vrai nom, étendu sur le dos, mort étouffé par ses vomissures.

o o o

CHAPITRE SEPTIEME

P o s e u x - d e - Q u e s t i o n s

Extraits du journal de l'Hôtel du Havre

Le 27 août 196 ...

La Buick n'est peut-être pas un miroir aux alouettes mais ce n'est pas non plus un mouroir pour qui s'est trop trempé la luette, que diable, Ce motté de Noix-Fêlée aurait pu choisir un autre endroit pour rendre l'âme et les déjections qui l'accompagnent. Le paquebot empeste la tonne de parfum qu'on a dû déverser sur la banquette arrière et le plancher.

Terry Fick a ridé les haubans à cause des bruyantes cascades des loupiots-trublions et la Française a fait de même sans doute pour la même raison. Voilà Coiffure-Haute qui hisse les focs vers Montréal après avoir surpris son beau parlant de mari dans le même lit que Tonnelle. A mon avis, cette adultérine raison en cache une autre: je la soupçonne d'avoir bondi sur ce prétexte pour aller se reposer les oreilles des assommants discours de son syllabeur. Dommage qu'elle rate la pompadour de filet de pourcail à l'osten-daise que je mitonne pour ce soir. Il est indispensable qu'Ancolie maîtrise bien cette recette si, encore cette année, elle veut séduire son John Masson.

Pour ma part je me réserve Emma Goldberg, celle qui achète la production dentellière d'Ancolie. Elle constituera mon dernier friselis avant que j'établisse la grande voile vers l'empyrée.

A ce propos, je me suis fait expédier la brochure d'"Exit-Ecosse" dans laquelle on précise que six grammes de Binoctal suffisent pour passer l'arme à gauche, ce qui correspond à l'ingestion de cinquante comprimés. Il faudra que je vérifie avec mon beau-frère la possibilité d'engourdir le réflexe d'un potentiel vomissement.

• • •

Le 29 août 196...

Le couple enseignant-montagnard quitte demain en prévision de la rentrée scolaire, ce qui a rendu concret chez Ancolie le fait qu'elle n'aura plus à vivre ce cauchemar. Elle rayonne, la chère Ancolie, mais je crois bien qu'elle rayonne aussi pour une autre raison.

Ces gens ont apprécié leur séjour bien qu'ils eussent aimé passer les deux garnements dans le moulin à viande. Ils ont néanmoins promis de revenir l'été prochain en échange d'une promesse d'Ancolie à l'effet qu'un tel cataclysme ne se reproduise plus. (Et je rajoute pour moi: ... sous peine d'interruption brutale de séjour.) Le hasard nous a trop bien servis et je soupçonne quelqu'un de silencieux de lui avoir donné un coup de main.

Nous avons commenté l'information voulant que le premier ministre s'oppose à l'établissement d'un ministère de l'éducation "tant que je serai en poste and over my dead body". Ce pseudo-révolutionnaire est en effet très tranquille et il vient de montrer son vrai visage

de triste obscurantiste à l'image de son prédécesseur qui se tarquait de n'avoir jamais ouvert un livre de sa vie, glorifiant son inculture en méprisant les "joueurs de piano". Plus douce est la mort que la bêtise dont celle de son successeur intérimaire qui lui, achetait des livres au pied et à la verge pour décorer son sous-sol où il recevait la presse.

• • •

Poseux-de-Questions lapait sa deuxième tasse de thé sans beaucoup d'appétence. Le brouet d'odeurs de cet ancien entrepôt transformé en lieu d'habitation où régnait une chaleur à faire éclore un poussin, commençait à l'incommoder sérieusement.

De plus, il avait l'impression que son esprit était attiré dans une direction qu'il ne parvenait pas à identifier.

Pourtant, les propos que lui tenait le vieux monsieur Duguay-du-Quai racontant la vie des Belle-Anseois à l'époque où la pêche se faisait à bord de barges "à vouèles", caderaient parfaitement avec l'objet de sa recherche. Rien à faire, l'esprit de Poseux-de-Questions refusait de se laisser captiver par la faconde si particulière du vieux monsieur issu d'une famille deux fois séculaires de laboureurs, des "labouros" venus de Grand-Pré qui, grâce à l'hiver et à leur connaissance de la forêt, réussirent à contourner la vigilance des soldats de Lawrence pour atterrir et amerrir à Belle-Anse-du-Cap au printemps de 1756. Ceux qui atterrirent, les Duguay-du-Champ, labourèrent la terre. Ceux qui amerrirent, les Duguay-du-Quai, labourèrent la mer avec la quille de leur bâtiment, barge à voile silencieuse d'abord, barge équipée d'un moteur à deux temps qui teuf-teufait ensuite, et barge munie d'un moteur à quatre temps qui tactacait enfin.

Plus férue de vie immédiate que d'histoire, Eudoxie Bourdages à Jean-Eudes Duguay-du-Quai se sentait davantage concernée par les petits dérangements que par le Grand.

- Regardez-moi voir la geste: sur huit, six que j'en ai perdus, mon p'tit monsieur; les six premiers. Ça mourait comme des mouches. Faut dire qu'on habitait chez mes beaux-parents à l'époque. Vous savez, quand on est pas chez nous...

Le sociologue, qui notait mollement sur son bristol, avait toutes les peines du monde à suivre la vieille femme, même s'il la trouvait très attachante. Il aimait son sourire qui semblait installé à demeure dans son visage supplicié par l'âge. C'est en souriant qu'elle racontait la mort de ses enfants et il se demanda si madame Eudoxie souriait dans son sommeil. Monsieur Duguay-du-Quai lui, riait. Mais quand il avait terminé, tous ses traits reprenaient leur place avec précaution.

L'attention de Poseux-de-Questions errait vers quelque chose qui semblait s'imposer à lui mais qu'il ne parvenait pas à identifier. Vers quelque chose... à moins que ce soit vers quelqu'un?

- Donc nous avons déménagé ici. Enfin j'étiions chez nous, poursuivit la vieille femme. J'en avais assez de pondre de la nourriture de cimetière pis tout le monde clabaudait de moi que j'étais même pas capable de garder un enfant. Alors j'ai dit à Jean-Eudes: "tu me fais un autre enfant et moi je m'arrange pour le garder." Il n'en consécutait rien que je restasse au litte, alors j'avons restée couchée pendant les deux premiers mois de mon engrossage pour qu'a s'accroche comme y faut dans mes flancs. Mè que Pauline est sortie du moule a l'avait la même air feluette que les autres mais j'm'ai dit à moi que ctelle-là, le bon Dieu l'aurait pas. J'm'ai viré du bord à saint Joseph pis j'y ai dit que lui y pouvait nous défendre. J'y ai faite neuvaine sur neuvaine.

- Fait dire que la p'tite, tu l'as ben graissée avec de l'huile de saint Joseph, l'interrompit Jean-Eudes.

- Ch'comprends donc! J'la badigeonnais par tout son p'tit corps, même dans sa craquette pour le cas où un jour elle itou aurait des enfants. J'y en faisais boire itou. Tandis ce temps-là, Patte-d'Éléphant y faisait prendre des gobelets d'alcoolat de mélisse oubédon d'autres sortes d'herbes qui cueillait exiprès pour elle. J'veillais ma petite Pauline toua nuitte et j'me tenais réveillée en répétant au bon Dieu "non tu l'auras pas; pas ctelle-là, pas Pauline. Pis saint Joseph est su mon bord à part de ça." Au matin, c'est Jean-Eudes qui partait les vivres pour la journée parce que moi j'restais au litte avec la p'tite pour continuer de la couver. C'est mon Jean-Eudes qui faisait toute. Y redonnait le branle au feu, y faisait bouillir la bombe, y amorçait une batelée de lait emprésuré pour la p'tite, pis une fois par semaine y lavait le plancher avec les vieilles feuilles de thé. C'est pas qu'un p'tit homme de fiance mon Jean-Eudes, mon p'tit monsieur.

La vieille souriait. Le vieux riait, un peu gêné du compliment. Poseux-de-Questions n'avait pas besoin de poser de questions: la bielle transmettait toute seule.

- Après huit neuf mois, la p'tite faseyait encore mais elle était à ras d'être sauvée. Alors j'ai dit à saint Joseph: "si le jour de votre fête, moi pis la p'tite on est d'équerre pour aller à l'église, je vous promets un abonnement de cinq ans aux Annales de saint Joseph." Eh bien mon p'tit monsieur, le dix-neuf de mars, Pauline était ralinguée. A commencé à prendre des couleurs, à profiter, pis à manger d'la morue comme tout le monde. Mon p'tit monsieur je vous l'dit, cette enfant-là, c'est pas compliqué, je l'ai volé au bon Dieu. J'avons peut-être passé neuf mois au litte à la soigner pis à la couver mais le monde y ont su qu'la Eudoxie

était capable de garder un enfant, même si le docteur Patte-d'Éléphant me trouvait vieille assez pour avoir un autre enfant.

Une fois en bas de l'escalier des Duguay-du-Quai (escalier muni d'une seule rampe), détail qu'il rangea dans un coin de son cerveau), le sociologue supputa la direction à choisir. Rentrer à l'hôtel? Il était trop tôt. Parfaire son enquête en allant rencontrer le curé? Il était trop tard. Et puis, il n'avait pas pris de rendez-vous.

Il s'efforça de voir où il en était dans sa recherche et se demanda même s'il devait la poursuivre. Il se rappelait que les habitants d'une île du Saint-Laurent l'avaient interdit de séjour chez eux quand avaient paru en librairie les résultats d'une "étude de moeurs" effectuée chez ces gens. Autant ils l'avaient accueilli en toute naïveté, autant ils le lyncheraient si derechef il se montrait le coin de la figure dans leur village. Honnête sociologue, il avait la conviction d'avoir effectué son travail le plus consciencieusement et le plus scientifiquement possible. Pourtant, les personnes concernées avaient reçu son ouvrage comme s'il avait été rédigé en versets sataniques. "Les gens font mentir leur miroir tant qu'ils le peuvent, conclut-t-il, et quand ce n'est plus possible, ils le brisent. Mais ce n'est pas cela qui me taraude. J'ai l'impression de passer à côté de quelque chose ou de quelqu'un; comme un visage qui me remplit d'émotion sans que je n'arrive à l'identifier."

Il orienta finalement ses pas vers le cap Chagrin, là où les vagues produisent un si grand fracas lorsqu'elles s'y brisent. Il sentait que cette clameur l'aiderait à voir clair et se rappela la phrase que monsieur Jean-Eudes avait prononcée tantôt en l'accompagnant jusque sur la galerie: il faut aussi mourir."

Il marcha vers le tintamarre, d'une allure unie, chassant cette idée de mort qui le déprimait. Elle fit place à une brutale volonté de joie, à un désir d'explosion des sens dans la joie. Cette envie lui en rappela une autre, plus prosaïque: il fit

glisser le fermoir de sa braguette et urina contre un rocher en se faisant l'observation que tous les hommes, lorsqu'ils ont le choix, urinent contre un objet vertical. Voulant échapper à sa condition d'homme, il pivota d'un quart de tour et, face à la mer, il paracheva son opération d'essorage de vessie sur le sable.

C'est en saboullant son pénis que l'image de l'hôtelière de l'Hôtel du Havre inonda son esprit d'un déluge absolu: d'abord sa crinière dorée, d'un blond vénitien, sertie de lumière, la douceur vive de son sourire, la pâle carnation de sa peau, son corps légèrement potelé et puissant, adouci par une sorte de plénitude souple, ses longues mains graciles qu'elle agitait en parlant, ses fesses bien bombées, ses seins pulpeux aux pointes saillantes et... et l'océan de ses yeux bleus, bleus comme l'éternité.

C'est en songeant à la colline inspirée des hanches d'Ancolie que l'homme éprouva une énorme difficulté à rentrer son membre et à le ranger le long de sa cuisse, tout en se surprenant d'une telle invasion dans son cerveau.

D'accord, en s'inscrivant à la réception, il avait été frappé par la beauté de l'hôtesse; même que son eau de toilette à l'hibiscus avait remué quelques petites fibres dans son estomac. Bien sûr, il avait observé que cette femme se mouvait avec la grâce d'une reine, comme si elle flottait davantage qu'elle ne marchait. Assurément, il s'était souvenu, en l'écoutant parler, que Dieu reconnaîtra ses anges aux inflexions de leur voix. "Mais ce n'est pas une raison, se dit-il, pour se faire survolter les sens par l'image de quelqu'un, de se sentir avalé tout rond et transformé en langueur."

De fait, Poseux-de-Questions sentit monter en lui l'irrationnelle tension du désir, cette éreintante obsession qui rend la respiration épuisante, forcée, qui tarabuste les entrailles et fait les jambes flageoler.

Il s'assit dans le sable, jambes étendues, bras tendus soutenant son corps, tête renversée vers le ciel, dans le fracas des vagues qui

assaillaient le cap Chagrin. Il se remémora la façon dont il s'y prenait pour séduire une femme et constata que toutes celles avec qui il avait fait l'amour étaient des collègues et des étudiantes, des femmes qu'il côtoyait quotidiennement pendant des mois et des années. Connaissant bien son monde, sachant à quelle porte frapper et à quelle herse ne pas se buter, il n'avait jamais été éconduit et ne s'était jamais enlisé dans des fins de liaisons boueuses, susceptibles de menacer son image de bon père de famille et de mari irréprochable. Une trépidation dans un motel de la ville, un à-coup sur le divan du salon des professeurs après le passage du gardien de nuit, un tressaut rapide et silencieux debout dans une encoignure de la bibliothèque (c'est ainsi que la bibliothécaire aimait se faire affriander), une aventure d'une semaine ou deux, pimentée parfois de calçonnades, avec une collègue dans l'une ou l'autre ville du territoire où on avait à travailler et, sage retour à la maison.

S'ensuivaient souvent quelques jours de nostalgie, mais toujours le chemin fourché redevenait droit, lisse et d'une bonne monotonie ronronnante.

Là, la situation se présentait différemment: il se trouvait en terrain inconnu, voire peut-être hostile: ce médecin, parent de l'hôtelière, qui l'expédie de cavalière façon; ce gros garçon en forme de tonneau, attaché à la garde d'Ancolie et qui la regarde sans discontinuer avec des yeux chavirés mais qui le toise, lui, de ses prunelles de bull-mastif.

"Je ne vais quand même pas me jeter à ses pieds, baisser la bordure dentelée de sa robe et lui déclarer: "mon cœur se consume d'amour pour vous au point d'avoir mal, oh belle dame et vous avez le pouvoir de restaurer les esquilles de ma douleur en abandonnant votre corps aux délices de mes voluptueuses étreintes." Non, vraiment, ça ferait un peu bateau. Une telle approche déclencherait son grand rire et j'aurais l'air d'un vrai jéciste. Tiens!

Je crois tenir une idée: je vais lui demander une entrevue s'inscrivant dans le cadre de ma recherche. Après... après on verra.

• • •

Belle-Anse-du-Cap, le 30 août 196...

Mon cher John,

J'ai bien reçu ta lettre et j'ai vu à ce que tu m'as demandé. Les infrastructures du havre sont toujours les mêmes et les gréements d'accostage et d'arrimage sont prêts à recevoir vos dinghys que vous pourrez embouquer entre le quai et le barachois pour les y ancrer. Même que la municipalité (hum, mon père) a fait fixer, des côtés ouest et est du quai, deux nouveaux merlins dont les fils de caret sortent de la manufacture. Quant au transatlantique, il gît toujours sagement au fond de la mer.

Vous pourrez utiliser la chacunière du jardin pour entreposer votre matériel de plongée ainsi que les objets repêchés. Si d'aventure la moisson se révélait plus importante, Narfé dressera une tente sur la pelouse à l'aide de ses deux voiles à empointure.

Marc et Antoine pourraient coucher dans la suite Louis XIV tandis que Philippe et Auguste occuperaien la suite Catherine II (l'ancienne François Premier que j'ai rebaptisée dès mon entrée en fonction pour satisfaire l'admiration que je porte à cette impératrice de toutes les Russies).

Quant à toi, mon pirate des temps modernes, je te garde près de moi, tout près de moi, tout contre moi, dans ma chambre et dans mon lit. Tu pourras fumer et laiser traîner tes hardes, ça ne me dérange pas puisque c'est toi qui me déranges. D'autant que j'aurai davantage de temps à te consacrer quand tu sortiras du royaume de l'eau et des ténèbres car, comme tu sais, j'ai quitté l'enseignement. Je m'ennuirai sans doute un peu de mes flos mais tu seras là pour recevoir mon débordement d'affection.

Quand tu es parti l'automne dernier tu m'as dit, sur le pas de la porte, que je jouais de l'homme comme Paganini du violon. Dans ta lettre de Noël, tu m'écris que jamais tu n'as éprouvé plus de ravissement dans mon corps que dans celui d'aucune autre femme. Et dans ta missive de la semaine passée: "Il y a chez toi une joie d'exister et une sensualité qui donnent envie de manger ton sourire."

A tout cela je réponds que je n'ai pas encore atteint mon âge culminant. T'aimer, par ailleurs, constitue un danger. Mais étant donné tout ce que tu connais de moi maintenant, il n'existe plus aucun risque dans ce danger.

Nous vivons notre amour en pointillés? Alors sachons en profiter. Le jour de ton arrivée, je t'invite à souper dans la suite Ancolie, notre havre d'amour et de paix pendant trois semaines, mes trois plus belles semaines de l'année. Ce soir-là, je porterai un jupon rayé vert et blanc troussé sur un cotillon vert de Saxe et casaquin assorti.

Le menu est déjà établi. En entrée, ce sera une pouarde aux morilles façon Tonnelle. Tu sais ici, la reine des champignons est mon assistante cuisinière. Ensuite nous passerons à une création léonienne: canard aux figues (je louche déjà de plaisir) arrosé d'un Château de Clotte cuvée 1959 dont le raisin pousse sur l'adret de la Côte de Castillon, cadeau d'Emma Goldberg, mon agente montréalaise qui, incidemment, sera ici durant votre séjour. Nous finirons plus sobrement, dans la tradition de mes ancêtres, avec un

gâteau à la fleur de patates accompagné de louises-bonnes, si tu penses à en apporter une petite douzaine car à Belle-Anse-du-Cap, ce n'est pas commun.

Ensuite? Eh bien, je te dodinerai en passant mon doigt sur la falaise de ton beau front tout couturé tandis que mes seins t'appelleront. Tu glousseras pendant que j'émetterai des petits rires frileux de boniche lutinée. Nous trouverons dans les plis secrets de nos corps des sources d'inspiration qui nous mèneront de collines en montagnes mais non en sommets; pas si tôt. Ton côté fripon d'abord: ton insoutenable portée linguale qui m'illumine l'intérieur. Quant à la suite, nous verrons bien car je me sens tout chose et il faut que je m'arrête: je viens de prendre un malaise.

Mon père a bien hâte de te revoir mais il faut que je te prévienne qu'il porte sa peau comme un vêtement rétréci. Bien qu'il se lève et s'habille tous les jours, qu'il varnousse dans le jardin et nous fait faire bombance, il reste qu'il ne passera pas l'hiver qui vient.

Salut mon cher amour. Mon cœur t'attend. Mes ouvertures t'espèrent.

A.

◦◦◦

Tonneau houssinait les carpettes fixées à la corde à linge tout en suivant du coin de l'oeil, mine de rien, le sociologue qui regagnait l'hôtel.

Tonnelle venait de terminer le nettoyage de l'intérieur des armoires à vaisselle et préparait une panerée de fruits et d'oeufs durs qui allait accompagner le souper, souper frugal de fin de saison dont devraient s'accommoder Beau-Parlant et Poseux-de-Questions, derniers pensionnaires de l'hôtel avant l'arrivée des plongeurs. Le grand souper était prévu pour le lendemain, veille de leur départ. Aussi, Tonnelle était-elle triste. Elle eût aimé retenir Beau-Parlant dont le jabotage l'amusait presque autant que l'électrophone du bar de l'hôtel, bien que la nuit elle devait lui enfoncer un sein dans la bouche afin de récupérer un peu. Dans deux nuits cet amant d'une semaine s'en irait vers la ville où il retrouverait sa femme, son travail, sa vie. Sa vie à lui. Deux larmes, retenues un instant par ses longs cils, noyèrent les yeux de Tonnelle.

- Allons, ma mie, il y aura peut-être un plongeur, murmura Ancolie qui devinait l'émoi de la jeune fille.
- Et il partira lui aussi.

Ancolie déposa le verre d'eau qu'elle était venue se chercher et enveloppa la main de Tonnelle dans les deux siennes.

- Allons, cela passera...
- Justement, ils passent tous et me laissent avec ma vie vide.

Tonnelle éclata en sanglots. Ancolie la prit dans ses bras, la berça d'un léger mouvement avant-arrière, lui chuchota à l'oreille quelques bonnes paroles, sortit de la manche un mouchoir de dentelle avec lequel elle lui épongea délicatement les joues. Puis, reprenant son verre d'eau:

- Je suis là, moi, Tonnelle. Je suis dans ta vie, qu'est-ce que tu crois?

Et elle retourna au pupitre de la réception où l'attendaient ses écritures. Au passage, elle salua d'un sourire le sociologue qui entrait dans le bar.

Ce dernier demanda à Grand-Sec, Palette et Gros-Lard s'il pouvait prendre place à leur table.

- Ousqui a d'la gêne y a pas de plaisir, répondit le boucher d'une voix mi-enrhumée mi-éméchée.

Vingt minutes et une bière plus tard, Poseux-de-Questions leur posait des questions sur les différents aspects de la pauvreté à Belle-Anse-du-Cap.

- Y a pas grand monde ici qui font leur signe de croix à crédit, sentenca Grand-Sec. Car voyez-vous, mon cher monsieur, nous, la pauvreté, on l'exporte, ou plutôt, elle s'exporte tu seule.

- Puis-je vous demander d'être un peu plus clair, demanda le sociologue, le stylo suspendu à quelques pouces de son bloc-note.

- Me semble que c'est clair assez, reprit Grand-Sec.

- Ben oui, enchaîna Gros-Lard en essuyant du revers de sa main la mousse sur sa moustache. Ici il y a des possibilités de gagner sa vie pour les familles déjà établies. Alors, le trop-plein de jeunes qui faut pour la relève, y rident les haubans vers les villes. A Belle-Anse-du-Cap, on exporte deux choses: du poisson pis de la jeunesse.

- Une famille qu'a même pas son propre vase de nuit, c'est rare assez, renchérit Palette. Par contre y a peu de maisons qui ont les dernières commodités comme au presbytère. Un moyen gros pochu icitte, le curé, monsieur.

- Palette a raison, reprit Grand-Sec. Un houmme riche c'est un houmme qui a d'l'argent. Des fois Charreux (on l'appelle Charreux

rapport qui peut pas se déplacer sans son char), y oublie ses pieux. Mais la quête, ça jamais. L'hiver y décrisse dans le Su, pis pas tu seul à part de d'ça, pis l'restant d'l'année y reste dans son gros mautadit château Frontenac qu'on paye avec nos sueurs pis nos labeurs qu'il nous flibuste. J'y payerais pas le bon Dieu sans confession à cestuy-là. Au moins s'il piratait les pirates.

- Pompe-toi pas, Grand-Sec, tu pourrais tomber en faiblesse.
- C'est aisé de se pomper pis de rester ben affourché su sa chaise, en remit Gros-Lard de sa voix enrouée. Si t'avais son quintal de jarnigouenne, tu calibrousserais dans les mêmes mouillages sans te soucier à moucher les morveux jusqu'à ménuit.
- Bageule-lé donc que chu un derrière blême!
- J'avons point baguelé de tel.
- Tu baqueles point mais tu houspilles. C'est tout comme.
- Perroquet de fougue, tu me les sectionnes. Ah! pis cesse de ribouler des yeux comme ça.
- Maroufle! Tu te prends pour Ti-Kine à Anastasie à Amand Lanoux?
- Non. Lacordaire seulement.
- J'crérons, cher, que tes émotions prennent de l'altitude assez.
- Ah! pis faut ben s'amuser un p'tit brin à tous les temps en temps.
- Voire!
- Moi au moins j'attends l'hiver pour m'enchifrener.

- Pas étonnant; grèyé de chanfrein comme que t'es, tu fais coton assez que c'est une malfortune. Y en a pas de plus présent dans l'pays.
- Pis toi, ta fille, tandis ce temps-là que t'es au large, a se pavane dans la paroisse avec son p'tit volant décalventré. A taille sa route hardée d'un clin foc qui a l'air d'un fiftou.
- J'voudrais pas aller fouiller dans le mitan de ta grimace, rapport que ça doit grouiller là-dedans. Ouille! Ouille!
- Avec tes sautes de rythme, tu peux ben débalanciner de ta dunette à la moindre quioune.
- C'tait point une quioune mais un scwall. Un scwall qui t'arait démaçouné de ton speedeur, toi pis ta disparate d'oripeaux que même les noyés s'araient sauvés avant d'espérer le refoul. Ça leur aurait fait deux malemorts.
- Voire!
- J'voudrais pas passer pour plus mal engoulé que j'en ai l'air, mais apparence que tu prônes parmi la paroisse que le Barbu-Talon, avant d'avoir les guerlots caducs, y trôllait deux bonnettes en même temps pis une petite bigantine en appoint?
- Sûr! M'a vous dire ben plusse; y s'activait à capeler des manoeuvres aux cabillots des rateliers jusse qu'à temps que Les Boules (comme y l'appelle) l'ait envoyé aux vergues pour y serrer le cacatois.
- Ça esplique qu'astheure pour lui c'est la calmaille pis qu'il ne baguenaude plus.
- Y bouillonnait d'une telle colère qu'il a fallu lui donner un bain pis que l'eau du bain entrait en ébullition.

- Pis ça a tossé tellement dur qu'il a arrêté de tambouiller pendant des jours...
- Taisez vot'goule, vous nous abasourdissez. On mettra notre linge au sale en famille. Ta passée est terminée, Grand-Sec, ou je te baratte la grimace.
- Regardez-moi voir la geste. Taiseux! Une tablée!
- T'as raison. Y a assez qu'on est pauvre, on commencera pas à se priver en plusse. L'heure des compliments est sitôt venue que je suis bien aise qu'on se fasse une frairie.
- Fait tant qu'ètre en frais, c'est pas malaisé, on va s'envoyer une galimafrée pis on va tambouriner et violonner.

Les yeux de Poseux-de-Questions allaient de Gros-Lard à Palette, de Palette à Grand-Sec, de Caïphe à Pilate et de Charybde en Scylla tandis qu'une ride d'incompréhension se creusait entre ses sourcils. Lorsque Taiseux, précédé de son plateau tintinabulant arriva à leur table, le sociologue s'alluma calmement une Sportsman, inhala consciencieusement et nota posément sur son bloc-note:

Nom de la population étudiée: les Belle-Anseois.

Caractéristique: indiscipline.

Explications et commentaires: Je leur pose une question relative à leur économie et je reçois un arrosage de mots incompréhensibles prononcés par je ne sais qui et adressés à je ne sais qui. S'engueulent-ils? C'est possible mais à la fin ce n'est pas grave puisque le tout se termine dans un océan de bière: encore là, indiscipline.

Se moquaient-ils de moi comme ce bizarre médecin-botaniste à patte d'éléphant? Il n'y a rien de plus sapant pour le moral que de ne pas avoir de prise sur son travail. Cette recherche, qui me glisse entre les doigts depuis le début, commence à m'emmêler sérieusement. Ils se donnent et nous donnent des sobriquets? Dans

mes archives personnelles, Belle-Anse-du-Cap s'appellera le "Village des Anguilles."

Poseux-de-Questions écrasa minitieusement son mégot parmi une dizaine d'autres et prit lentement congé de ses hôtes en les remerciant de leur généreuse collaboration. Lorsqu'il franchit la porte séparant le bar de la salle à manger, il entendit des petits rires étouffés dans son dos.

• • •

Tonnelle s'était empressée d'accepter la suggestion de Beau-Parlant de transformer leur souper en pique-nique et d'en faire un tête-à-tête sur la plage, du côté du cap Déboulé. Aussi, est-ce Ancolie, gracieuse et souriante, qui alla reconduire le sociologue à la table d'où la vue sur la mer pailletée d'argent offrait des effets presque surnaturels dans cette luminosité de fin d'été. L'hôtesse portait une accorte robe plus pâle parfaitement accordée à la couleur de ses yeux. Les manchettes et la large encolure, où se laissait voir le balconnet du soutien-gorge comme un ornement, étaient passementées de fine dentelle blanche, au point d'Alençon, et soulignaient l'éclat marmonéen du visage d'Ancolie.

- Prendriez-vous un apéritif?

Il éluda la question et rappela brièvement à l'hôtelière-hôtesse les mobiles de son séjour à Belle-Anse-du-Cap.

- Aussi, conclut-il, j'aimerais bien bavarder avec vous même si je viens de subir un barrage de mots de la part de trois de vos compatriotes.

- De quoi bavarderions-nous?
- Eh bien, de la vie ici. De vos us et coutumes vus par le bout de la lorgnette de l'hôtelière qui voit beaucoup de monde.
- Et beaucoup d'enfants?
- Que voulez-vous dire?

- Jusqu'au début de cette saison-ci, j'étais l'enseignante du village. Je n'assistais mon père à l'hôtel que durant l'été.

Les yeux noirs du sociologue s'allumèrent:

- Mais alors, vous m'êtes doublement précieuse.
- Je ne vois pas ce que cela vous donnera de savoir que nous ayons telle ou telle habitude. Vous devriez faire votre enquête du côté de Bonaventure; là au moins il y a un zoo.

Les yeux noirs du sociologue s'éteignirent. "Le pire c'est qu'elle a raison, se dit-il. Il est plus facile d'interviewer un éléphant que Patte-d'Éléphant."

- Dans ce cas apportez-moi un scotch. Double. Double et demi si faire se peut. Avec pas de glace dedans et un demi-dé à coudre d'eau tiède.
- Dé à coudre, là vous commencez à m'intéresser car voyez-vous, je suis dentellière à mes heures. De plus, j'adore les chats. Regardez près de la pergola, là, ce chat qui se déplace lentement comme un grand félin d'Afrique en miniature. C'est Deux-Couleurs, la chatte de la maison. Mignonne bête! Vous aimez les chats?
- Euh...

- Bon, je vous apporte votre gobelet de scotch.

Poseux-de-Questions était soufflé. "Telle fille singulière, tel père insolite", se dit-il. La conversation qu'il avait eue la veille avec ce dernier lui revenait en mémoire. Alors qu'il voulait lui poser des questions sur la vie des Belle-Anseois, monsieur Léon l'avait dirigé vers le refus d'obéissance de Giono qui pourtant s'était accommodé de l'occupation allemande. Puis, il l'avait conduit du côté de Faucher de Sainte-Maurice, déguisé en zouave et faisant face à Arthur Buies qui servait chez les garibaldiens. Enfin, il l'avait manœuvré vers Colette qui n'accordait à la politique ni l'intérêt ni l'importance que Machiavel lui donnait, comme Mithridate d'ailleurs, ce qui n'empêchait pas ce dernier de digérer les poissons.

Lorsque Ancolie se pencha pour lui donner son verre, le sociologue apprécia le décolleté de sa robe en même temps que son odeur de femme, légèrement mêlée de lavande, lui emplit les narines.

Il déglutit.

- Et alors? lui demanda-t-elle.

- Alors quoi?

- Bien, les chats. Les aimez-vous?

- Euh.... disons que j'aime bien les observer, comme les humains, commes les sociétés.

- Vous arrive-t-il parfois d'échanger simplement avec d'autres humains?

- Sans doute. Comme tout le monde. Vous savez, je ne suis pas qu'une bête scientifique.

- A la bonne heure. Alors je vous propose que nous soupons ensemble tous les deux. Comme vous voyez, il n'y a que nous dans la salle à manger, je n'espère pas d'autres clients ce soir, les arrivages de touristes sont terminés et les employés ont regagné leur logis sauf Taiseux qui s'occupe du bar. Je nous prépare un petit souper froid pour m'épargner le service, je fais un détour par la cave où dort un Mâcon supérieur que j'ai à l'oeil depuis longtemps, et je suis à vous. Que dites-vous de cela?

- Voilà un programme qui m'enchante.

- Parfait. En attendant je vous demande de regarder sous la gloriette, là où Deux-Couleurs s'est immobilisée. Elle est convoitée par ce chat noir et par ce chat blanc qui progressent vers elle pouce par pouce. Tantôt vous me ferez un rapport détaillé de vos observations.

- Convenu, madame Ancolie.

Il la regarda s'éloigner vers la cuisine, dodelinant à peine des hanches, dans cet étrange état d'apesanteur qui le fascinait tant.

• • •

Pendant ce temps, sur la plage, dans une anfractuosité du cap Déboulé, Beau-Parlant avait baissé le son: Tonnelle lui tenait la tête emprisonnée entre ses cuisses. Il soufflait plutôt qu'il ne parlait. Ses mots venaient s'écraser sous son mont de Vénus.

• • •

- Viandes froides, pain, fromages, salades, cela vous convient-il? demanda Ancolie en déposant le plateau sur la table.
- A merveille, répondit le sociologue avec entrain. C'est en masse pour me délicher, comme vous dites ici.
- Mirez-moi ce Mâcon.
- Je bave déjà.
- Et alors, cette analyse?
- Permettez que je verse?
- Je vous en prie.
- Les chats se battent pour s'impressionner, pour montrer leur supériorité à l'autre, pas pour se tuer. Ces deux mâles étant de force absolument égale, ils ont établi le modus vivendi suivant: "Tu m'attaques et je fais semblant de céder. Tantôt je t'attaquerai et tu feras semblant de céder. Ainsi nous aurons sauvé la face et nous resterons en vie tous les deux." Voilà!
- En plus de faire l'économie de maintes talures. Vous avez dû observer que Deux-Couleurs n'est pas raciste: elle se laisse courtiser autant par le chat noir que par le chat blanc.
- Vous parlez comme un grand livre.
- Le livre de ma vie, ce sont les gens. Depuis que je suis haute comme trois pommes, je vois défiler quantité de personnes dans cet hôtel: des gens simples, délicats, intelligents, généreux, attentifs aux autres mais aussi des gens imbus d'eux-mêmes, malvas, cornant des sottises sans fin, forts de leur bon droit parce qu'ils ont de l'argent, supérieurs parce qu'ils viennent de New York, Montréal ou Québec. Je me mêle à tous ces types d'humains, je les regarde aller, j'en revois certains au fil des années que la vie

abonnit ou qui se bêtifient inexorablement. J'échange avec ceux qui ont le goût d'échanger, je plains les autres et ainsi j'approfondis ma connaissance de la vie.

- Et dans quelle catégorie me classez-vous?
- Parmi les gens sympathiques mais malhabiles. Mais ne vous en faites pas. La malhabileté, cela se dulcifie à la condition de laisser parfois la théorie sous le panneau d'écoutille.

Il voulut retarder l'envie qu'il avait du vin rouge-sang mais comme il lui fallait encore quelques secondes pour préciser sa pensée, il s'empara de sa coupe.

- A quoi buvons-nous?

La réponse claqua comme un coup de fouet:

- Au succès de votre recherche sur nous, fit-elle en lui offrant le panorama de ses dents.

La main du sociologue trembla légèrement.

- Vous persiflez?
- Il m'arrive de persifler à propos de deux sortes de théoriciens: ceux qui échafaudent de laborieuses théories en nous observant comme des animaux dans une zone de préservation et ceux, les pires, qui nous font rentrer de force dans leurs rondes théoriques déjà établies, même si nos coins sont plutôt carrés. On dit aux premiers que le parc national c'est à côté; aux deuxièmes, on leur en baye plein la goule à grands renforts de becquées de corbins, car voyez-vous, des journalistes, des psychologues, des sociologues, des fais-ben et d'autres poseux de questions, on en a vu des pilotes et des montains de par ici. Leur odeur nous est devenue

plus forte que le fraîchin et on la sent dès avant la station de Belle-Anse-du-Cap. Mais toute cette ramée de beau monde s'accorde sur deux points: nous sommes hospitaliers et buvons sec.

Elle leva sa coupe, attendit que son invité fasse de même et, lorsque le cristal tinta elle conclut:

- A notre belle soirée qui commence.

• • •

Pendant ce temps sur la plage, dans une anfractuosité du cap Déboulé, Beau-Parlant ne parlait plus. Il hululait de plaisir tandis que Tonnelle vagissait une sorte de râle humide.

• • •

L'hôtelière et le sociologue commentaient l'actualité politique des dernières années: la chute de l'ancien régime bleu accélérée par les accusations d'un journaliste qui avait révélé le scandale du gaz naturel, accusations publiées dans un journal auquel Léon était abonné et que l'ancien premier ministre qualifiait de "putride et cancéreux".

- Ce Bayard ira loin, prédit Poseux-de-Questions à propos dudit journaliste. Il quittera son métier pour accéder à de hautes fonctions ministérielles et il serait normal qu'après sa mort (à la

condition qu'à son tour il ne trempe pas dans des affaires louches) sa mémoire soit perpétuée par un édifice public ou un boulevard qui porterait son nom.

- Pourquoi pas un pont?

- Un pont?

- Bien oui! En ébranlant un mythe d'un autre âge, cet homme a contribué à nous ouvrir la porte de l'avenir. Cela vaut bien un pont.

- Ah!!!

Ils parlèrent aussi d'un général, président de république française, empêtré dans une guerre nord-africaine et qui avait une propension marquée pour les balcons d'hôtels de ville du haut desquels il faisait des déclarations fracassantes.

- Étant donné que nous constituons la plus importante présence française en Amérique du Nord et que, dit-on, les Français sont nos cousins, qui nous dit qu'un jour ce général ne convoiterait pas un balcon chez nous? suggéra Poseux-de-Questions. D'autant que ce personnage lorgne notre uranium enrichi dont la France a grand besoin.

- Ce serait une bonne idée; il pourrait utiliser le balcon du deuxième étage de mon hôtel, s'exalta Ancolie.

- Je ne voudrais pas minimiser l'importance de Belle-Anse-du-Cap sur l'échiquier géopolitique de l'Amérique du Nord mais je serais plutôt enclin à croire que le général choisirait une ville-carrefour où l'écho de son cri connaîtrait de plus vastes répercussions.

- Tracadièche, alors!

- Mhhh... j'aurais plutôt tendance à imagier une ville comme... disons Montréal, par exemple.

- Ah bon! fit-elle en clignant de l'oeil.

Le sociologue se méprit sur le sens de ce clin d'oeil et des balcons, il passa au balconnet du soutien-gorge d'Ancolie. Le grand rire de cette dernière emplit la salle à manger et alla heurter les murs du bar d'où Taiseux venait s'informer si tout allait bien.

- Tu tombes à point nommé mon bon, lui dit-elle en lui effleurant l'avant-bras de sa longue main. La bouteille de vin est vide et nous avons encore du fromage. Irais-tu à la cave nous quérir un Cépage Merlot?

Taiseux s'exécuta et l'hôtelière dit à son invité:

- Vous voyez que vous n'êtes pas si malhabile quand vous mettez votre théorie sous le boisseau.

- Vous croyez? demanda-t-il d'une voix mal assurée à cause de sa pomme d'Adam qui faisait l'ascenseur dans sa gorge.

- On peut tout obtenir de moi à la condition de savoir s'y prendre.

Le sociologue avala une grande quantité de salive et fut mal à l'aise de ne pouvoir dissimuler le mouvement de sa glotte. Il abaissa son menton mais trop tard: elle avait remarqué.

- Est-ce l'idée du Merlot qui vous fait à ce point insaliver?

- Admettons.

- Il est court assez, mais avec du fromage il n'est pas piqué avec les vers.

- Des vers.
- Quoi, des verres? Ces coupes ne conviennent plus?
- Pas piqué des vers.

Taiseux était de retour avec le vin et deux coupes propres. Pendant qu'il débouchait, Ancolie lui demanda comment ça allait du côté du bar.

- La calmailler complète. Belle heurette que le dernier écluseur a ridé les haubans. Je barre et j'appareille à moins que vous ayez encore besoin de moi?
- Ca ira Taiseux, tu peux regagner ton logis. La nuit sera calme et demain ne sera pas une grosse journée. Bonne nuit.
- Bonne nuit, madame Ancolie. Bonsoir, Monsieur.
- Bonsoir!

Le sociologue attendit que Taiseux soit sorti.

- Pourquoi dites-vous que la nuit sera calme?
- Parce qu'à part vous, il n'y a qu'un autre client et il est sorti avec mon assistante-cuisinière. En comptant mon père, nous ne sommes que trois dans ce vaste hôtel.

Le sociologue posa une main hésitante sur celle d'Ancolie.

- Cette nuit calme, on pourrait la rendre, disons... active?

De sa main libre elle prit lentement sa coupe et avala pensivement une gorgée de vin.

- C'est que vous tombez bien mal car j'ai le coeur à marée haute: mon amant de septembre arrive après-demain et dans ma tête, je suis déjà dans ses bras. J'aurais l'impression de faire l'amour avec lui et il faudrait que je me retienne pour ne pas prononcer son nom. Revenez dans un mois.

- Pourquoi dites-vous "de septembre"?

- Parce qu'il ne vient qu'en ce mois. Les onze autres, nous entretenons le feu par correspondance.

- Je vois.

Il avala lui aussi une gorgée de vin. Il avait envie de fumer, mais il voulait garder sa main sur celle d'Ancolie.

- Pas piqué ce petit ginget.

- Pas piqué en toutte, approuva-t-elle.

Ils burent tous les deux, se tenant la main et se regardant dans les yeux.

- Vous savez, reprit-il, ce qui se passe dans votre tête, c'est votre cinéma à vous. Moi, c'est votre corps somptueux que j'aimerais caresser.

• • •

Pendant ce temps sur la plage, dans une anfractuosité du cap Déboulé, Beau-Parlant ne parlait ni n'hululait. Vaincu par le corps chaud de Tonnelle, le confort des couvertures, le cillement

du feu, il regardait filer les étoiles. Une brise de folie réveilla doucement Tonnelle. Cette brise s'enfla dans l'obscurité, devint rafale puis bourrasque qui lui chambarda l'entendement le temps d'une nuit, de leur ultime nuit.

◦ ◦ ◦

CHAPITRE HUITIEME

A n c o l i e

- Portez-vous toujours une culotte de soie?
- Je l'ai mise pour que vous me l'enleviez.
- Mais alors? Vos réticences de tantôt? Votre amant de septembre?
- Dans le fond je souhaitais que vous me persuadiez. quand, cet après-midi, je vous ai vu uriner face à la mer, j'ai monté rapidement enfilet ma culotte de soie blanche.

Le sociologue fit un effort pour que sa pensée ne se déstabilise pas. Les formes vastes d'Ancolie, ses muscles denses, son visage dont la détermination se dissimulait sous un sourire langoureux... non, il ne voulait pas voir ce visage énigmatique, même pas dans la couleur tamisée de cette chambre toute de tons pastels; sa voix veloutée lui suffisait. Il enfouit son épaule dans l'entrecuisse d'Ancolie et déposa sa tête sur son ventre.

- Vous étiez donc certaine que cette journée se terminerait ainsi?
- Sûre, oui. Certaine, non. C'est pourquoi je me suis parée de cette robe au décolleté passemanté.
- Diable de femme.

- Un homme qui me désire, même s'il s'évertue à dissimuler sa convoitise, dégage des ondes que je perçois, qui m'émeuvent toujours et qui me mettent parfois dans des dispositions d'accueil.

- Diable de femme.

- J'ai en permanence les sens survoltés et on peut me faire jouir d'un regard bien appuyé. Un tel regard s'enfonce bien au-delà de mes pupilles. Il peut me secouer le corps et se ficher dans mon ventre. Que voulez-vous? Dieu nous a conçus tels que nous sommes. Il veut que nous soyons de la façon dont Il a décidé et Il nous aime ainsi. Il a fait de moi une femme qui désire tout de la vie et même un peu plus. Entre juin et octobre, je suis comblée. Ça oui. Chargée de travail et de fatigue, secouée d'émotions ravissantes ou pénibles, gorgée d'hommes, ensuite mon amant John, mon vrai; je fais flèche de tout bois et je suis à la fois sur le pont, la dunette, la coursive et la cale. Cet hiver je ne retournerai pas à l'école emplir les cruches. Enfin je vais pouvoir m'occuper de moi; pousser l'art de la dentellerie plus avant, revivre mes trois semaines de passion avec John en lui écrivant pour nous remémorer nos exaltations, me gaver de lecture et de musique, tendre des collets, seule ou avec le vieux monsieur Duguay-du-Quai.

Ancolie cessa de parler. Le dos appuyé contre l'épaisse étoffe matelassée recouvrant la tête de son lit, elle caressait de ses doigts lancéolés et souples les cheveux et le visage de cet homme qui l'écoutait.

D'habitude, c'était elle qui écoutait; comme si les hommes avaient autant besoin de se confier que de faire l'amour et que le fait d'être nu devant elle et de lui avoir abandonné leurs corps les incitaient à mettre à nu leurs secrets, à lui livrer par pans entiers des parties du mystère duquel ils s'arment pour affronter la société qui autrement les écorcherait.

Le troisième concerto brandebourgeois livrait ses derniers accords et Ancolie ne voulut pas dévoiler à cet homme la tristesse qui la harcèlera à la mort prochaine de son père, ni toute la joie qui l'habitera lorsque ses entrailles se gonfleront, ni tout le plaisir qu'elle éprouvera à préparer cette naissance, ni ce petit brin d'appréhension face à cette première expérience de grossesse, seule, l'hiver, dans cette grande maison.

Elle pensa à John. Elle y pensait de toutes ses forces; toutes les fibres de son corps l'appelaient; tout son être le désirait. John. Son John. Même si présentement elle distrayait son attente avec ce passant, elle espérait John; comme jadis Pénélope attendait Ulysse.

Elle eut un mouvement de bassin pour sentir tout contre sa vulve l'épaule de l'homme. Ce dernier réussit néanmoins à se dégager, à ramper sur le corps d'Ancolie en direction de son visage. Elle entrava sa reptation en lui enserrant les hanches de ses cuisses mais il parvint quand même à sa bouche. Il lui pose sur les lèvres un baiser qu'il voulait léger mais peut-on allumer délicatement une charge de dynamite? Le vieux lit en bois de pommier recouvert d'une cire aux senteurs de miel craqua et geignit comme un bateau démâté par une mer en folie.

◦◦◦

Septembre profita de cette nuit de pleine lune pour prendre possession des côtes de Belle-Anse-du-Cap. Beau-Parlant s'en aperçut et en éprouva un léger frisson. Il réaménagea les couvertures et se blottit davantage contre le gros corps chaud de

Tonnelle. Son souffle régulier, uni à celui de la mer l'apaisa et il se rendormit. Seuls les lumignons de la braise veillaient.

◦◦◦

L'oeil fixe, la voix rentrée, sans le moindre geste, Ancolie racontait à son compagnon d'une nuit l'expérience la plus traumatisante de sa vie, la mésaventure qui l'avait conduite au début de cette pente abrupte où le vertige attire vers le magma de la folie.

- Nous avions vingt-cinq ans tous les deux, l'âge de la belle candeur. La compagnie du téléphone l'avait chargé, lui et un technicien, de rénover la centrale téléphonique du village ainsi que de remplacer les appareils dans les maisons; opération qui a duré tout l'automne: quatre mois d'une extase qui aurait normalement dû se terminer en bonheur permanent.

Le premier soir, j'ai aspiré son odeur en tremblant. Le deuxième soir, nous étions incapables de faire l'amour. L'éblouissement. La fascination qui dérègle les sens et les fonctions les plus élémentaires de la vie comme la respiration, l'appétit, le sommeil. Le troisième soir, même chose. Nous nous regardions, les traits fixes, incapables même de nous sourire. A peine si nous nous effleurions la peau de l'extrémité de nos doigts. Le plus léger contact de nos doigts engendrait mystérieusement une excitation étrange dans nos corps et dans nos esprits. Une troisième nuit sans dormir. Quand, au matin, nous nous sommes laissés pour aller à nos occupations (mon regard immobile commençait à inquiéter mes élèves), nous avons convenu qu'il fallait exorciser cet ensorcellement.

Cet après-midi-là, sans nous consulter, il a quitté son lieu de travail tandis que je donnais congé à mes élèves. Nous nous sommes retrouvés dans le hall en même temps. Nous nous sommes défiés du regard. L'hôtel était vide mais il y aurait eu des gens que ça n'aurait rien changé: nous étions incapables d'attendre une seconde de plus. Nous nous sommes rués l'un sur l'autre, arrachant nos vêtements comme s'ils avaient été en flamme et nous avons fait l'amour debout.

Un peu calmés, nous avons gagné ma chambre, notre chambre, puis, posément, attentifs à nos frottements lents et précieux, nous avons refait l'amour. A la fin de la soirée, Gabriel, c'était son nom, comme l'archange, me caressait si délicatement que j'avais l'impression d'être embrassée par un papillon.

Puis nous avons constaté que quatre mois, un tiers d'année, cela faisait en somme beaucoup de jours: plus de cent. Il ne m'en fallait pas autant pour tisser ma toile... Nous avons pu réapprendre les choses élémentaires de la vie: respirer, manger, évacuer, dormir.

Nous nous aimions posément, gravement même, mais avec obstination, en prenant le temps de nous régaler d'une ambiance, en étant sensibles à l'intensité des moments immobiles, en regardant les étoiles, en humant les odeurs légèrement putréfiées de l'automne, en admirant ces ors assourdis, ces bruns roussâtres. Nous parlions peu, trop occupés que nous étions à écouter nos sens, à nous apprendre par nos sens et à nous aimer jusque dans le moindre détail. Vive les sens; eux ne trompent pas. Cette façon qu'il avait de faire les choses de la vie les plus ordinaires avec une négligence qui ne manquait pas de grâce me renseignait davantage que s'il m'eût parlé de lui durant une heure. De même cette guise de me déshabiller de ses yeux veloutés et de ses doigts souples d'artiste, au son d'une mélodie intérieure qu'il rythmait sur mes boutons et agrafes. Et cette manière d'acquiescer d'une légère pression de sa main sur la mienne. Au fil du temps nous avons découvert que nous étions de ces êtres qui n'ont pas le choix de se

plaire car ils exigent de l'autre le meilleur. A force de nous écouter réfléchir, nous nous sommes rendus comptes que nous étions faits l'un pour l'autre, exclusivement et pour l'éternité. Mon père, avec qui Gabriel s'était lié d'amitié, lui offrit une association dans l'entreprise hôtelière. Tout était beau. je faisais face à un avenir qui brillait de la lumière la plus attirante qu'il m'ait jamais été accordée de surprendre dans ma vie.

Le vendredi, Gabriel allait à la compagnie rendre compte de l'état des travaux et passait la fin de semaine avec sa femme avec qui, étape par étape, il fermait les livres. Lorsqu'il rentrait, le dimanche soir, nous n'avions pas assez de bras pour nous embrasser et pas assez de jambes pour nous enjamber; nous voulions être pieuvres pour pouvoir nous enlacer avec deux fois plus de membres.

Puis vint cet autre dimanche, ce dimanche veille de Noël où nous avions mobilisé Narfé et deux de mes plus forts élèves pour nous aider à décharger le camion devant contenir tous ses effets, y compris son piano. Je lui avais aménagé une place dans le hall. J'avais aménagé à Gabriel toute la place dans ma vie.

La voix d'Ancolie se cassa.

- Pas de camion, pas de piano, pas de Gabriel. Le téléphone qui ne sonne pas; la lettre qui ne vient pas. J'étais suspendue dans l'espace. Avait-il choisi de passer la Noël avec sa femme? Il avait aussi choisi d'y passer le Premier de l'an, la Pâques, la Trinité... la suite de sa vie?

La nuque d'Ancolie s'affaissa. Le silence. Puis elle releva lentement la tête vers la chandelle dont la lueur à peine taquinait l'obscurité, et le sociologue vit dans son regard une cicatrice qui se rouvrait. Deux larmes hésitantes qui ne franchirent pas la barrière de ses cils. Un petit reniflement. A peine. Comme une inhalation légèrement enrhumée. Puis, presque inaudible, un soupir.

Il voulut la réconforter mais toute son attitude indiquait qu'elle n'avait aucun besoin de son réconfort. Il se sentit alors vaguement de la race des Gabriel. Il lorgna vers la bouteille de Merlot à peine entamée mais n'osa verser, ni pour lui en offrir, encore moins pour s'en servir.

- L'appel qui résonne dans le grand vide; qui ne sera plus jamais entendu par personne, poursuivit-elle. Je sentais que je me noyais en moi-même. J'étais océan. Rien après quoi me raccrocher. Ni l'école, ni la dentellerie, ni mes amis, ni la lecture, ni Bach ou Mozart. De toutes façons, me raccrocher n'aurait fait que retarder ma chute dans le gouffre au fond duquel je devais inexorablement échouer. J'attendais de dormir comme on meurt. J'ai obtenu un congé de la Commission scolaire et je ne faisais rien, ce qui m'occupait énormément: les larmes; que la brûlure des larmes; que les larmes qui ravagent. Parler à Dieu est un plaisir; le prier est une corvée. Depuis ce temps nous sommes en brouille Lui et moi. Est-ce que les malheurs imprévus sont plus insupportables que les autres? Cette fin si inimaginable. Si j'avais su, je me serais consolée dans un enfant que je me serais fait faire de lui. Même pas de photos: quand on a tout l'avenir devant soi, on a tout le temps de prendre des photos. J'aurais aimé le revoir une fois, juste une fois, pour tout retenir de lui. Revoir sa façon d'être pour vérifier si c'était bien celle-là. M'endormir encore une fois avec son sexe apaisé dans ma bouche pour en vérifier la sensation, le goût de nos liquides mélangés. Provoquer une dispute pour m'en souvenir. Même pas. Le vide. Le grand vide.

Ancolie s'étira, remit lentement sa culotte de soie et alla vers le guéridon incrusté de palissandre remplir les coupes.

Le sociologue observa qu'elle restait sensuelle dans ses moindres mouvements: sa démarche balancée dont on voyait l'épicentre, la palpitation de son nez reniflant une fleur ou un plat, le coup de langue, derrière le comptoir de la réception quand elle léchait un timbre.

- Ça ne vous ennuie pas de m'écouter?
- Les histoires tristes me sont d'un grand enseignement.
- Vous êtes gentil. Vous ne pouvez imaginer le bien que ça me fait.

Elle lui tendit une coupe.

- Vous aimez Rachmaninov?
- Bien sûr!
- Alors écoutons son troisième concerto en ré mineur.

Elle déposa l'aiguille sur le disque et, revenant vers le lit:

- C'est Malczynski qui est au piano, l'idole de Gabriel. C'est d'ailleurs lui qui m'a offert ce disque.

Avec les premières notes s'établit un silence tel celui d'une forêt qui se recueille. Puis ce fut tout l'orchestre qui raconta, avec une intensité parfois violente, le bonheur qu'avait vécu Ancolie avec Gabriel; ce bonheur qui, comme les dernières notes du premier mouvement, se dérobe juste au moment où il paraît si prometteur et reparaît en force, pour durer cette fois, au deuxième mouvement. Ancolie savait depuis cinq ans que ce deuxième mouvement ne la concernerait jamais.

Elle s'adossa contre la tête du lit, une jambe remontée devant sa poitrine, la main entourant la cheville, l'autre jambe allongée. Assis à l'indienne au milieu du lit, le sociologue faisant rouler le vin contre la paroi de sa coupe et le virait dans la lueur de la chandelle.

- La musique vous a-t-elle finalement aidée à refaire surface?

- Non.

- ...?

Ils dérivèrent sur un courant de silence. Elle but une gorgée de vin.

- C'est l'idée de ma mère qui m'a fait m'agripper au gouvernail. Ma mère est folle et je suis sa fille. Quand j'ai constaté que ma raison commençait à dériver, j'ai immergé l'aileron vertical pour garder le cap. Vivre détruite, cassée pour le restant de mes jours? Soit. Avoir froid, avoir froid tout le temps? Encore. Mais folle, jamais! Il y a eu aussi l'idée de mon amie Pauline. La Pauline à Eudoxie Duguay-du-Quai... au nom si prédestiné...

- Comment, prédestiné?

- Elle s'est balancinée au bout du quai, elle que sa mère a réchappé par la peau des dents alors que, bébé, elle devait mourir. "Belle victoire sur Dieu", qu'elle clamait, la Eudoxie, à l'époque. Moi j'avais huit ans et j'admirais sa détermination à vouloir que vive Pauline envers et contre tout. Après l'école il m'arrivait souvent d'aller couver Pauline pour que sa mère se donne un peu d'exercice, sinon elle aurait ankylosé. Bref, Dieu a fait semblant de passer pour battu; mais Il lui a injecté un mal, à Pauline. Le pire: le mal à l'âme. Ainsi Il n'a pas eu besoin d'aller la chercher: elle s'est tuée d'elle-même. Cela se passait au moment où je n'en menais pas large. Je n'avais plus la force de la renipper. Avant, j'avais de l'énergie pour deux. Pauline venait me voir et j'actionnais la manivelle du treuil. Elle revenait d'équerre pour un mois. Mais là, j'avais peine à naviguer à vue dans ce roulis épuisant. Alors nous coulions chacune de notre côté; jusqu'à ce que Pauline décide d'ouvrir les écoutilles pour laisser entrer l'eau. Le choc. Pour moi ce fut la grande déclenche: où je l'imitais, ou je me retroussais. Le lendemain des obsèques (Eudoxie était absente), j'écourtais mon congé et je reprenais la barre de ma classe. Mais je n'étais remontée des

enfers de par cette seule décision. Loin de là. Faute de potion anti-sentimentale, mon oncle, le médecin-botaniste m'a prescrit le sirop du temps. Quant au retour du sourire, je le dois à mon père, à sa vaste capacité à m'écouter. Il me laissait me révolter puis, d'une phrase dont il a le secret, il m'orientait dans une direction positive, comme à colin-maillard mais sans bandeau sur les yeux. Les soirs où j'avais le bourdon, il venait écouter la musique dans ma chambre, comblant de sa tendresse ce vide au milieu de moi, pour que l'habitude du désir ne s'émousse pas.

Ancolie termina son verre, le déposa sur la crédence Louis XV jouxtant son lit, ramena contre elle son autre genou et les écarta nonchalamment.

- Je tire de tout ceci que ce qui tue le bonheur, c'est d'en espérer un grand. Maintenant, j'additionne les petits bonheurs. Je crois savoir que vous avez un poète qui ramasse les petits bonheurs. Personnellement je préfère les cueillir: ils sont plus frais. Ce poète les aime tout en pleurs sur le bord d'un ruisseau. Moi je les aime tout en joie sur le bord de la mer. Ainsi ma précieuse Tonnelle qui sera la suite de Pauline puisqu'elle a l'âge de cette dernière au moment de sa mort, Tonneau que je peux faire sauter dans le cerveau de son tonneau, ces brides avec picots d'un point de Venise que vous voyez là, sous le bouquet d'épilobes et de rudbeckies, ce Merlot qui ne cesse de s'abonner à mesure que le temps passe, ce capayou fiché dans le sable de sa boîte de conserve, vous qui, en ce moment, convoitez mon abondante fourrure qui déborde de la languette de ma culotte...

- ... et John, dans tout ça?

- John? Attendez...

Elle ferma les yeux à demi, empoigna ses chevilles, cala ses coudes à l'intérieur de ses cuisses, en proie à une profonde réflexion.

- John n'est ni un petit ni un grand bonheur. John est une passion. Mais je lui tiens courte la bride sur le cou à cette passion. Je suis même devenue maintenant assez faraude pour la laisser border, mais jusqu'à une bouée fixée par moi. Maintenant que j'ai la vie bien accrochée, nous pouvons nous laisser pour le plaisir de nous languir, pour ne pas user cette passion et conserver intact le goût des retrouvailles. Pendant ces trois semaines que nous passons ensemble, nous accumulons suffisamment de souvenirs radieux pour pouvoir nous nourrir pendant le reste de l'année; nous vivons des rentes de notre amour. Mais pour être franche, je vous avoue que je me fais souvent rire. Heureusement, sinon sans ça, il y a des moments où je risquerais d'avoir la vessie proche des yeux.
- Dans beaucoup de couples apparemment heureux, on doit aussi parfois se faire rire.
- Vous semblez parler en connaissance de cause.
- Hélas!
- Alors retire-moi doucement ma culotte et attine-moi comme tu l'as si bien fait tantôt puis... préparons octobre.

° ° °

Ancolie n'avait cure des qu'en-dira-t-on puisque sa réputation était bien établie à Belle-Anse-du-Cap depuis de nombreuses années. Aussi, parmi les jets de vapeur chuintant que le train crachait sur le quai, embrassa-t-elle longuement Poseux-de-Questions sur la bouche, lui enserrant la taille d'un bras et la nuque de l'autre.

- Alors, c'est oui pour octobre?
- Après ce que je sais, je risquerais de perdre toute spontanéité.
- Pourtant, au moment de notre dernière étreinte, tu savais. Et je te jure que ces coups de butoir sur le fond de mon milieu étaient bien au-delà de la spontanéité. Crois-moi, je n'ai jamais été si bien toupinée.
- Toute belle et toute divine que tu sois, Ancolie, je ne suis pas sûr d'avoir le goût de faire partie d'un harem.
- Tu sais, ce qui se passe dans ta tête, c'est ton cinéma à toi. Moi, c'est ton corps somptueux que j'aimerais caresser à nouveau.

Il rit en lui pinçant tendrement la peau entre les sourcils.

- Il me semble que je me suis déjà entendu dire ça... diable de femme.

Le sifflet retentit. Il lui posa un baiser sur le front et s'engouffra dans le train. Il baissa la vitre de son wagon. Ancolie marchait à sa hauteur, le long du train qui s'ébranlait lourdement.

- Je crois que je t'aime, lui dit-elle.

Il lui tendit la main par la fenêtre. Elle marcha, la main dans la sienne, au rythme du train, en accélérant le pas. Rendue au bout du quai, elle courait presque. Leurs mains durent se lâcher et elle cria:

- Je te ferai l'amour appassionato.

Il fit signe qu'il ne comprenait pas.

- Ap-pas-sio-na-to, hurla-t-elle.

Le train s'engagea dans la courbe et disparut.

• • •

- Diable de femme, murmura le sociologue en regardant le paysage qui défilait de plus en plus vite.

Il s'absorba un long moment dans la pensée d'Ancolie, ses confidences, sa façon de maîtriser sa destinée, la vie de tous les jours qui devait être la sienne, son intelligence souterraine d'abeille qui sait où trouver les fleurs les plus parfumées, sa désinvolture et sa délicatesse, leurs ébats amoureux, son immense capacité à jouir et à faire jouir, la sensualité émanant de ses gestes les plus usuels, sa démarche chaloupée par un tango silencieux, son abondante toison blonde, dégoulinante et toute couettée après l'amour.

Le train longea la mer de près; de tellement près que le sociologue perdit toutes références avec la terre pendant quelques minutes. "Comme c'est bizarre, se dit-il, j'ai l'impression que le train glisse sur l'eau."

Puis il laissa vagabonder sa pensée sur les événements des derniers jours: "Diable de Belle-Anseois , à commencer par ce garçon coffré comme un tonneau, qui tourne autour de la patronne comme les anneaux autour de Saturne. Ce grand sec, l'autre qui a l'air d'un gros lard et celui à palette sur les sourcils; ils m'ont bien mené en bateau. Ce médecin à patte d'éléphant aussi, avec son eau de clou qui fait bander les impuissants. Et le père d 'Ancolie, ce vieillard valétudinaire qui fait mine de confondre Giono, Arthur

Buies et Mithridate qui digère les poissons. De sacrées anguilles ces Belle-Anseois. Il vous glissent entre les doigts et moi je rentre bredouille à l'université. De quoi j'aurai l'air? Ma réputation va en prendre un coup... Au moins j'aurai connu une merveilleuse femme qui m'a donné une belle leçon de vie.

"Tiens! Il ne faut pas que j'oublie de remercier cette bonne vieille Eudoxie et son Jean-Eudes. Je vais écrire à Ancolie pour lui demander d'aller leur porter un bouquet de fleurs de ma part. Un bouquet d'ancolies, fait tant qu'ètre en frais, comme ils disent. Elles fleurissent jusqu'à la fin de septembre. Dans un guide de plantes sauvages qui traînait sur un guéridon du hall de l'hôtel, j'ai lu que "aquilegia" signifie: "qui recueille l'eau". J'ai pu me rendre compte qu'elle ne dédaigne pas recueillir un autre liquide: elle m'a essoré pour une bonne semaine. (Post coitum, animale triste). Le guide dit aussi: "les ancolies possèdent des fleurs bleues, blanches ou roses aux pétales terminés en éperon", en éperon comme son tempérament. Quant aux couleurs, elles résument bien toutes les facettes de sa personnalité. Quel nom prédestiné. Comme la jeune Duguay-du-Quai qui s'est tiré au bout du quai. Pas étonnant que sa mère ne m'ait raconté que le début de l'histoire. Ancolie prétend que pour préserver sa santé mentale, Eudoxie s'est persuadée qu'il s'agissait d'un accident, thèse que les gens du village font semblant d'endosser devant elle: Pauline a perdu pied au bout du débarcadère pendant une nuit de tempête et à la rigueur, elle pouvait être soûle."

CHAPITRE NEUVIEME

John Masson

Vêtue d'une jupe plissée et de ce chemisier rose qui plaisait tant à John, Ancolie attendait le train en provenance de l'ouest, celui qui était toujours en retard, plus en retard encore que le train arrivant de l'est. La jambe croisée, les épaules bien droites, le buste en avant, elle lisait, inconfortablement assise sur le banc de bois rustique qui longeait la gare, et le bord de son drôle de petit chapeau ombrageait la page de droite de son livre, "Madame Bovary".

"Cette déception s'effaçait vite sous un espoir nouveau, et Emma revenait à lui plus enflammée, plus avide. Elle se déshabillait brutalement, arrachant le lacet mince de son corset, qui sifflait autour de ses hanches comme une couleuvre qui glisse. Elle allait sur la pointe de ses pieds nus regarder encore une fois si la porte était fermée, puis elle faisait d'un seul geste tomber tous ses vêtements, et, pâle, sans parler, sérieuse, elle s'abattait contre la poitrine de son amant, avec un long frisson.

"Cependant, il y avait sur ce front couvert de gouttes froides, sur ces lèvres balbutiantes, dans ces prunelles égarées, dans l'étreinte de ces bras, quelque chose d'extrême, de vague et de lugubre, qui semblait à Léon se glisser entre eux, subtilement, comme pour les séparer."

"Faut vraiment pas être un flo pour écrire aussi bien", songea Ancolie en fermant son livre, car le train avait sifflé trois fois. Il glissait le long du quai tel un escargot qui semble immobile à force de lenteur mais qui se déplace quand même. Enfin l'arrêt irrévocable, le trop plein de vapeur qui jaillit, le souffle qui expire des entrailles de la machine d'acier, les portillons qui battent, les conducteurs attentionnés qui offrent l'assistance de leur bras aux passagers qui descendent, assistance que les femmes acceptent toujours et que les hommes refusent souvent; des passagers qui fouillent des yeux parmi les visages, des embrassades, des rires, des poignées de main et parfois, des larmes.

Ancolie n'a pas de larme dans les yeux ni de sang sous la peau de son visage; seulement une boule dans le creux de l'estomac qui l'empêche de respirer et qu'elle tente de dénouer avec son poing. Elle essaie de se lever mais doit y renoncer. Ses paupières papillotent puis se ferment. Les jambes de John se faufilent entre les genoux d'Ancolie tandis qu'il lui plaque le visage contre son ventre musclée. Elle ne le voit pas mais elle reconnaît son odeur par devers celle du cambouis. Elle identifierait son homme les yeux fermés et les mains derrière le dos, sur n'importe quel continent et parmi un million d'autres hommes, juste par son odeur affinée, déliée.

◦◦◦

Les plongeurs et le personnel de l'hôtel consacrèrent le reste de la journée à préparer l'expédition du lendemain. Puis, aussitôt dit, aussitôt seuls, John et Ancolie s'enfermèrent dans la chambre de cette dernière où ils firent le repas qu'elle lui avait décrit dans sa lettre.

Enfin unis sur le drap blanc, elle demanda à John de prolonger l'instant indéfiniment. Ancolie craignait que le temps gagne la course contre elle; que le temps l'annihile, la submerge et l'engloutisse. Elle feula dans la nuit.

◦◦◦

Le lendemain soir il n'y eut aucune explosion de sensualité entre eux, simplement un grand élan de tendresse, un profond sentiment de paix, même si Ancolie avait l'impression qu'ils n'étaient que deux contre le monde entier. Elle caressa les cicatrices de son amant, ses cheveux gris fer, abondants et flous, puis elle s'endormit.

Tout de blanc vêtue, enveloppée par la musique de Purcell, seule au pied de l'autel, Ancolie rêvait qu'elle se mariait avec elle-même. Elle se passait au doigt l'anneau que son père, un peu en retrait, avait déposé dans sa paume.

◦◦◦

Extrait du journal de l'Hôtel du Havre

Le 2 septembre 196...

Est-ce la certitude de ma mort prochaine qui émousse mes sens? Jusqu'à il y a peu j'aimais tout de Mozart, même ses silences. Maintenant il ne me dit plus rien et m'agace quelquefois. Hier soir j'ai relu Athalie et j'ai baillé. Quant au jeune Werther, qu'il souffre; ses souffrances me chalent peu et même m'achalent un peu.

D'avoir épousé Laure-Edèle a été une malversation inspirée par ma cupidité. J'ai utilisé son bien et l'ai fait fructifier. J'ai employé le fruit de son avoir pour la parquer dans un couvent quand j'ai constaté qu'elle ne cadrait pas dans mes affaires et qu'elle n'était pas assortie à ma vie. Jusqu'à son souvenir qui n'occupe plus qu'un strapontin dans mon esprit. J'ai fait ces choses dites vilaines et c'est tout. Est-ce qu'à l'instar de mes sens, mes remords s'émoussent? Même si je le voulais, je n'ai pas et n'ai jamais eu de remords. Les rois qui embastillaient leur épouse répudiée dans des donjons-monastères éprouvaient-ils des remords? Je leur posera la question.

La fornication est le seul sport où on ne s'essouffle pas pour rien. J'ai beaucoup pratiqué ce sport, je me suis bien essoufflé, pas pour rien, et dans plusieurs villes encore; mais d'amour, point. Mon seul amour c'est Ancolie. Dieu soit loué qu'elle soit ma fille; mais aussi, hélas! qu'elle le soit. L'amour d'un enfant est insuffisant et j'eussions tant désiré imbriquer une relation de partage dans ma vie. Ce n'est pas à cause que je n'ai pas cherché. Eperdument, j'ai cherché. Les dieux ont refusé cette grâce. Et je leur en veux. Sur ce point, ils auront des comptes à me rendre; les comptes ça se fait des deux côtés. Dès après que j'aurai fait grincer les barrots, ils vont savoir de quel bois se chauffe un humain dupé. Et ça va geindre dans les cordages. Ça je le jure!

Nous ferons de la gigantomachie. Hormis qu'ils m'indiquent que même dans les grandes orgues, il ne circule que du vent et qu'entre dieux et mortels il y ait un malentendu à la base.

Je viens de lire un article dans une revue spécialisée qui a manqué me faire tomber en défaillance. Je cite le passage suivant: "Quel produit? A quelle dose? A quels risques? Autant le dire dès l'abord, il est, en l'état actuel de nos connaissances, impossible de désigner tel produit et à telle dose comme méthode sûre de "mort douce". En l'état actuel des connaissances scientifiques c'est, sinon impossible, du moins hasardeux."

J'ai pris ça en plein dans les carreaux, comme disait Montaigne. Si on ne peut plus s'éliminer assurément, alors c'est la fin des haricots. Le coup de pistolet dans la noix ou la méthode utilisée par monsieur Iscariote me priveraient des honneurs funèbres. Mon salut doit être chimique et Charreux-la-Cigarette doit être floué jusqu'au bout.

• • •

Extrait du journal de l'Hôtel du Havre

Le 13 septembre 196...

C'est pour ma fille que je me suis appliqué à si bien rester vivant malgré tous ces maux qui m'accablent. Mais maintenant, le coeur n'y est plus. Mes incommodités me rappellent à l'ordre; à leur ordre. Ne voilà-t-il pas que mon beau-frère m'a découvert un ulcère sanieux. Il me dit qu'on est puni par là où nous avons

péché et que cet ulcère est le résultat de tous les propos sanieux que j'ai tenus à l'endroit de notre Mère la Sainte Eglise. De plus, j'aurais la langue saburrale pour avoir clabaudé sur le compte de Charreux-la-Cigarette. J'aime bien l'humour rugueux de Patte-d'Eléphant. L'humour dulcifie la vermoultance de l'âge; l'amour d'Ancolie aussi. Il ne me reste que l'humour et l'amour. Quant au friselis que me procurera Emma ce soir...

Et que dire de l'immense dette que je contracte envers Patte-d'Eléphant. Il est normalement difficile de percer le secret médical. Qu'ils soient gauchistes ou réactionnaires, les médecins tiennent à leur pouvoir, à leur pouvoir de vie et de mort plus qu'à tout autre. Lui, il a tout simplement le sentiment de bien faire son ouvrage (il ferait la même chose pour n'importe en qui) et il se fout de ne pas sortir fort côté morale. Peut-être cela tient-il au fait qu'il s'est tenu à l'écart de ses confrères durant toute sa vie. Comme moi, il est d'avis que la morale institutionnalisée ne sert qu'à enquiquiner les gens, à maintenir le pauvre monde dans la peur pour mieux les manoeuvrer. J'ai réussi à transmettre cette notion à ma fille et c'est là l'objet d'une de mes plus grandes fiertés. L'Église a su utiliser à merveille la peur hideuse de la mort. En promettant le paradis à ceux qui plient le genou, elle leur réserve à eux seuls l'antidote miraculeux, succédané d'éternité qui annule la mort. Aux mécréants, c'est-à-dire ceux qui se tiennent debout et qui aiment la vie, la fournaise éternelle, la mort atroce parce qu'inconnue et sans rémission. L'enfer est un décret. Quand les brebis seront moins naïves, l'Église n'aura pas le choix de l'abolir.

Si l'Église a si bien su inculquer la peur, c'est qu'elle la connaît bien; la peur, celle des femmes, assez en tout cas pour devenir une institution misogyne. Mais lorsque les hommes ne voudront plus de l'Église, Elle sera forcée de recruter parmi les femmes. J'espère qu'elles n'y iront pas, qu'elles préfèreront l'ingénierie à la prêtrise... Ces trois points de suspension mesurent toute la distance entre la pureté d'une idée et cette vilenie ecclésiale, cette escobarderie que j'ai utilisée à mes

fins personnelles. Les cas de conscience, j'en fais mon affaire: élève de Jésuites j'étais, Judas je reste; c'est ainsi.

Judas Iscariote a-t-il passé à l'histoire parce qu'il a trahi le fils de Dieu fait homme, ou bien parce qu'il s'est suicidé? La connotation suicide-trahison n'a pas fini de faire des ravages dans les têtes.

L'homicide est un crime. L'homicide de soi-même aussi. Je suis donc coupable d'un crime, même si j'en suis l'unique et exclusive victime. "Viva la muerte", clamaient les troupes de Franco brandissant cette bannière sur laquelle était pourtant inscrit: "Vive le Christ-Roi." Et qu'était-il gravé sur la boucle d'acier des ceinturons des hordes hitlériennes? "Gott mit uns". Dieu est l'épice principale qui sert à minatter la sauce de n'importe en quelle morale... pourvu qu'elle serve à asservir.

Ah! et puis, que de ratiocinations; ces assommantes questions me bassinent et je me fais penser à Beau-Parlant, ce bonimenteur toujours à moitié à côté de ses pompes. Je me veux apaisé et je pense à la mort comme à une amie qui détriste la vie. Je remonte l'Achéron à la pagaie et, plus de chichi avec la vie dont je ne veux rien laisser se perdre. Que chacun de mes derniers jours dure un siècle. Stoïque sur la dunette, je veux même effacer les quelques rides d'amertume qui à peine sillonnent le coin de mes yeux.

Ce soir je régale les plongeurs et il est temps que j'enfile mon tablier. Enfin, Ancolie et John daigneront se joindre à nous. C'était toute une réclusion! Faut dire qu'ils ont quarante-huit semaines à rattraper. Bon, ce soir ce sera une farce de poisson blanc et un ragoût d'huîtres et de pétoncles aux truffes, truffes que nos amis plongeurs m'ont apportées de Montréal. Je fais pocher la morue d'automne au four et je sers avec un beurre Colbert. En accompagnement: des feuilles de navet et un pain de foie aux noisettes. Pour dessert: ma fameuse charlotte Malakoff. Je veux qu'on m'enterre avec mon Ordre de la Casserole sur la poitrine:

j'aurai fière allure quand je rencontrerai Victor Hugo et Brillat-Savarin.

• • •

Extrait du journal de l'Hôtel du Havre

Le 17 septembre 196...

C'est pas qu'une petite bimbeloterie que les gars remontent de l'épave à chaque jour: une corne de brume (dans laquelle on poussait violemment l'air comprimé au moyen d'une manivelle actionnant un jeu de soufflets), des piles d'assiettes à bordure d'or de la salle à manger de première classe, des pots, des bains-marie, une horloge, des lanternes-tempête, des fanaux jonchent le hall et une partie du bar. Les objets de moyenne grosseur, tels les lavabos et divers appareils de navigation, sont empilés dans la chacunière. Les gens du village viennent voir ce musée improvisé et se sentent obligés de prendre une bière en guise de prix d'entrée, de telle sorte que Taiseux est aussi occupé qu'en juillet et que roulent bien les affaires d'Ancolie.

Cette dernière est aux anges: elle aime ce John Masson comme c'est pas possible. Je lui ai demandé pourquoi elle ne le mariait pas et elle m'a répondu: "Soyez sérieux, père, comment imaginer mon prénom accolé à son nom de famille." N'empêche que si lui, plonge, elle, elle flotte. Le soir ils s'accordent licence de faire la même chose et la cabine d'Ancolie manque ébarouir sous la perpétration de leurs délectables stupres, ce qui a le don de mettre Tonneau en grand état de fâcherie. Cet amoureux de l'onde est en

admiration devant celui qui en scrute les profondeurs. Aussi, John lui a-t-il promis de l'initier à la plongée sous-marine vers la fin de leur séjour ici. N'empêche qu'entre-temps, Tonneau se ronge les ongles et regarde Ancolie avec des yeux d'épagneul.

Ce John m'est éminemment sympathique. Sa discrétion et sa force tranquille emplissent cet hôtel. Certains, tel Charreux, cherchent à imposer le respect; lui, il l'obtient, tout simplement. Et on dirait que son visage défiguré amplifie cette espèce d'aura. Peu disert, ses silences rassemblent plus qu'ils n'écartent et, rompus à bon escient, ils donnent à ce qu'il dit l'importance d'un condensé, sans plus d'humilité que de vanité.

Ce qui le motive à prendre autant de risques est cette certitude qu'il a d'appartenir à une race d'initiés. Ainsi, explique-t-il, Pompéi nettoyée de sa lave est visitée par les milliers de touristes qui en prennent des millions de photos, alors qu'à ce jour, il n'y a pas quinze plongeurs qui ont visité ce transatlantique et personne n'en peut rapporter d'image à cause de la noirceur qui sévit par ces profondeurs. "Chaque objet, dit-il, correspond pour moi à une page de lecture. Un poème. Je le lis, je le vis tandis que je palpe la boue ou brasse ces particules qui enrobent les merveilles que je remonte à la surface. Ce n'est que par ces objets que les gens peuvent tenter de se faire une idée, une idée qui sera toujours très faible et très imparfaite de la vie qui régnait dans ce paquebot au début du siècle. Ce monde me touche et me procure des émotions indescriptibles parce que les humains qui m'écoutereraient ne pourraient imaginer ce monde."

Le grand risque quotidien que prennent John et ses compagnons est celui de se perdre dans cette épave de plus de quatre cents pieds de longueur où vivaient mille cinq cents personnes (trois fois Belle-Anse-du-Cap), haute comme un édifice de sept étages avec ses salons, ses cuisines, ses bibliothèques, ses coursives, ses salles à manger, ses halls et ses centaines de cabines. Subjugués par ce qu'ils voient, ils peuvent se laisser emporter d'une pièce à

l'autre, d'un étage à l'autre et ne pas retrouver la sortie. Ils mourraient alors au bout de leur réserve d'air comme certains accidentés meurent au bout de leur sang. La moindre déficience de sang-froid ou de mémoire des lieux peut leur être fatale. Ancolie frôle l'évanouissement à chaque matin qu'elle les accompagne au havre, mais en même temps elle a besoin de quelqu'un qui force son admiration. A toutes les demi-heures, elle jette un coup d'oeil vers l'endroit où a coulé le paquebot, comme si à cette distance elle pouvait apercevoir les dinghys. A la fin de la journée, elle exulte et chante en préparant le souper avec Tonnelle, tout en ne manquant pas une occasion de donner des bourrades à Tonneau pour lui signifier qu'elle a toujours autant d'amitié pour lui: l'épagneul devient alors teckel et lève le museau bien haut vers elle.

Le souper terminé, le maître plongeur devient simple plongeur et aide Ancolie à laver la vaisselle, ce qui octroie quelques loisirs à Tonnelle qui, aidée d'Emma, s'occupent de classer les objets repêchés avec les quatre autres explorateurs des fonds marins.

◦ ◦ ◦

Belle-Anse-du-Cap, le premier octobre 196...

Mon cher John,

Pendant quelques jours j'ai eu le coeur rapetassé comme une méduse abandonnée par la marée sur un plaqué au fond d'un goulet, mais là ça va mieux. La mer a cessé de déchaler et je peux t'écrire sans être à la recherche de mon souffle. Mieux! J'ai besoin de retrouver des goûts personnels et je suis contente de reprendre la

vie commune avec moi-même. J'ai fait un trait sur ces nuits sans durée et j'ai regonflé ma bulle de gaité spontanée.

En ce moment j'écoute les Rhapsodies hongroises et je porte ma jaquette de flanelle à col claudine, celle dont la manche est froncée au poignet et bordée de dentelle. Tantôt je l'enlèverai en pensant à toi, à cette lente façon que tu as de me déguster à l'avance en me déshabillant tout en me faisant d'adorables galipettes avec ta langue dans mon oreille. J'aime ta lenteur, celle qui imprègne tes mouvements; ta démarche traînante qui te situe précisément dans l'espace, qui signifie que tu habites cet endroit et pas un autre. Quand tu te déplaces on a l'impression que tu te dis: "Là, je me déplace." Je trouve ça bien drôle, moi qui peut être à la fois à la laverie, dans la cuisine et au service aux tables. Cela te vient sans doute du fait qu'au contraire des poissons, les humains, sous l'eau, se meuvent avec une lenteur désespérante. Comme Tonneau, tu es plus à l'aise dans l'eau que sur la terre. C'est cette lenteur qui te désigne comme étant le plus merveilleux des amants que j'ai jamais eus. Cette façon qu'a ta main de flâner sur ma peau émoussillée, ta nonchalance à explorer mes monts et mes vallons, tes doigts qui s'alanguissent sur les bords puis au fond de mon sillon puis sur les bords encore, qui en reconnaissent les plis et en explorent les replis; ta vergue qui gongle la voile de mon désir et qui tergiverse entre un goulet, une baie ou le havre dans lequel elle s'essouffle avant de baisser pavillon et où, un peu plus tard, elle reprend vie.

J'ai éprouvé ta lenteur en me confectionnant cette robe de satin noir ton sur ton qui attache dans le dos et qui compte pas moins de vingt boutons entre ma nuque et la naissance de mes fesses. J'ai rendu l'épreuve plus difficile en utilisant des boutons recouverts de tissu devant passer dans des boutonnières assez serrées. Ainsi, pour me l'enlever, devais-tu me tenir embrassée pendant de longues minutes, de longues minutes à percevoir ton souffle dans mes cheveux, à respirer ton odeur saline et à sentir la poussée de ta quille contre la douceur accueillante de mon corps. Enlacés pendant de si longs moments, nous découvrions certains mots,

parfois des sons étrangers à la voix humaine dont la magie avivait le feu de notre plaisir et en ravivait l'espérance. Nous mettions du temps, beaucoup de temps pour officier. Enfin, la robe par terre, nous la piétinions tandis que se rompait la digue de tes débordements accumulés: j'en porte encore les marques sur mon dos, mes fesses, mes cuisses, mes seins. Doux souvenirs que le temps, hélas, fera disparaître. Mais les stries de tes griffes et les traces de tes dents dans ma mémoire sont indélébiles et le souvenir de la jouissance est aussi une jouissance. Cela fait deux bonheurs au lieu d'un. Non; trois, quatre, cinq... à l'infini. La mémoire est le plus grand bienfait de Dieu aux humains qui leur permet de re-désirer et de re-jouir, (tout en procurant l'indubitable avantage de ménager ma pauvre lunette d'étambot mise à vif par le roulis et le tangage de ta quille, au point que je dois encore, matin et soir, l'enduire d'une crème apaisante: je ne reconnais plus mon honnête vulve). Mais si je me repais de beaux souvenirs, seuls les beaux avenirs m'intéressent.

La Rhapsodie est terminée. Je retourne le disque, me verse une petite chassepinte de chassepareille et te reviens.

Voilà! J'arrive de la cuisine et je te jure que je trouve la maison bien grande. Tout est silencieux à l'exception du vent que l'automne commence à ranimer. Dans sa chambre, mon père rédige les derniers chapitres de sa vie et compte les quelques toises qui le séparent encore de la mort. Tantôt j'irai le rejoindre et, pour la dernière fois, tâterai les arcanes de son éternité qui s'écroule pour faire place à la mienne. Mais avant d'y faire face, John, je veux continuer d'enfourcher la vie, aussi d'utiliser mon pouvoir de la reproduire. Heureusement, en ce moment, il y a toi et Liszt.

Tonnelle est retournée chez ses parents mais elle vient me voir presque chaque jour. Tonneau, séduit par la plongée sous-marine, te prie de l'accepter dans ton équipe, l'an prochain. Il est ces jours-ci, à Sacramento d'où il doit partir en tournée dans les états du sud ouest américain avec le cirque Barnum and Baily, grâce aux recommandations d'une cliente dont je t'ai déjà parlé, la mère

de Bing et Bang qui faillirent mettre le péril en cette demeure. Il est question d'un numéro où il joue un garçon-phoque sparageant avec la femme-boa. Tu as dû constater qu'il me voit comme un astre éblouissant et, à chaque jour, il semblait te dire, comme Diogène dans son tonneau a dit à Alexandre le Grand: "Ote-toi de mon soleil." Je l'observais balanciner entre ce dépit et l'admiration qu'il porte à celui qui, transcendant sa condition humaine, possède le pouvoir de se transformer en être aquatique qui découvre les merveilles de l'univers sous-marin. Bref, la veille de son départ il est venu, tout samedimanché, pour me saluer. Il m'a demandé, avec une pitoyable gaucherie, que je l'initie aux choses de l'amour pour le cas où, disait-il, si jamais dans les Etats, il rencontrait une jeune et jolie personne... bon. Inorganique désir de moi à lui; le non-désir ne s'explique pas davantage que le désir. Ainsi je suis une inconditionnelle de la beauté et la beauté est loin d'être ton attribut. Pourtant quand tu m'approches, je brûle; quand tu me touches, je fonds; quand tu me caresses, je m'évanouis; quand tu me pénètres, je me dissous. C'est ainsi, je n'y peux rien et toi non plus. Mais revenons à Tonneau. Maîtresse d'école? Soit. Hétaire sans désir? Non; une éjaculaitrice tout au plus. Je me suis souvenue de l'époque où, ayant son âge, je vouais une admiration sans borne à mon oncle Patte-d'Eléphant. Son érudition, sa connaissance de la nature, son immense bonté, son rire, sa grande taille, son infirmité, même, me le faisaient voir comme un Dieu-le-Père en personne. Bien que je rêvais qu'il soit le premier homme à m'écartier les jambes, je me serais rapidement rendu compte que la vénération que je lui portais aurait fortement fléchie. Quoi qu'il en soit, j'ai dû éconduire Tonneau avec force gants blancs en lui donnant une photo de moi et une courte écharpe en dentelle d'Irlande comme on les faisait à l'époque victorienne. Il m'a juré qu'il la porterait jour et nuit, même en faisant son numéro.

Je t'annonce que le 25 octobre Emma et moi décollons de Dorval pour aller à Bruges, via Amsterdam, la Venise du Nord accueillant cette année une exposition internationale de dentellerie. Je débarque l'avant-veille à la gare Windsor et si tu n'es pas encore

parti fouiller les galions engloutis dans le golfe du Mexique, nous tâcherons de nous voler un peu de l'étoffe dont l'éternité est faite.

Ton Ancolie

P.S. J'ai commencé à te bâtir un cardigan en fil d'Ecosse. Il s'agit d'un travail compliqué et surtout très long (ta Pénélope est gréyée d'une patience d'ange), que j'espère pouvoir terminer pour Noël.

A.

Extrait du journal de l'Hôtel du Havre

Le premier octobre 196...

J'oppose à la vie que je cherche (que j'irai bientôt chercher) à la non-vie que m'impose mon âge et toutes ses vicissitudes. Balzac disait: "J'appartiens à cette sorte d'opposition que l'on appelle la vie." Je rajoute que cette opposition peut aller jusqu'à se donner la mort.

Ma naissance a été l'affaire de mes parents, ou plutôt celle de mon oncle Besson, jumeau de mon père, notaire et amant de ma mère, lequel m'a pris en élève après la mort tragique et spectaculaire de mes vieux. Boute feu dans des chantiers de construction, mon père, qui savait faire les choses en grand mais qui manquait un peu de raffinement, s'est trucidé à la dynamite, entraînant ma mère avec lui vers un bonheur que cette terre lui refusait. Mon oncle Besson a mandaté les bons pères jésuites de me prodiguer quelque instruc-

tion et c'est dans une étude de notaires où je m'ennuyais à mourir que, quelques années plus tard, j'ai fait la connaissance de Laure-Edèle en qui j'ai tout suite flairé la bonne affaire car, retour du Yukon, je venais d'apprendre à mes dépens que tout ce qui brille n'est pas or. Eldorado raté? A Belle-Anse-du-Cap donné, on ne regarde pas la bride, bride voulant dire nouvelle mariée .

Bref, si ma naissance a été l'affaire des autres, ma mort m'appartient: je brûle, pour moi, les lambeaux de vie qui me restent et non pour je ne sais quels lendemains chantants que seuls, peut-être, les enfants qu'on fait (ou qu'eux feront) pourront connaître. A ce propos, les conséquences éprouvées par les Japonais suite à la découverte de la fission nucléaire, joint au fait que les humains seront toujours ce qu'ils sont, il n'est pas sûr que l'enfant qu'Ancolie croit porter, connaîtra un sort enviable. Un philosophe disait que "changer la vie signifie nous recréer "totalelement", y compris et surtout dans ce qui nous effraie en nous-mêmes parce qu'on nous a appris la peur." Même si j'ai atteint un niveau de sérénité auquel je ne croyais jamais parvenir, il reste que l'inconnu porte avec lui une certaine quantité de frayeur. Depuis que je la fréquente, depuis que je vis intimement avec elle, la mort m'a abandonné un peu de son mystère. Oui mais quand même...

C'est à la brunante qu'il faut se promener car à ce moment du jour, l'âme perçoit le mieux la voix discrète du temps. Aussi, sera-ce après une courte promenade, que, demain soir, j'établirai la grande voile. Je n'ai pas de temps à perdre et Ancolie non plus qui doit régler les formalités des funérailles avant de s'envoler pour Bruges avec Emma Goldberg, cette ardente veuve que je n'ai pu qu'entrebailler. (Pour moi, un triangle de fourrure humaine ne recèle plus de mystère, hélas). De plus, n'étant pas à l'abri d'une tempête de neige précoce à ce temps-ci de l'année, il faut qu'on puisse élinger mon cercueil dans la terre encore malléable. Je ne veux pas passer l'hiver dans le charnier où il n'y a pas de chauffage et où on n'est pas complètement hors du bruit. Et je ne voudrais pas priver Ancolie de mon bonnet d'Astrakhan ni être l'objet du spectacle d'une seconde cérémonie funéraire au prin-

temps: on ne meurt qu'une fois et c'est bien assez. Charreux s'épargnera de l'eau bénite et me fera grâce de ses commentaires vipérins. (Celui-là je ne lui ai permis que de m'envier; jamais d'être mon ami).

A chaque automne je trouve cette maison bien grande. Heureusement il y a Ancolie, ces notes de Liszt qui me parviennent à travers la cloison de sacabine et ce vent qui se heurte contre le cap Déboulé. La chère petite, en pleine écriture elle aussi, vient de m'apporter un grand gobelet de chassepareille. Tantôt elle viendra me rejoindre et, pour la dernière fois, je me fondrai dans son mystère, me ferai tout petit. Puis nous boirons quelques rasades, les unes sur les autres, pour nous assurer de la sagesse de la bouteille.

Extrait du journal de l'Hôtel du Havre

Le 2 octobre 196...

Cet avant-midi j'ai fixé ma prothèse dentaire supérieure, ressorti mon alliance depuis longtemps enfouie sous ma quincaillerie, enfilé dans mon autre annulaire une chevalière représentant un lion, poli la gourmette de ma montre que j'ai remontée, boutonné mes guêtres, passé un coup de chiffon sur mes souliers de cuir fin, brossé mon veston de tweed anglais, avalé deux ou trois cachets puisés dans autant de flacons différents et, de pied en cap, je m'en fus chez Barbu-Talon, ce maître de l'art capillaire qui calma de quelques coups de ciseau ma rebelle tignasse et me rasa du plus près possible: autant de besogne épargnée à Pompier-Funèbre quand on me confiera à ses mains plus ou moins expertes (qui ne valent guère mieux pour l'entretien de la pompe à incendie, toujours défectueuse).

Ayant toujours fait mes affaires moi-même, je me pré-embaume et scellerai mon existence ce soir à dix heures. Je serai aussi l'artisan de ma dernière scène et de ma dernière cène où je délecterai Ancolie et mon beau-frère de godiveaux de morue façonnés en boulettes oblongues, pochées à l'eau bouillante salée, précédés de truffes en croûte et accompagnés d'un Château Margaux 1955. Ancolie a accepté de porter son mantelet de velours ciel doublé de menu vair et Patte-d'Éléphant rira et nous fera rire aux larmes comme d'habitude.

A neuf heures je prendrai un calmant pour prévenir un possible vomissement. Je déposerai sur le secrétaire de ma chambre mon certificat de décès où il ne manque que l'heure et la signature du médecin. Puis, je m'asseoirai dans mon lit et ingurgiterai le reste de la médication. A dix heures, "tout" devrait être consommé. S'il y a fausse manoeuvre et canard noir, ma fille et mon beau-frère seront au pied de l'escalier, l'oreille tendue et la seringue remplie.

• • •

Seul, je savoure ma mort en pensant à hier soir, Ancolie, quand nos larmes nous tenaient serrés bien fort l'un contre l'autre et que je te murmurai que tu me bouleversais comme un premier amour.

Adieu mon Ancolie, mon ancolie. Je te confie la suite de la vie et celle du Journal de l'Hôtel du Havre. Ancolie, mon grand amour, mon seul amour, ma dernière pensée est pour toi. Je regarde l'Oiseau du paradis parmi le bouquet d'ancolies et... ite missa est. En français: la vie, tasse-toi.

Belle-Anse-du-Cap, le 22 octobre 196...

Amour de ma vie,

Mon petit doigt me dit que je suis enceinte mais je me retiens pour ne pas ginguer de joie car je n'en aurai la confirmation médicale que lorsque je rentrerai de Bruges.

J'ai confié la responsabilité du bâtiment à Taiseux et à Tonnelle et c'est ce soir que je décolle pour Montréal par les gros chars. N'ayant pas eu de réponse à ma missive du début du mois, je présume que tu varnousses déjà sous les mers du Sud. Pourtant, Dieu sait si nous avons devant nous un énorme travail de caresses et de baisers. Enfin...

Je ne t'enverrai qu'une toute petite carte postale d'Europe car j'entends mettre le cap sur tout ce qui bouge (et ne bouge pas, tels l'architecture et les musées), débusquer toutes les odeurs, détecter des mains habiles à m'effeuiller le frifri (qu'y puis-je, il faut bien que la vie vive), discerner les sortes de vin, fouiner de nouvelles recettes, découvrir de nouvelles techniques de dentellerie. Bref, j'aurai le feu à mes basques au point que mon plissé en ruché, en garniture sur les coutures, aura la mine d'une brosse à dents éculée et que la pauvre Emma risque de courir après son souffle.

Je prévois toutefois avoir un peu l'âme de guingois quand je reverrai certains quartiers de Bruxelles que nous avions découverts mon père et moi (Etterbeek, surtout) à l'occasion de l'Exposition universelle de 1958.

A propos, ce dernier a passé l'arme à gauche; tout bellement, s'épargnant ainsi la cangue de l'âge. Depuis près d'un an, il était mort en dedans, sous l'écorce, comme un tronc rongé par les

vers. Pour lui, l'important était de ne pas subir mais de voir en face ce que l'on subit. Maintenant c'est fait. Accablé par le volume de ses ramures, le vieux cerf est mort.

Peu après ses funérailles, un de mes amis de Québec, dont la spécialité est de poser des questions, est venu passer quelques jours à Belle-Anse-du-Cap. En général les poseux de questions m'horripilent mais lui se réhabilite à mes yeux car il sait écouter les réponses. Evidemment, il m'en a posé des tonnes sur toi, sur nous, ce qui me permet d'affirmer que mon front contre ton front est la seule vérité dont je suis sûre, même si parfois d'autres amours se entent au nôtre puisque la vie c'est le mouvement. J'autorise cet ami à fouiller mon âme, mais jusqu'à une limite fixée par moi. Gabriel m'a fait un conte. Qu'importe; j'ai appris. Ainsi, depuis que je te connais, John, notre amour a trouvé le moyen de se faufiler et de vaincre.

Poseux-de-Questions vient ici en invité, toi en propriétaire, même si dans les deux cas, l'air que je respire est le mien, que mes délires m'appartiennent, que je les savoure tel un bol de soupe au fumet d'enfance; tant que la machine à désirer ne se grippe pas, je suis sauvée, sauvée de l'amour-meurtrissure. Cette certitude s'épanouit quand je te dévore d'amour, à petites bouchées.

Je te laisse et t'embrasse mon bel être de passion déchaînée car je dois mettre la dernière main à mon baluchon. J'aurais beaucoup aimé goûter à la beauté de nos corps avant de monter dans le gros aéroplane mais à la fin ce n'est pas grave: ma boîte à images regorge encore de toutes les merveilles dont tu as comblé mon ventre sans fond.

Ancolie

P.S. Ta montre à mon poignet me sert de talisman. Qu'importe si elle n'a pas féminine allure, ses aiguilles tissent le suaire du temps; elle est mon cadrandrier.

Dernière heure: Tonnelet vient de me remettre une pétition réclamant mon retour à l'école. Emouvant, mais quand je quitte un port, c'est vers un autre port que je hisse les focs.

A.

• • •

A l'instar des petits Belle-Anseois, Tonnelet bayait aux corneilles durant la classe et négligeait ses devoirs et ses leçons. Il avait la nostalgie d'Ancolie. Ils s'ennuyaient tous plus ou moins d'Ancolie, de son dynamisme, de la façon qu'elle avait de leur faire apprivoiser les matières scolaires, de sa douce fermeté sinon de sa douceur ferme. Elle disait souvent:

"Si vous voulez, on va s'amuser à découvrir le sujet, le verbe et le complément."

Ou encore:

"On va jouer aux multiplications et aux divisions."

Ancolie classa parmi ses plus beaux souvenirs la pétition réclamant son retour, que Tonnelet avait pris l'initiative de faire circuler et qui contenait la signature (certaines, touchantes de maladresse) des enfants d'âge scolaire de Belle-Anse-du-Cap. Essuyant une larme, elle gourmanda toutefois le jeune garçon à cause de la situation intenable dans laquelle il plaçait la nouvelle institutrice.

En exercice depuis maintenant deux mois, cette dernière était encore appelée "la nouvelle", bien qu'elle était la fille de Longue-Queue et qu'elle affirmait cette filiation en arborant une longue queue de cheval. Inconsciemment et sans doute pour la punir

d'être simplement présente sur le podium d'Ancolie, on en vint, d'abord dans la gent scolaire et plus tard parmi la population adulte, à lui nier jusqu'à son nom. C'est ainsi qu'avec le temps, "la Nouvelle" devint Lanouvelle, parfois mademoiselle Lanouvelle.

Quant aux petits Belle-Anseois, ils retournèrent à la facile médiocrité dont les avait tirés Ancolie depuis une douzaine d'années: la vie de cette dernière était ailleurs, dans ses flancs qui grossissaient et dans cet hôtel dont elle était maintenant maîtresse avant Dieu.

• • •

Belle-Anse-du-Cap, le deux décembre 196...

Mon chéri,

Bien que l'hiver soit une saison sans odeur, ici ça sent le froid et un vent noir siffle dans le boisé de mélèzes dénudés qui peuplent l'escarpement derrière l'Hôtel où la lumière s'épand en taches sur les racines noueuses saillant du sol roussâtre sur lequel la première neige a fondu; et j'ai la nostalgie du canal Zeebrugge dans lequel nonchalent des extrémités de rales de saules pleureurs deux fois centenaires. Souventes fois en cette saison, Bruges est caressée par une pluie duvetée, fine comme un rideau de gaze.

J'ai beaucoup de nouvelles à t'annoncer: aussi, je te raconterai mon voyage quand nous nous verrons, à Noël où, grosse de seulement quatre mois, nous pourrons nous ébrouer, nous esbrouffer, même. Sache seulement que tout Bruges est un enchantement, la langueur de

ses canaux un envoûtement, les pignons en gradins de certaines de ses constructions un dépaysement; que j'ai rapporté des quantités de guipures des Flandres; que dans un concours j'ai obtenu une mention grâce à une de mes créations, mention soulignée par "La Voix de l'Ecluse" qui a publié une photo de moi sous laquelle on parlait de la "Vénus du Nord dans la Venise du Nord", (il y en a qui le perdent à force d'exagérer); que ce voyage a créé une indéfectible amitié entre Emma et moi (même si elle s'esquintait souvent à me suivre); que je portais parfois des jupes faciles, un chemisier décalventré, des bas très fins à un haut de dentelle pour entretenir le désir que j'avais de toi, de notre amour rond et doux comme un massepain et que par moments j'avais le cœur en écharpe à cause de toi, même s'il est séduisant d'être séduisante.

Ouf! Je sens que je me force: je viens de lire les dernières stances du Journal de l'Hôtel du Havre, dont mon père m'a confié la responsabilité de la suite; je veux le surpasser par le style, pour que, plus tard, Noémie puisse comparer. (Tu sais, depuis que la psychanalyse a inventé le papa, il faut le surpasser.) Cela vaut bien un petit persicot. Non plutôt un schiedam, genièvre dont je t'ai rapporté une bouteille. Là-bas on verse, on met le gobelet au congélateur et on écluse une heure plus tard.

Tonnelle, ma précieuse amie, a accepté de passer l'hiver et le printemps ici, avec moi, pour que nous puissions vivre jour après jour, presque heure par heure, nos grossesses ensemble. C'est là que je découvre toute la mesure de l'expression "se regarder le nombril": nous comparons nos ventres, nos seins, nous nous tâtons, touchons, attouchons, caressons avec infiniment de tendresse. Elle n'utilise sa chambre que pour y entreposer ses effets et c'est dans mon grand lit de bois de pommier que nous couchons, bien lovées l'une dans l'autre, pores à pores, pour nous garder du froid, ou enlacées, ventre contre ventre, dodichant nos gros seins ronds, frottant nos poitrines durcies l'une contre l'autre afin de lutter contre la grisaille du dehors. Je ne savais pas que cela pouvait être autant merveilleux, mais il faut dire que les circonstances sont particulières et tu ne peux savoir à quel point j'ai hâte

d'engloutir ton sexe dans le mien, de l'y inscrire.

Si l'on compte Deux-Couleurs, nous sommes trois femelles ensemble et enceintes dans cet hôtel.

J'ai demandé à Tonnelle si l'enfant qu'elle portait était de Beau-Parlant ou de Barbu-Talon. Elle m'a dit: "Mets ton oreille sur mon ventre et si tu entends jaspiner, il est de Beau-Parlant. Si tu entends tousser, il est de Barbu-Talon car il a été conçu sur la tombe à Polycarpe d'Astou où j'ai gagné froid par les fesses."

Elle a de l'humour, est toujours bien lunée et je la soupçonne douée pour la dentellerie que je commence à lui enseigner, tant sur le petit métier, le tambour que le carreau. Si elle a une fille et lui transmet cet art comme je le ferai avec Noémie, Belle-Anse-du-Cap pourrait devenir un centre de dentellerie; façon originale de mettre notre village sur la carte et de procurer un gagne-pain à quelques femmes d'ici. Ainsi, le passage de Laure-Edèse sur la terre n'aura pas été complètement inutile, elle qui mourra les lèvres déformées par la prière et incapable de tutoyer ses peurs. Il y aura eu moi, la dentellerie et sa folie qui m'a préservée de la mienne. Maintenant elle fait son devoir par devoir en continuant de croire que lors du Déluge, sa famille avait sa propre barge, laquelle naviguait dans le sillage de l'arche de Noé.

Amoureuse de la vie, future mère et un brin frissonnante, cet enfant qui se développe en moi comme un phénomène ni agréable ni déplaisant. Je l'étudie. Point. Je m'émerveille toutefois qu'une seule fraction de gouttelette de ta semence devienne, grâce à la chimie de mon corps, un joyau qui comblera une partie importante de ma vie.

Le soir de ton arrivée à Belle-Anse-du-Cap, en septembre dernier, nous n'avons pas fait l'amour. Je ménageais mon souffle comme toi, sous l'eau, tu ménages le tien afin de rester en état d'apesanteur: ce fut notre plus belle union; la plus intense aussi. Je me souviens d'avoir pleuré au rythme de mes poumons. Le lendemain

soir est celui où j'ai rêvé que je me mariais avec moi-même. Nous avons toutefois échangé un baiser. Un seul. Mais dans lequel nous mêmes tout ce que nous ne pouvions exprimer.

Le troisième soir, enfin, nous avons pu nous abandonner à la même houle. Tu as aspiré mon nom en jouissant; j'ai murmuré celui de Noémie. Elle aura trois mois et demi lorsque tu feras sa connaissance en septembre prochain. Elle te ressemblera. Elle sera de toi, mais avec un visage lisse, sans cicatrice ni estafilade, comme tu devais être avant ton accident.

Tonnelle sera sa marraine comme je serai la marraine de son enfant. Le parrain? C'est là que l'histoire se complique. J'avais pressenti l'homme pour qui, enfant, je nourrissais la plus vive admiration après mon père: Patte-d'Éléphant. Ou Tonneau? Cela aurait eu pour effet d'équilibrer sa relation avec moi. Eh bien? le plus enchanté, le plus émerveillé devant ma grossesse est, je te le donne en mille: Narfé. Cet homme haut comme trois pommes, plus très jeune, toujours vêtu de son affublement vert et frétillant d'un ouvrage à l'autre qui, me dit-il, n'aura jamais d'enfant, me supplie d'être le parrain de Noémie. Constamment en pique avec Tonnelle, combien de fois dois-je les séparer durant l'été.

Emue par son insistance, j'ai finalement accepté. Faut dire que Narfé est quelqu'un de fiancé. Il est aux anges et vient tous les jours s'informer de mon état de santé: pour lui je ne suis plus la patronne mais un simple moule dans lequel se développe sa future filleule, ce qui ne me fait aucunement déplaisir.

Je mets la dernière main au cardigan en fil d'Ecosse. C'est pas qu'un petit exercice de patience (à l'image de notre amour, d'ailleurs). Si tu savais toute la hâte que j'ai de te voir dedans.

Dans ta dernière lettre, tu me parles de cet archéologue italien qui a repéré une galère romaine quelque part entre Giarre et le cap Spartivento, et qui requiert tes services pour la fin de décembre.

Ou tu diffères ton départ de quelques jours et nous passons les Fêtes ici. Entre deux galimafrées on se fera des festins de nous-mêmes et, en raquettes, nous tendrons des collets avec le père Duguay-du-Quai (j'ai hâte de porter le bonnet d'Astrakhan que mon père m'a laissé). Ou sinon sans ça, je pars avec toi et tu nous fais engager comme cuisinières Tonnelle et moi. La daurade méditerranéenne (quand tu écris ce mot, il ne faut pas avoir peur de mettre des lettres) ne s'endêvera pas d'être fricotée comme si elle était morue et les hommes en seront ben heureux. Héritage culinaire de mon père mais aussi hoirie pécunière si jamais tout ne se passe pas comme je le souhaite: le gouvernement vient de nationaliser la Compagnie du pouvoir de Belle-Anse-du-Cap et j'ai encaissé un profit confortable; un peu plus. A telle enseigne qu'à Ottawa, il y a un nommé Rhéal Cayouette qui manque perdre son dentier à toutes les fois qu'il aborde cette question devant la Chambre.

J'en ai profité, au passage, pour déculotter Charreux-la-Cigarette, actionnaire de cette compagnie, camouflé derrière un prête-nom qui n'apparaît nulle part dans les livres officiels de la compagnie et qui ne tenait sa valeur que de la parole donnée par mon père. Comme ce dernier était d'avis que la parole d'un mort ne vaut plus son quintal d'honneur, et comme je ne suis pas obligée d'être au courant des manigances pâteuses de ces intempérants, je ne pouvais pas manquer l'occasion de bayer un grand coup de faux dans les jambes de ce faux-jeton... et d'éprouver toute la jouissance que procure une belle vengeance bien fignolée. De toute façon il a l'escarcelle suffisamment rebondie pour n'être pas menacé d'avaler son bulletin de naissance sur un pilot de mongonne comme Job. (Gloire soit au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint).

Tonnelle, ma précieuse Tonnelle, est affligée d'un rhume qui, j'espère, ne s'aggravera pas. Son teint de porcelaine s'est légèrement altéré ces derniers jours à cause de ses insomniums. Là, elle dort enfin: je l'entends ciller. Je vais aller voir si

elle est bien bordée, lui déposerai un chanteau de pain doux sur sa table de chevet et j'en profiterai pour me verser un petit champoreau.

Là, c'est fait. La chère petite s'est laissée faire comme une enfant qui, même en dormant, reconnaît sa mère et reçoit ses soins et ses caresses. Je la considère un peu comme ma fille, je m'inquiète de ses envies et lui fais forces aménités.

Si mon père savait que mon champoreau est au schiedam, il trouverait que je fais dure assez, d'autant que je suis déjà un peu rouctoue. Bacchus ait son âme. Quant à nous, buvons à notre beau présent et à notre merveilleux avenir. Je revois le pétilllement joyeux de tes yeux qui m'allume et transforme en bombe ma vulve bombée. J'ai hâte de te siroter tandis que tu me titilleras la piôme avant de nous siamoiser dans nos odeurs mélangées. Je veux te sentir faire tout sur moi tout entière. Même si ces pensées me mettent en langueur, je dois revenir sur terre pour donner à Narfé cette lettre à poster: c'est l'heure où il vient s'informer de notre santé (dans sa tête d'homme, une grossesse est une maladie même s'il me voit rayonner de vie) et s'enquérir de nos besoins. Et pourtant! Pourtant j'aimerais tellement continuer et continuer encore. C'est singulier ce que je peux avoir de la misère à mettre le point final, à consentir enfin à laisser aller cette lettre.

Bon! Je termine: Narfé arrive toujours comme un chat qu'on entend pas venir. Réponds-moi vite! J'ai hâte. J'ai hâte de tout.

Ancolie

P.S. Je te donne mes lèvres, celles sous ma ligne de flottaison aussi; je te donne mon corps. Quant à mon âme, c'est déjà fait: prends-en grand soin.

A.

◦ ◦ ◦

CHAPITRE DIXIEME

Noémie

- Avez-vous vu Narfé? demanda Noémie à l'Insaluante qui tricotait dos au trottoir, remplissant un fauteuil de jardin double, en bois franc et renforcé par Narfé. N'obtenant pas de réponse, la fillette reprit sa question. Aussi immobile qu'une baleine qui digère, l'Insaluante ne répondait toujours pas, comme absente de ce monde. Seul un faible clic de broche par-ci, puis un hésitant clic de broche par-là révélaient un semblant de vie.
- C'est vrai que digérer, tricoter et répondre au monde, ça fait trois affaires en même temps. Je m'excuse de vous avoir dérangée, ironisa Noémie qui traversa à l'épicerie.
- Avez-vous vu Narfé? demanda-t-elle à Barbu-Talon, le barbier-cordonnier.
- Je l'ai vu s'en aller vers le cimetière avec sa pelle-bêche sur l'épaule. Ben manque qu'i est parti creuser une tombe. Ya l'père Coulombe-du-Deux qui a trépassé c'tte nuitte.
- Merci, répondit Noémie en enfourchant sa bicyclette.

Au cimetière elle vit effectivement une tombe dont la terre était fraîchement remuée; mais Narfé, point. Elle fila chez le bedeau.

- Bonjour, monsieur Tôtue, ça va-tu bien?
- Avec le beau temps qui fait, c'est sûr que ça va bien. Et il enchaîna aussitôt: Coudon, Noémie, astheure que t'es capable de prononcer tes r, tu pourrais m'appeler "monsieur Tortue" comme tout le monde!
- Comme ça vous êtes pas fâché que j'veous aye donné ce surnom quand j'étais jeune?
- Tout le monde est pris pour avoir un surnom; faut ben vivre avec, répondit monsieur Tortue en riant. Et pis, si tout le monde m'appelle de même astheure, ben crère que ce surnom me va. Ch'peux -tu t'aider Noémie?
- Narfé lui, yé yoù?
- Quand il a eu fini de creuser sa tombe y est parti graisser la girouette aux Duguay-du-Champs. T'sais, c'tellà qu'on entend grincher jusqu'ici à force qu'est rouillée?
- Chez monsieur Duguay-du-Champs?
- Oui.
- A cause que vous dites pas chez l'Bossu?

Ils se séparèrent en riant.

Sachant que l'ouvrage ne traînait pas avec Narfé, Nommie regarda le cadran extérieur du bureau de poste et calcula qu'elle ferait mieux de l'attendre chez lui.

Il y était déjà. Ses grosses bretelles de police de chaque côté des cuisses, la chemise verte enlevée, couvert de sueur, il sirotait une grosse Black Horse à même la bouteille, les pieds sur la rampe de la galerie, une expression d'extrême fatigue gravée dans les traits.

- Salut, fit-elle, essoufflée d'avoir gravi le cap.

Elle n'obtint pas de réponse.

- Heille! Joue pas à l'Insaluante. Je te dis "Salut", Narfé.

- Saint-Chrême-d'hostie que chu fatigué.

- Tu sacres pas souvent. Tu dois être fatigué en grand...

Ce constat n'exigeant pas de réponse, Narfé avala une gorgée de bière. La fatigue lui accordant une courte trêve, il l'utilisa à observer sa filleule. Noémie avait les cheveux blonds, à la limite du roux, comme ceux de sa mère. On sentait déjà qu'elle aurait aussi la grâce et l'élégance d'Ancolie. Elle avait beaucoup grandi cet été-là: ses genoux au complet émergeaient de sa robe bleu poudre.

- Jusse à te suivre, moi aussi j'suis fatiguée. Donne-moi une gorgée de bière.

Le vieil homme hésita.

- Jusse pour me rincer, insista-t-elle.

Elle but au goulot.

- Ouache, ta bière est skunkée, cher.

- Faut pas boire frette quand on a chaud. Le médecin m'a dit ça quand j'ai fait ma crise cardiaque il y a deux ans. Et puis,

j'haïs pas ça le p'tit goût de mouffette que donne le soleil dans la bière.

En lui rappelant sa défaillance cardiaque, Narfé avait atteint un point sensible chez la fillette. A l'hôpital, on l'avait donné pour mort et cette expérience avait traumatisé Noémie. En guise de dernière volonté, le mourant avait réclamé du homard: le lendemain, il allait mieux. "Ça m'a ouvert le chemin", lui avait-il dit en passant sa main sur son tube digestif. Noémie s'approcha un tabouret tout près de Narfé, lui mit la main sur son bras humide de transpiration et l'interpella d'une voix frissonnante.

- Narfé?

- Oui, Noémie, répondit-il un peu surpris.

Elle lui prit le menton, l'obligeant à la regarder bien dans les yeux:

- Veux-tu bien m'dire qu'est-ce que t'as à t'effieller comme ça d'une étoile à l'autre, à t'agiter tout le temps, à courir toujours après l'ouvrage, gosse icitte gosse là, enwouèye, pis au travail à vaillance pis à l'endurance, la queue sua fesse, finis une djob pis en commence une autre, pis ho-donc pis r'commence.

Peu accoutumé à ce genre d'apostrophe, Narfé se cherchait une contenance. Ses mains l'embarrassaient et il déposa sa bouteille de bière sur le plancher de la galerie.

- T'as pas l'goût de t'arrêter un peu? reprit-elle d'une voix légèrement frémissante.

- Tu parles comme... on dirait déjà une femme.

- Change pas le sujet. C'est pas à cause qu'on est p'tit qu'on est nono; la preuve: toi. T'es mon parrain mais t'es plus que mon père.

- Noémie... tu...

- Pense à moi, cher. Si tu fais une deuxième crise cardiaque, t'es faite, Narfé. T'es faite ben raide. Pis moi... pis moi j'aurai pu d'ami. T'es mon seul ami, Narfé. Tu comprends-tu ça?

Les coudes sur les genoux, le visage enfoui dans les mains, Noémie partit à pleurer. Sans grands sanglots, mais de tout son corps.

Un cormoran à aigrette vint se poser, dans un battement d'ailes, sur le bord de la falaise, à quelques pieds de la galerie de la maisonnette verte, parmi les nids des goélands, au grand déplaisir de ces derniers qui le manifestaient vénérablement. Le cormoran quitta la zone occupée d'un pas pataud, parmi les criaillements et se fraya un passage vers un piton rocheux surplombant la mer. La clameur cessa et il put déployer ses ailes, face au vent pour les y sécher.

Emu, Narfé enleva ses lunettes et les déposa à terre sur sa chemise verte. La dernière personne qui avait vraiment compté pour lui avant Noémie était son père. Côte à côte dans la barge, saison après saison, ils avaient arraché leur existence de la mer. Narfé s'absorba un long moment dans ses souvenirs. Puis il déposa une main hésitante sur le genou de Noémie qui tenait toujours son visage enfoui dans ses mains mais qui ne pleurait plus.

Il se souvint à cet instant qu'il arrivait parfois à son père de pleurer. A Narfé qui lui en avait une fois demandé la raison, il avait répondu: "C'est à cause de ta mère. De ta mère que tu as à peine connue. On riait beaucoup ensemble. On riait à tous les jours. Même dans les pires moments, cette diablesse trouvait toujours moyen de nous faire rire."

Puis un matin où le vent enflait au point de devenir tempête, un matin où même Tancrède-le-Fantasque était resté sagelement à terre, le père prit le bord du large. A son fils éberlué resté sur le

quai, il avait hurlé entre deux bourrasques: "J'en peux plus. J'm'en va la r'trouver.

- Tu te suicides, Narfé, fit Noméie d'une voix maintenant apaisée.

L'interpellé manqua tomber de son tabouret.

- Vous vous suicidez de père en fils, poursuivit-elle d'une voix égale.

Les petits yeux verts s'écarquillèrent.

- Com...moment?

- Ma mère me l'a dit; tout simplement, le coupa-t-elle. Et puis tu sais bien que tout finit par se savoir ici. Quand ton père est parti en mer pour son dernier voyage, ça a fait du nouveau dans les nouvelles pendant quelque temps, puis la vie a continué.

Narfé respirait un peu plus vite. Noémie lui enserra une main entre les deux siennes.

- Dans ton cas, Narfé, "se tuer à l'ouvrage" n'est pas jusse une expression. T'as eu un avertissement il y a deux ans. Le médecin t'as obligé au repos pis toi tu t'en moques.

- Il m'a condamné au repos, corrigea Narfé. Et pour moi c'est aussi pire qu'être condamné à mort. J'voulais mourir, assis dans ma chaise berçante. Alors j'ai repris le travail. Et j'suis heureux. J'suis heureux surtout depuis...

Ils étaient face à face chacun sur son tabouret. Leurs genoux se touchaient. Ils se caressaient les mains.

-... surtout depuis que tu es dans ma vie, Noémie.

Pour une rare fois dans sa vie, Narfé se détendait. Il éprouva même le besoin de s'allonger sur le plancher de la galerie, le torse exposé aux chauds rayons du soleil et le désir d'avoir Noémie à ses côtés tout le reste de sa vie. Il sentait ses muscles se détendre, son épaule gauche surtout... jusqu'à la douleur, une douleur insoutenable mais non pas inconnue.

Puis ce fut le poids de toute la voûte céleste sur sa poitrine. Un spasme suivi d'une violente convulsion envoya choir ses précieuses lunettes en bas de la galerie et le laissa couché sur le côté. Ses petits yeux verts fixaient la mer.

Ses ailes maintenant séchées, le cormoran reprit son envol. Les vagues lapaient doucement la base du cap la Faille.

Belle-Anse-du-Cap, automne 1991

P a r t i e t h é o r i q u e

Avant-propos

L'homme ne peut vivre sans art, bien sûr; mais à trop en consommer, il peut éprouver un sentiment de culpabilité qui l'incite à faire sa part, à vouloir créer à son tour. Si quelques livres sont le fait de génies, la masse de la production littéraire est fournie par des gens moyennement doués. Je suis un homme parmi tant d'hommes, disait Sartre, probablement dans Les mots, pas plus, mais pas moins non plus.

Alors pourquoi ne pas se demander, dans le sens le plus humble de la question: "Pourquoi pas moi?" Bien sûr que si, voulant décrire une amitié entre un vieil homme et un enfant, je pense au Vieil homme et la mer, de Hemingway, je suis foutu. Guy Lafleur a quitté le hockey lorsqu'il s'est rendu compte qu'il n'était plus Maurice Richard. Il y est revenu quatre ans plus tard après avoir compris qu'une contribution moyenne était préférable au néant.

Lorsqu'une personne décède, son nom n'est pas réimprimé dans le bottin téléphonique. Lorsqu'un écrivain, même modeste, passe l'arme à gauche, son nom continue d'apparaître dans un répertoire ou dans un quelconque catalogue. On a l'éternité qu'on peut!

Un enfant à qui on a procuré mille prodigalités peut devenir l'enfant prodigue, sans retour. Impossible de le recommencer. On peut par contre balancer trois cents pages de texte, qu'on croyait bien peaufinées, dans la chaudière du chauffage central sans être accusé d'infanticide. Et recommencer. Encore et encore. Jusqu'à ce que l'œuvre d'art se manifeste par le lecteur, étant donné qu'il n'y a d'art que pour et par autrui. Les efforts déployés pour rejoindre cet autrui font, à la fin, le poids d'une plume puisque c'est lui qui satisfait notre besoin ontologique de "nous sentir essentiel par rapport au monde", comme l'observe Sartre dans Qu'est-ce que la littérature. Cette essentialité, la couturière l'éprouve lorsque sa cliente descend dans la rue vêtue de sa création; et la boulangère à qui on dit que son pain est bon.

L'ébahissement du quidam sanctionne l'essentialité de l'artisan populaire qui a reproduit l'Empress of Ireland en bâtons de popsicles.

En chômage, une oreille pointée vers le téléphone, je décide donc de décrire une relation d'amitié entre une enfant et un vieil homme. Celui d'Hemingway est un géant plus fort que sa propre vieillesse qui, privé d'eau, de nourriture et de sommeil, écrasé de soleil le jour et transpercé de froid la nuit, parvient à tuer un poisson deux fois plus gros que la barque dans laquelle le vieil homme prend place. Exploit titanesque? Pas assez. Défendre ensuite sa proie entre les requins en les assomant à coups de gourdin tout en manoeuvrant la barque déséquilibrée vers le port. Au fil du temps, les requins finissent par grignoter le gros poisson tout entier mais la dimension de la carcasse ramenée, témoigne que le vieux Santiago est le plus fort. Son jeune ami et tous les peuples des Petites et des Grandes Antilles parleront de sa gloire sous le torchis bien longtemps.

Quand on se sent écrasé par le génie de quelqu'un, on en prend le contre-pied: Narfé est un vieux petit homme maigre, myope, au cerveau plutôt restreint. Narfé n'a que du nerf et une grande capacité d'amitié. Il s'abîme dans de petites tâches utiles à ses concitoyens et qui satisfont son besoin de bouger constamment: graisser le pivot d'une girouette, faire l'épicerie de la voisine, l'Insaluante, couper les branches qui obstruent le panneau de signalisation, construire une main courante à l'escalier de madame Duguay-du-Quai, vidanger un puisard. Fatigué, il boit une grosse Black Horse à même le goulet.

Santiago a accompli son exploit seul. La petite Noémie, dont le père est constamment absent et qui n'a pas connu son grand-père, essaie de suivre Narfé dans ses déplacements, l'assiste quand elle le peut, casse la croûte avec lui et s'inquiète de sa santé quand il besogne trop.

Narfé meurt bêtement d'une crise cardiaque. Fin de la nouvelle. Vingt pages. Deux semaines. Le téléphone est toujours muet. Un courrier me convoque à une entrevue. Le directeur en évaluera le résultat à son retour de vacances. Dans un mois. Un mois? Chic alors! C'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour écrire une autre nouvelle.

Je cherche un nouveau cadre, une nouvelle structure, de nouveaux personnages. Les jours passent. Les nuits aussi, blanches comme ma page. Bon! Un cadre. J'extirpe de ma mémoire les villes où j'ai vécu plus de deux semaines: Montréal qui m'a vu naître; Paris dont je connais la moindre impasse entre les Gobelins et la rue du Chat-qui-pêche; Edimbourg, cette ville de Québec dans un environnement anglo-saxon; Corinthe que j'ai déjà utilisée pour la nouvelle "La loi de l'alcool bleu"; Dubrovnik qui ressemble à Saint-Malo et réciproquement; Athènes, où seulement respirer est un exploit. Carcassonne. Carcassonne irait très bien. Trop bien. Je me la garde pour une autre fois. Naples, où les rats sont plus gros que les chats. Limoge, où on limogeait les généraux incompétents. D'autres villes... Amsterdam m'alerte, mais réflexion faite, pour la bien rendre, je devrais y retourner.

Mais pourquoi donc tant chercher une ville alors que Belle-Anse-du-Cap est déjà là? Sa rue principale, sa côte du quai, son long escalier qui relie le haut et le bas du village... Narfé est mort? Il existe des trucs: l'analepse, par exemple. Noémie, elle, est toujours vivante. Sa mère, l'hôtelière, a déjà été partiellement décrite. Son père aussi, l'archéologue plongeur. L'Insaluante, monsieur et madame Duguay-du-Quai, Gros-Lard le boucher ont déjà été nommés. Cela fait quand même assez de monde pour entreprendre un roman. Sept personnages en place avant même de commencer; une jolie bonne partance. Quant aux autres, ils prendront le train quand il passera. Pas difficile de bricoler un père à l'hôtelière, Ancolie, et de lui faire jouer un rôle important.

Et puis, quel est ce hasard qui a fait de cette dernière une hôtelière? N'avons-nous pas tenu déjà, ma fiancée et un moi, un

Gîte du passant? ET Hemingway n'a-t-il pas dit qu'un écrivain ne doit parler que de ce qu'il connaît bien? Ancolie, l'hôtelière, sera mon héroïne. Et à la grâce de la muse!

Le directeur m'informe que le poste a été accordé à telle candidate, car elle a déjà fait ce genre de boulot. Si je me souvenais de votre nom, monsieur le directeur, je vous dédierais ce mémoire de création.

Il s'appelle Un été particulier.

**La lettre et
l'extrait de journal comme
procédé diégétique dans
le roman réaliste**

1. Mon point de départ est que les romans réalistes contemporains sont aussi réalistes, dans leur structure, que les romans réalistes des époques antérieures, mais que leur morphologie diffère par maints aspects. Soutenu par un texte de Ian Watt (1), nous nous attarderons dans un premier temps à l'examen de ces différences pour ensuite observer comment l'inclusion de la lettre et du journal personnel, comme procédés diégétiques, constitue un apport spécifique à l'imitation du réel (2). Mon mémoire de création, Un été particulier (3), roman à la fois réaliste et ... contemporain, servira d'unité de comparaison avec des romans réalistes types de périodes antérieures.

Roman de facture traditionnelle, Un été particulier est raconté par un narrateur omniscient qui partage toutefois avec un personnage épistolier et un personnage diariste la tâche de la narration. Il est important de préciser que cette contribution des personnages témoins constitue quinze pour cent d'un ensemble textuel d'environ 250 pages.

(1) WATT, Ian. "Réalisme et forme romanesque", Littérature et réalité, Paris, éd. du Seuil, coll. "Points", 1982.

(2) TODOROV, Tzvetan. Littérature et signification, Paris, éd. Larousse, 1967.

(3) JULIEN, Pierre. Un été particulier, roman inédit.

1.1 Historique et description

Le mot "réalisme" fut apparemment employé pour la première fois comme désignation esthétique en 1835 afin d'indiquer la "vérité humaine" de Rembrandt en opposition à l'idéalité poétique de la peinture néo-classique" (WATT, loc.cit., p.13). Revoyons en imagination des peintures allégoriques néo-classiques telles Le serment des Horaces, L'assomption de la Vierge Marie, La création du monde, etc. Le terme devient plus spécifiquement littéraire par la création, en 1856, du journal Réalisme, édité à Paris par Duranty.

Voulant définir le réalisme et son utilisation romanesque, Watt écrit:

Il s'agit de dépeindre toutes les variétés de l'expérience humaine [...] , de faire l'examen minutieux de la vie d'une façon scientifique et impartiale par un ensemble de procédés narratifs dont la convention première est à l'effet que le roman réaliste est un compte rendu complet et authentique de l'expérience humaine. [...] D'autres formes littéraires imitent la réalité à des degrés divers; le réalisme formel du roman, lui, exige une imitation de l'expérience individuelle saisie dans son environnement spatio-temporel plus immédiat (Ibid., p.14).

Expérience individuelle; de par son unicité, l'expérience individuelle est toujours nouvelle. Vous décrivez l'expérience d'un individu et vous obtenez tel résultat. Vous décrivez l'expérience d'un autre individu et vous obtenez tel autre résultat, même si les deux se vivent dans le même environnement spatio-temporel et ce, même si c'est toujours le même "vous" qui, ici, décrit.

L'apprentissage individuel étant toujours nouveau, on désigne en anglais le mot roman par "novel". Tom Jones et Robinson Crusoé vivent leur expérience d'individu. Richard II et Richard III, eux, vivent l'expérience d'une dynastie, d'un principe dont ils sont l'incarnation vivante, celui de la monarchie.

Comme tout phénomène qui s'impose, le réalisme a aussi ses aïeuls: selon Watt, "le fabliau et le récit picaresque [époque antérieure à la charnière Don Quichotte] sont réalistes parce que les motivations économiques et sensuelles ont une place d'honneur dans leur représentation du comportement humain" (Ibid., p. 13).

A propos de motivations sensuelles, Locke disait: "Ce sont les gens qui mènent d'abord aux idées particulières et meublent la pièce vide de l'esprit" (cité par Watt, p. 20). Plus près de nous, Montherlant renchérit, ci et là dans son oeuvre: "Vive les sens, eux ne trompent pas." Bref, s'il peut la découvrir par l'intelligence, l'individu peut aussi découvrir la vérité à l'aide de ses sens.

Watt situe l'avènement de l'école réaliste (le mot viendra plus tard) au 18e siècle, avec la publication des romans de Defoe, de Richardson et de Fielding. Sommairement, il les qualifie de réalistes parce que Moll Flanders est une voleuse, Pamela Andrew, une hypocrite et Tom Jokes, un fornicateur" (Ibid., p. 14).

1.2 Caractéristiques

On distingue donc avec certitude, écrit Watt en substance, le roman réaliste des autres genres littéraires ainsi que des formes antérieures de fiction, par la quantité et la qualité d'attention accordée habituellement à l'individualisation des personnages et à la présentation détaillée de leur environnement dans le temps et l'espace.

1.2.1 Individualisation des personnages

Dans la littérature de la Renaissance on utilisait des noms historiques et des noms types. Rabelais, Sidney et même Bunyan au XVIIe siècle, utilisaient des noms indiquant des qualités particulières des personnages, donc des surnoms. Les noms évoquaient aussi des références étrangères, archaïques, mythologiques ou historiques, tel Richard, Henry, Hamlet chez Shakespeare. Chez Molière, Harpagon caractérise un type de personne plutôt qu'un individualité.

"Les noms propres n'évoquent qu'une seule chose; les universaux rappellent un terme quelconque d'un ensemble" (Hobbes, cité par Watt, p. 15). Dans le roman réaliste comme dans la vie sociale, les noms sont l'expression verbale de l'identité particulière de chaque personne individuelle. Clarissa Harlowe, Pamela Andrew, Robinson Crusoé et Moll Flanders sont des noms réalistes. Ainsi il existe des Marcheterre depuis avant et après la publication des Chouans. Pamela a une connotation romanesque mais le nom de famille, Andrew, est réaliste.

Dans notre roman, à l'exception de l'héroïne, de son père et de son fiancé, tous les personnages ont un surnom. Tous ces surnoms désignent un attribut physique ou psychologique desdits personnages, contrairement à la façon de nommer de la littérature de la Renaissance dans laquelle la dénomination désignait des ensembles: Richard III est le troisième de ce prénom dans une dynastie monarchique. L'absence de nom de famille est révélatrice à cet égard; Elisabeth II s'appelle-t-elle Windsor, même si son grand-père George V ne parlait qu'allemand? Dans ce cas ne s'appellerait-elle pas Saxe-Cobourg? Les historiens continuent d'en débattre.

Patte-d'Éléphant, donc, suggère une infirmité, et Narfé évoque un individu nerveux. Dérogation à la convention réaliste? Souvenir des pratiques au moyen âge? Il s'agit plutôt ici, croyons-nous, d'une imitation accrue de la réalité puisque dans les villages, les

gens se donnent des surnoms, au point qu'avec les années on oublie souvent les vrais noms. Qui, dans tel village, se souvient du vrai prénom de Tailleur Gagné? Son fils, qui pourtant a choisi un autre métier que celui de son père, ne s'appelle-t-il pas le Petit Tailleur? Quant à la Coiffeuse, elle exerce son métier tandis que la Parleuse, elle, exprime son caractère. Et Tonneau ne se révèle-t-il pas physiquement tout entier par son surnom? "Le nom désigne et ne signifie pas" disait quelque part Roland Barthes. Séraphin de La Valtrie (1) était d'une générosité exemplaire à l'endroit de ses censitaires. Il a fallu attendre le personnage de Claude-Henri Grignon pour associer l'avarice à ce prénom. Les noms de Patte-d'Éléphant, Narfé, Tonneau, désignent, signifient et expriment tout à la fois le personnage. Issus de la vraie vie (roman réaliste oblige), ils sont surnommés selon la caractéristique la plus frappante pour tous.

1.2.2 Arrière-fond d'espace et temps déterminé.

Cette convention d'identité particulière dans le roman réaliste, ce principe d'individuation se manifeste également dans le temps et dans l'espace. "Le principe d'individuation est celui de l'existence en un point particulier de l'espace et du temps, arrière-fond d'espace [l'environnement] et de temps déterminé" (Locke, cité par Watt, p. 27).

"L'intrigue réaliste est un "courant de conscience" qui se propose de présenter un enregistrement direct de ce qui se passe dans l'esprit de l'individu sous l'impact du flux temporel [...], de l'évolution des personnages dans le cours du temps" (Ibid. p. 29).

Suite aux révélations de son oncle Patte-d'Éléphant à propos de la maladie mentale de sa mère (à elle), Ancolie marche sur la plage.

(1) Séraphin Marganne de La Valtrie, premier seigneur du village aujourd'hui orthographié Lavaltrie.

L'action est son déplacement dans cet espace, soutenue par la description des endroits où elle pose le pied, endroits ravagés par la tempête de la veille (Un été particulier, p. 139 et suiv.). Mais la véritable action, par le procédé du discours intérieur, se passe dans sa mémoire: elle y juxtapose les énoncés de son oncle (le frère de sa mère) et les bribes d'information que son père lui a livrées ça et là au cours des années; elle aboute tout cela à ses propres souvenirs d'enfance et de jeunesse, chassé-croisé analeptique qui la ramène à son adolescence, époque où elle observait déjà diverses manifestations de la maladie chez sa mère. Cette réflexions ("flux temporel") qui engagera tout son avenir: rayer sa mère de sa mémoire en prenant le contre-pied d'icelle et profiter du passage de son fiancé à l'automne pour devenir enceinte.

Le temps donc, dans le roman réaliste, intervient d'une façon majeure à propos des relations humaines, alors que dans les périodes littéraires antérieures, selon Watt, "la succession des événements [était] disposée dans un continuum spatio-temporel très abstrait et [accordait] fort peu d'importance au temps comme facteur d'intervention. Déjà Defoe [...] montre le processus [du temps] en train de se dérouler sur l'arrière-fond des pensées et des actions, même éphémères, [de ses personnages]. Nous avons l'impression d'une identité personnelle subsistant à travers la durée, et cependant modifiée par le flot de l'expérience" (Ibid., p. 31).

Flux du temps, donc, flot de l'expérience, d'où le fait que le roman réaliste puisse aisément devenir, ainsi que chez Defoe, roman d'apprentissage.

1.2.3 L'espace, corrélat nécessaire du temps

"Notre idée du temps est toujours mêlée à celle d'espace", disait Coleridge (cité par Watt, p. 33). Les deux dimensions sont inséparables à maints égards, ainsi que le suggère le langage courant: il habite à dix minutes de la ville, dit-on parfois.

Chacun des moments de l'action est indissolublement lié à l'endroit où se déroule cette action; y compris celles, dans Un été particulier, qui sont racontées par l'épistolière: "Tonnelle est retournée chez ses parents mais elle vient me voir presque chaque jour" (p.200).

Ancolie brocarde son fiancé sur sa façon d'habiter l'espace: "J'aime ta lenteur, [...] ta démarche traînante qui te situe précisément dans l'espace, qui signifie que tu habites cet endroit et pas un autre." Elle enchaîne en comparant cette façon à la sienne: "Je trouve ça bien drôle, moi qui peux être à la fois à la laverie, dans la cuisine et au service aux tables" (p.199). Elle se sent même obligée d'apporter cette précision, étant donné que son fiancé est archéologue plongeur: "[...] tu es plus à l'aise dans l'eau que sur terre" (p.199).

1.2.4 La description de l'espace environnemental

Placer l'homme tout entier dans son milieu physique exige la description de ce milieu. Cette dernière varie considérablement d'une époque à l'autre. Flaubert décrit Rouen en deux pages et demie avant d'y situer Emma Bovary.

Avant que le lecteur ne voie vivre "des commis, en bonnet grec, et des femmes qui tenaient des paniers sur la hanche [en poussant] par intervalles un cri sonore, au coin des rues", il a une vue d'ensemble de la ville, perçue du haut des collines qui entourent la vieille cité normande:

Ainsi vu d'en haut, le paysage tout entier avait l'air immobile comme une peinture; les navires à l'ancre se tassaient dans un coin, le fleuve arrondissait sa courbe au pied des collines vertes et les îles, de forme oblongue, semblaient sur l'eau de grands poissons noirs arrêtés. Les cheminées des usines poussaient d'immenses panaches bruns qui s'envolaient par le bout. On entendait le ronflement des fonderies avec le carillon clair des églises qui se dressaient dans la brume. Les arbres des boulevards, sans feuilles, faisaient des broussailles violettes au milieu des maisons, et les toits, tout reluisant de pluie, miroi-

taient inégalement, selon la hauteur des quartiers. Parfois un coup de vent emportait les nuages vers la côte Sainte-Catherine, comme des flots aériens qui se brisaient en silence contre une falaise. Quelque chose de vertigineux... (1)

Dans notre unité de comparaison l'héroïne, par le biais d'une lettre à son fiancé, décrit Bruges avec une grande concision: "Sache seulement que tout Bruges est un enchantement, la langueur de ses canaux, un envoûtement, les pignons en gradins de certaines de ses constructions, un dépaysement" (p.209) .

L'économie de cette description tend à évoquer un "sommaire émotif" (Barthes) (enchantment, envoûtement, dépaysement) plutôt qu'un compte rendu complet de ce qu'a vu l'épistolière. De plus, non seulement le référent (Bruges) y est à peine esquissé mais l'esthétique de la description ne peut s'épanouir en si peu de mots.

A propos de la description de Rouen par Flaubert, Barthes constate que "les six rédactions successives [de cette description] indiquent des améliorations aux règles du "beau style" sans aucune considération accrue du modèle. En réalité, poursuit-il, le tissu descriptif n'est qu'un fond destiné à recevoir les joyaux de métaphores rares" (1). Dans Un été particulier, l'hôtel n'est décrit que par le biais de séquences d'action où les personnages se déplacent d'une pièce à l'autre. En d'autres termes, la description est assujettie à l'action.

(1) FLAUBERT, Gustave. Madame Bovary, Paris, Ed. Garnier-Flammarion, 1966, p. 287.

(2) BARTHES, Roland. "L'effet de réel", in Littérature et réalité, Paris, éd. du Seuil, coll. "Points", p. 85

S'il ne se passe rien dans telle pièce, elle n'est pas décrite; de plus, il se passe parfois des choses dans telle autre pièce et elle n'est pas décrite non plus, même si certains objets ou meubles qu'elle contient (pour les fins de l'action) sont obligatoirement nommés: "elle déposa sa tasse sur la crédence Louis XV...", par exemple. La précision du style de la crédence donne une indication à propos des autres meubles que la pièce contient forcément, qui ne sont pas nommés, et que le lecteur, connaissant la personnalité de l'héroïne, peut imaginer. Et si les rideaux de telle chambre méritent une description de deux phrases plutôt qu'une simple mention contenue dans un segment de phrase, c'est que lesdits "rideaux de cretonne jaune" ont été fabriqués par un personnage et sont révélateurs d'un aspect de sa personnalité. D'une pierre deux coups: un élément matériel et un élément psychologique pour le prix d'une seule démarche.

Écriture économique contemporaine, donc, qui révèle moins que trop par rapport aux périodes antérieures de la même école réaliste. Quoi qu'il en soit, toute vue serait inépuisable par le langage; il faut s'arrêter. Autant s'en tenir alors à un sommaire émotif, évocateur, et privilégier la connotation à la notation.

2. Pourquoi la lettre comme procédé diégétique?

Pour nous, le procédé épistolaire relève d'abord de la technique. Il s'agit d'une technique diégétique parmi d'autres dont la fonction s'apparente au dialogue, mais qui procure des effets de lecture différents. La lettre a la propriété de "constituer une unité fermée et par là même, à rompre la continuité du récit" (1);

(1) Todorov, op.cit., p. 40 Il s'agit d'une thèse de troisième cycle dirigée par M. Roland Barthes en 1966. Elle a pour objet l'étude d'un roman par lettres, Les liaisons dangereuses, "sa poétique elle-même, ses concepts, ses méthodes, ses possibilités." (Avant-propos de l'auteur, p. 8).

façon comme une autre de maintenir l'intérêt du lecteur sinon de provoquer un certain suspense. Après la page 154 de Un été particulier, par exemple, le lecteur a hâte de vérifier si la ruse élaborée par le sociologue pour se rapprocher d'Ancolie va fonctionner. Aux pages 155 et suivantes, il doit lire une lettre qui n'a aucun rapport avec ce segment de l'intrigue. "Au moment où le lecteur [des Liaisons dangereuses] attend une explication du revirement inattendu de Cécile, il doit d'abord lire une lettre de Mme de Tourvel qui ne s'y rapporte nullement, pour arriver ensuite à la lettre-explication. Ces ruptures qui relèvent de la technique du roman d'aventures servent à soutenir l'intérêt du lecteur." (op.cit., p. 41).

Cet entrelacement de deux avenues de l'histoire présente aussi l'avantage d'alléger la lecture dans la mesure où ce n'est plus le narrateur qui transcrit les cogitations d'un personnage mais ce personnage lui-même.

2.1 Crédibilité

Watt constate que "l'emploi de la forme épistolaire fait naître chez le lecteur un sentiment constant de véritable participation à l'action, [...] que la plénitude et l'intensité s'en trouvent accrues" (op.cit., p. 32).

Le lecteur sait que le narrateur invente un personnage; le personnage lui-même est davantage crédible. Dans notre unité de comparaison, les situations quotidiennes, banales et superficielles de la vie dans un hôtel situé dans une station balnéaire sont décrites par le narrateur omniscient. Les situations critiques, fondamentales, ontologiques de l'être humain, comme le projet de mourir, l'explosion de l'amour, les projets de vie, la perpétuation de l'existence par la conception d'un enfant, sont décrits et rédigés par les deux principaux personnages eux-mêmes, qui dans des lettres, qui dans son journal personnel.

C'est Léon qui écrit: "Je me préembaume moi-même." C'est Ancolie qui écrit (qui décrit) à John toute l'importance que leur relation revêt pour elle. Cela ajoute une dimension supplémentaire à la représentation de la réalité, un peu comme le gros plan au cinéma. "[...] seul le personnage peut transmettre d'une manière "naturelle" sa vision individuelle des événements relatés," (Todorov, op.cit., p. 39); en plus du fait que les personnages se révèlent par leur style littéraire.

Le narrateur doit convaincre et même séduire par une grande quantité de lignes pour être crédible. Le personnage Léon, lui, est crédible d'emblée puisque, s'écrivant à lui-même, il ne cherche à convaincre personne, d'autant que ce qu'il écrit de lui est loin d'être flatteur. De plus, il écrit ces lignes suite à sa décision de se donner la mort; il règle ses comptes avec la vie, Dieu, les humains et lui-même. Il s'agit donc d'un exercice de sincérité, d'ultime sincérité.

2.2 Faire du lecteur un narrataire

Ce procédé vise à faire du lecteur un narrataire puisque ayant directement accès au journal intime du personnage, il a cette position privilégiée d'en savoir davantage que les autres personnages y compris l'héroïne... tout en ayant aussi accès aux lettres de cette dernière. Ces lettres étant datées du jour de leur rédaction, c'est comme si le narrataire en prenait connaissance avant même le destinataire. Il voit cette âme mise à nue, il vit ces ébats intimes avant que l'acteur de ces ébats ne les revive.

Plus on progresse vers la fin du récit, plus les personnages secondaires tombent, plus l'intrigue se resserre et plus les lettres et extraits du journal sont abondants. De support à l'intrigue, les dernières lettres de l'héroïne constituent l'intrigue elle-même puisque le narrateur s'efface de plus en plus au profit des personnages. L'histoire est racontée tantôt subjectivement, tantôt objectivement, comme si l'épistolière et le diariste devenaient presque des narrateurs omniscients. (Nous

disons "presque" car ils n'ont pas accès à la conscience des autres personnages.) Ainsi, c'est par le journal de Léon que le lecteur prend connaissance d'une façon objective des événements qui se déroulent durant les trois semaines que dure la présence des plongeurs à Belle-Anse-du-Cap. C'est l'auteur du journal qui nous décrit l'organisation et le travail des plongeurs, les objets qu'ils remontent à la surface, les états d'âme de sa fille quand John est à des dizaines de mètres de profondeur, etc., et ce, au moment où cela se passe, faisant ainsi coïncider le temps de l'histoire avec celui du récit.

Par la suite, le lecteur a une vision stéréoscopique et subjective des mêmes événements par le biais d'une lettre dans laquelle l'épistolière-narratrice revit cette situation, laquelle sera ensuite reconstituée, refigurée par le destinataire dans un temps futur et dans un autre lieu. Sartre, dans Qu'est-ce que la littérature, résume bien cette dimension:

La lettre est récit subjectif d'un événement; elle renvoie à celui qui l'a écrite, qui devient à la fois acteur et subjectivité témoin. Quant à l'événement lui-même, bien qu'il soit récent, il est déjà repensé et expliqué: la lettre suppose toujours un décalage entre le fait (qui appartient à un passé proche) et son récit, qui est fait ultérieurement et dans un moment de loisir (p. 198).

L'effet de réel serait différent si la description des émotions revécues était faite par le narrateur omniscient au moyen de la technique du discours intérieur; le lecteur perdrait alors son statut de narrataire. N'oublions pas que la lettre est déterminée par son récepteur: "vous écrivez à quelqu'un pour lui, par pour vous" (Todorov, op.cit., p. 36). Plus dépouillée que le dialogue parce qu'écrite dans un moment de loisir, la lettre renvoie aussi à celui ou celle qui l'a écrite et contribue à l'imitation du réel.

Cette contribution accroît ladite imitation si elle est amplifiée par des visions multiples du même événement rédigées par les personnages. "Les visions multiples du même événement, fait essentiel dans la structure des Liaisons, sont incarnées dans les

paroles d'un personnage, qui ont ici la forme de lettres" (Todorov, op.cit., p. 39). Dans son analyse, Todorov utilise aussi les expressions "visions stéréoscopiques" et "variétés des intonations" pour décrire cette technique "[...] qui consiste à montrer les différents visages d'un personnage à travers ses propres lettres" (p.39).

Dans Un été particulier, cette technique trouve son application au moyen de descriptions narrées ou dialoguées, par différentes formes de vision; et c'est le personnage concerné qui, dans une lettre, clôt lui-même le processus. (Il s'agit ici du personnage principal, *Ancolie*).

- Jolie n'est pas le mot. C'est presque impoli d'être aussi belle. (Léon à *Ancolie*, en style direct, p.40).

Là, ses cheveux d'or brillaient, ses yeux couleur de mer brillaient, *Ancolie* brillait. On aurait dit la joie qui sort de la flamme. Elle allait ça et là [...] balançant à peine ses hanches légèrement accusées dans une démarche imprégnée d'une grâce imperturbable. (Description du narrateur. p.59).

Mais lorsque, face à face, Tonneau avant à hauteur de visage les seins voluptueux de la grande *Ancolie*, tout son être chavirait dans la délectation (Description vue par un autre personnage, p.60).

- A cause qu'il l'ingueurde tout le temps de même?

- Ben manque que c'est rapport à parce que y a trouve belle. Trouves-tu ça toi qu'est belle?

- Heille en masse! Est belle en mautadit madame *Ancolie*. Pis en plusse, est plusse que belle. (Description dialoguée, p. 133).

[...] je portais parfois des jupes faciles, un chemisier décalventré, des bas très fins à un haut de dentelle pour entretenir le désir que j'avais de toi, [...] même s'il est séduisant d'être séduisante. (Autodescription de l'héroïne dans une lettre adressée à son fiancé, p.210).

Tu as dû constater qu'il me voit comme un astre éblouissant [...]. (L'héroïne se voyant à travers les yeux d'un autre personnage dans une lettre adressée à un troisième protagoniste, p.201).

Plusieurs effets de lectures, donc, convergeant vers un même point et c'est le personnage concerné qui boucle, qui clôt ce processus de développement d'un même caractère.

2.3 Plusieurs visions d'un même fait

Si la pluralité de la perception permet la convergence, cette convergence peut être poussée jusqu'à l'entrelacement des mêmes faits décrits, et par l'épistolière et par le diariste. En voici un exemple présenté dans l'ordre des pages:

J'arrive de la cuisine et je te jure que je la trouve la maison bien grande. Tout est silencieux à l'exception du vent que l'automne commence à ranimer. Dans sa chambre, mon père rédige les derniers chapitres de sa vie et compte les quelques toises qui le séparent encore de la mort. Tantôt j'irai le rejoindre et, pour la dernière fois, tâterai les arcanes de son éternité qui s'écroule pour faire place à la mienne. [...] Heureusement, en ce moment, il y a toi et Liszt. (Lettre d'Ancolie à son fiancé, datée du premier octobre, p.200.)

A chaque automne je trouve cette maison bien grande. Heureusement, il y a Ancolie, ces notes de Liszt qui me parviennent à travers la cloison de sa cabine et ce vent qui se heurte contre le cap Déboulé. La chère petite, en pleine écriture elle aussi, vient de m'apporter un grand gobelet de chassepareille. Tantôt elle viendra me rejoindre et, pour la dernière fois, je me fondrai dans son mystère, me ferai tout petit. (Extrait du journal de Léon, daté du même jour. p.204.)

Dans ce cas-ci, la vision stéréoscopique s'accompagne d'une coïncidence du temps de l'action, d'une seule et même action accomplie par les deux personnages-témoins, la lettre et l'extrait du journal étant datés du même jour. Chacun dans leur chambre, ces personnages se livrent à la même activité dans les mêmes instants, leur sens de l'ouïe leur permettant de savoir ce que l'autre fait.

Cette simultanéité diégétique coïncide également avec le temps de la lecture puisque l'extrait du journal débute à la page qui suit la fin de la lettre.

Par contre, cette coïncidence temporelle n'existe plus lorsque le narrateur et les personnages racontent le même segment de l'histoire. Ainsi à la page 236 le narrateur écrit: "Tout de blanc vêtue, enveloppée par la musique du Purcell, seule au pied de l'autel, Ancolie rêvait qu'elle se mariait avec elle-même." (Dans la nuit du 3 au 4 septembre).

Ancolie, 89 jours et 31 pages plus loin, écrit à son fiancé: "Le lendemain soir est celui où j'ai rêvé que je mariais avec moi-même." (Lettre du 2 décembre, p.212).

Le narrateur: "Ancolie craignait que le temps l'annihile, la submerge et l'engloutisse. Elle feula dans la nuit." (La nuit du premier septembre, p.191).

Ancolie dans un lettre: "[Cette nuit-là] (celle du premier septembre) je me souviens d'avoir pleuré au rythme de mes poumons." (p.211)

Le narrateur raconte les événements au moment où ils se passent, soit au début de septembre. L'héroïne les revit dans une lettre datée du 2 décembre. Le destinataire, lui, concerné par ces souvenirs pour les avoir vécus avec elle, en prendra connaissance vers le 5 décembre, donc après le lecteur.

Comme on le constate, l'utilisation de la lettre dans le roman est une technique qui offre aussi la possibilité de raconter deux fois le même segment d'intrigue en maniant tour à tour, objectivité et subjectivité et en développant des subjectivités différentes quand plus d'un personnage s'expriment sur le même sujet. (L'équivalent de cette technique en langage musical serait "variations sur un même thème", un thème déjà écrit.)

"[De plus,] le fait que le roman soit raconté en lettres, offre au récit la possibilité des déformations temporelles. [...] Ces inversions temporelles [...] jouent un rôle certain dans la construction de l'histoire; et ce procédé trouve sa justification dans la forme épistolaire." (Todorov, op.cit., p. 41).

2.4 Des contraintes du narrateur "je"

Il est important de souligner, croyons-nous, que cette technique ne peut être utilisée dans un roman où le narrateur est "je" puisque le procédé de présenter l'histoire à travers ses projections dans la conscience d'un personnage ne peut être que l'apanage d'un narrateur omniscient, du moins "depuis le début du XXe siècle où il est devenu une règle obligatoire" (Todorov, op.cit., p. 82).

Tant que Seurel, le narrateur-personnage-je du Grand Meaulnes (1), gravite dans la proximité de son personnage principal, tout va bien. Meaulnes et lui habitent la même chambre, mangent à la même table aux mêmes heures, partagent le même banc d'école et les mêmes activités. Le narrateur observe et écoute son héros tout à loisir. Meaulnes lui confie ses pensées les plus secrètes qu'il transmet au lecteur. Évidemment cette situation gémellaire amène quantité de phrases du genre: "sa mine lamentable m'indiqua qu'il avait passé une mauvaise nuit." Ou, "Je vis dans ses yeux que telle jeune fille ne le laissait pas indifférent."

Dans ce cas, nous dit Todorov, le narrateur en sait autant que les personnages, il ne peut nous fournir une explication des événements avant que les personnages ne l'aient trouvée" (op.cit., p. 80).

(1) ALAIN-FOURNIER, Le grand Meaulnes, Paris, éditions Emile-Paul, 1913, 318 pages.

Mais qu'arrive-t-il si, pour les besoins de l'histoire, le personnage se soustrait à la vue du narrateur? Dans le troisième quart du roman, Meaulnes disparaît avec une troupe de forains. Pis. Il veut se faire oublier et ne donne aucune nouvelle. Voilà un narrateur privé de son personnage. L'artifice (plutôt gros) de la découverte de lettres dans le grenier, permet au narrateur de poursuivre le récit: "[...] j'avais au grenier une vieille petite malle longue et basse [...] que je reconnus pour être la malle d'écoller de Meaulnes. [...] Dès la première ligne je jugeai qu'il pouvait y avoir là des renseignements sur la vie passée de Meaulnes à Paris, des indices sur la piste que je cherchais, et je descendis dans la salle à manger, pour parcourir à loisir, à la lumière du jour, l'étrange document" (p. 289 et 291). Le narrateur peut donc transmettre au lecteur toute l'information nécessaire et l'histoire se restructure à partir d'analepses d'une précision juste ce qu'il faut pour que le lecteur puisse situer ces segments d'intrigue dans le temps général de l'histoire ou, plus simplement, mettre les pièces manquantes du puzzle aux bons endroits. "Une date dans un coin de page, me faisait croire que c'était là ce long voyage pour lequel Mme Meaulnes faisait des préparatifs [...] (p. 312).

Mais voilà que "cette espèce de journal s'interrompait là. Commençaient alors des brouillons de lettres [...] et dans ces lettres, avec un embarras tragique, il cherchait à se justifier devant Valentine" (p. 299).

Pourquoi des brouillons de lettres? Parce que la cohérence de l'histoire exige que Valentine ait reçu lesdites lettres. Reste au narrateur les brouillons pour qu'il puisse reconstituer les événements. Voilà pour l'artifice. Surgit alors le problème de la rédaction. Dans quels mots écrire? Ceux de Meaulnes? Le narrateur, pris ici au sens de celui qui

organise le récit (1) aurait pu simuler la transcription des lettres en écrivant dans un style différent de celui utilisé depuis le début du roman (2). Il aurait alors été obligé de déléguer la narration à Meaulnes que serait devenu un second "je". L'auteur-narrateur ne s'y est pas risqué et a plutôt décidé de faire appel à ce subterfuge: "[Les lettres et] le journal étaient rédigés de façon si hachée, si informe, griffonnées si hâtivement aussi, que j'ai dû reprendre moi-même et reconstituer toute cette partie de son histoire" (p. 300). Ainsi le narrateur peut rester "je" et le personnage "il". "Quelques lignes hâtives du journal m'apprenaient encore qu'il aurait formé le projet de retrouver Valentine coûte que coûte avant qu'il ne fût trop tard" (p. 312).

Comme les contraintes, voire les limitations de la rédaction au "je" exigent maints artifices, il est pratiquement impossible, dans un récit à structure le moindrement complexe, d'y faire disparaître tous les fils blancs. A ce propos, Todorov rappelle "que Kafka avait commencé à écrire Le Château à la première personne, et il a modifié la vision que beaucoup plus tard, passant à la troisième personne" (p. 80), plutôt que de s'empêtrer dans des subterfuges trop voyants.

2.5 La posture du narrateur

Il n'en demeure pas moins que le but premier de ce genre de procédés reste toujours celui de l'imitation du réel. Quand le narrateur nous dit que "le journal était rédigé de façon si hachée, si informe, griffonné si hâtivement" c'est qu'il veut nous renseigner sur l'état d'esprit du personnage; c'est une façon de nous dire que Meaulnes était dans un état d'excitation extrême. De

(1) Dans de tels cas, Todorov n'hésite pas à employer le vocable "auteur" ou "auteur-narrateur".

(2) "Une tâche particulière est réservée au "style": celle de rendre vraisemblable un autre énoncé qui aurait bien les mêmes mots mais différemment arrangés." (Todorov, op.cit., p. 16).

la même manière un narrateur, omniscient ou témoin, peut qualifier la voix d'un personnage pour obtenir le même résultat: "[A ce moment de son récit] la voix d'Ancolie se cassa.

- Le téléphone qui ne sonne pas; la lettre qui ne vient pas. J'étais suspendue dans l'espace." (Un été particulier, p. 180).

Ce désarroi peut être exprimé plus complètement s'il est le fait d'un narrateur omniscient. Invisible et présent, il peut qualifier la gestuelle et l'attitude du personnage:

La nuque d'Ancolie s'affaissa. Le silence. Deux larmes hésitantes qui ne franchirent pas la barrière de ses cils. Un petit reniflement. A peine. comme une inhalation légèrement enrhumée. Puis, presque inaudible, un soupir. (ibid, p. 180).

Cette commotion, déjà soulignée par l'utilisation de quelques phrases d'une extrême brièveté, peut être amplifiée par l'intercalation de la "Vision avec", c'est-à-dire celle du personnage à qui l'héroïne se confie: "Puis elle releva lentement la tête vers la chandelle [...] et le sociologue vit dans son regard une cicatrice qui se rouvrait" (ibid.).

L'ampleur de la description d'un sentiment est directement proportionnelle à la posture qu'adopte un narrateur et la latitude qu'elle lui confère. Si les possibilités varient selon la posture du narrateur, pour Todorov, la fonction et le résultat sont les mêmes selon que le texte est rédigé en style direct ou sous forme de lettres: "[...] en fait, la lettre a ici exactement les mêmes fonctions que tout style direct. Dans chaque roman qui utilise le style direct, se retrouvent des effets semblables" (op.cit., p. 40).

En apparence, la lettre semble plus soignée que les dialogues parce qu'elle est écrite. En apparence seulement car les deux sont autant "travaillées" y compris, surtout le langage le plus débraillé utilisé dans tel ou tel dialogue. Lettre ou dialogue, il s'agit toujours de mots destinés à être lus.

"Les lettres ne sont donc qu'une incarnation particulière de cette possibilité générale offerte par le style direct (...)" (ibid) .

Cette allégation pose tout de même la question de l'opposition entre le langage écrit et le langage parlé. Todorov admet que cet aspect doit être souligné mais il ajoute qu'"on oublie trop souvent que l'oeuvre littéraire représente un discours écrit et non parlé". [...] l'opposition entre langue parlée et écrite n'est que dans la substance, alors que la configuration du langage est une pure forme. Que cette forme soit manifestée par des lettres ou par des sons, [...] la forme linguistique et par conséquent le langage lui-même ne sont nullement atteints; au point de vue linguistique il s'agit toujours de la même chose" (op.cit., p. 18).

Cette notion de "configuration du langage" est bien proche de celle de "représentation":

"Représenter signifie recourir aux seuls signes nécessaires et suffisants pour que le lecteur reconstitue en imagination la langue [parlée ou écrite] utilisée par le personnage, l'accent qui lui est propre, son intonation" (1).

2.6 L'aspect matériel de la lettre: support à l'énoncé

Un narrateur peut donc qualifier la graphie d'une lettre ou le timbre d'une voix pour augmenter l'ampleur de la description d'un état psychologique. Cette mise en scène (l'écriture hachée de Meaulnes, la posture abattue d'Ancolie, sa voix qui devient un souffle) sert de support à l'énoncé proprement dit. De plus, dans le cas d'une lettre, le narrateur peut, à l'aide de mots judicieusement choisis, utiliser voire exploiter l'aspect matériel d'icelle c'est-à-dire tout ce qui n'est pas de l'ordre de la graphie et de l'énoncé: la couleur, la dimension et la qualité du papier et de

(1) AUDET, NOËL. Écrire de la fiction au Québec, essai, Montréal, Québec-Amérique, 197 pages, p. 34

son enveloppe (du petit billet rose tendre à la feuille grand format parfaitement blanche), la disposition du texte, sa rédaction à la dactylo, à l'ordinateur, manuscrite (dans ce cas, la couleur de l'encre), un dessin dans la marge, une signature en lettres de sang, des traces de larmes, etc.

Tous ces éléments sont susceptibles de "modifier le message, [ils peuvent] même se substituer à lui" (Todorov, op.cit., p. 17). "Jugez de ma joie, en y apercevant les traces, bien distinctes, des larmes de mon adorable Dévote. Je l'avoue, je cédai à un mouvement de jeune homme et baisai cette Lettre avec un transport dont je ne me croyais plus susceptible" (lettre 1.44 des Liaisons dangereuses citée par Todorov, p. 17). "Non recouverte de larmes, cette lettre aurait un tout autre sens ou n'en aurait aucun." (ibid).

3. On ne meurt pas en chantant

Chaque forme d'art a les artifices qui lui sont propres auxquels le lecteur ou le spectateur souscrit par convention de distanciation entre la vraie vie et l'expression de celle-ci.

On ne meurt pas en chantant comme Violette dans La Traviata; et le personnage poussé dans le vide du haut de la tour de Londres n'est pas un comédien mais un mannequin qui le représente. Ne dit-on pas "le jeu des acteurs"? Violette joue à mourir à tous les soirs de la représentation, comme Raskolnikov joue à tuer la vieille usurière. L'enjeu est que le jeu paraisse réel.

En littérature la magie n'opère que par les mots. C'est par les mots qu'on voit telle scène, qu'on entend tel dialogue, qu'on se rappelle telle odeur, qu'on sent telle ambiance, qu'on ressent telle émotion, qu'on anticipe tel épisode de l'histoire; c'est aussi par les mots suggérés qu'on pressent, qu'on flaire ce qu'il y a derrière ceux-ci, voire ce qu'ils cachent. Mais ces mots ne sont pas ceux du langage puisque l'artisan les a soigneusement choisis, examinés, comparés, opposés, pesés, assemblés en vue de

produire des effets: "Ce n'est pas une victoire de la littérature si nous percevons la description et non ce qui est écrit. Cette relation dialectique s'inscrit dans l'ensemble complexe des rapports qu'entretient la littérature avec le langage" (op.cit., p. 118). On pourrait, avec Barthes, remplacer le dernier mot de cette situation par le syntagme "l'effet de réel".

Si l'étude de ces rapports avec cette "relation dialectique" suscitera encore beaucoup de réflexions, le fin mot est que de tout temps et par quelle que technique que ce soit, l'unique préoccupation de l'écrivain était, est et sera l'imitation du réel. Voilà pourquoi le genre roman n'est pas à la veille de rendre l'âme.

Pierre Julien

BIBLIOGRAPHIE

I. Ouvrages théoriques

AUDET, Noël. Écrire de la fiction au Québec, Montréal, éd. Québec-Amérique, 1990.

BAL, Miecke. "Narration et focalisation", Pour une théorie des instances du récit, Poétique, février 1977, no. 29.

BARTHES, Roland. "L'effet de réel", in Littérature et réalité, Paris, éd. du Seuil, coll. «Points».

BEAUDET, Marie-Andrée. Langue et littérature au Québec 1895-1914, Montréal, éd. L'Hexagone, 1991.

GENETTE, Gérard. Figure III, Paris, éd. du Seuil, coll. «Poétique», 1972.

LEJEUNE, Philippe. Le pacte autobiographique, Paris, éd. du Seuil, coll. «Poétique», 1975.

LEJEUNE, Philippe. Moi aussi, Paris, éd. du Seuil, coll. «Poétique», 1986.

MEMMI, Albert. Portrait d'un colonisé, Paris, éd. Jean-Jacques Pauvert, 1966.

RICOEUR, Paul. Temps et récit, trois tomes, Paris, éd. du Seuil, coll. «L'ordre philosophique», 1986.

ROUSSET, Jean. Narcisse romancier, [1972], Paris, éd. Corti, 1986.

TODOROV, Tzvetan. Littérature et signification, Paris, éd. Larousse, 1967.

WATT, Ian. "Réalisme et forme romanesque", in Littérature et réalité, Paris, éd. du Seuil, coll. «Points», 1982.

II. Ouvrages de fiction

AUDET, Noël. L'ombre de l'épervier, Montréal. éd. Québec-Amérique, 1988.

FLAUBERT, Gustave. Madame Bovary, Paris, éd. Garnier-Flammarion, 1966.

- FOURNIER, Alain. Le grand Meaulnes, Paris, éd. Emile-Paul, 1913.
- HEMINGWAY, Ernest, Le vieille homme et la mer, Paris, Le livre de poche, 1962.
- JULIEN, Pierre. Un été particulier, roman inédit.
- LEBLANC, Bertrand-B. Les trottoirs de bois, Montréal, éd. Leméac, 1979.
- MAILLET, Antonine. Pélagie-la-charette, Montréal, éd. Leméac, 1983.
- MORAVIA, Alberto. L'Homme qui regarde, Paris, Le livre de poche, 1975.